A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Ex bibliotheca

Steph. Quatremeri.

Digitized by Google

<36602476410017

<36602476410017

Bayer. Staatsbibliothek

Digitized by Google

P. O. gall; app. 33.-1
Riccoboni

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

ŒUVRES

DE MADAME

RICCOBONI.

Digitized by Google

AMIENS, IMP. DE CARON-DUQUENNE.

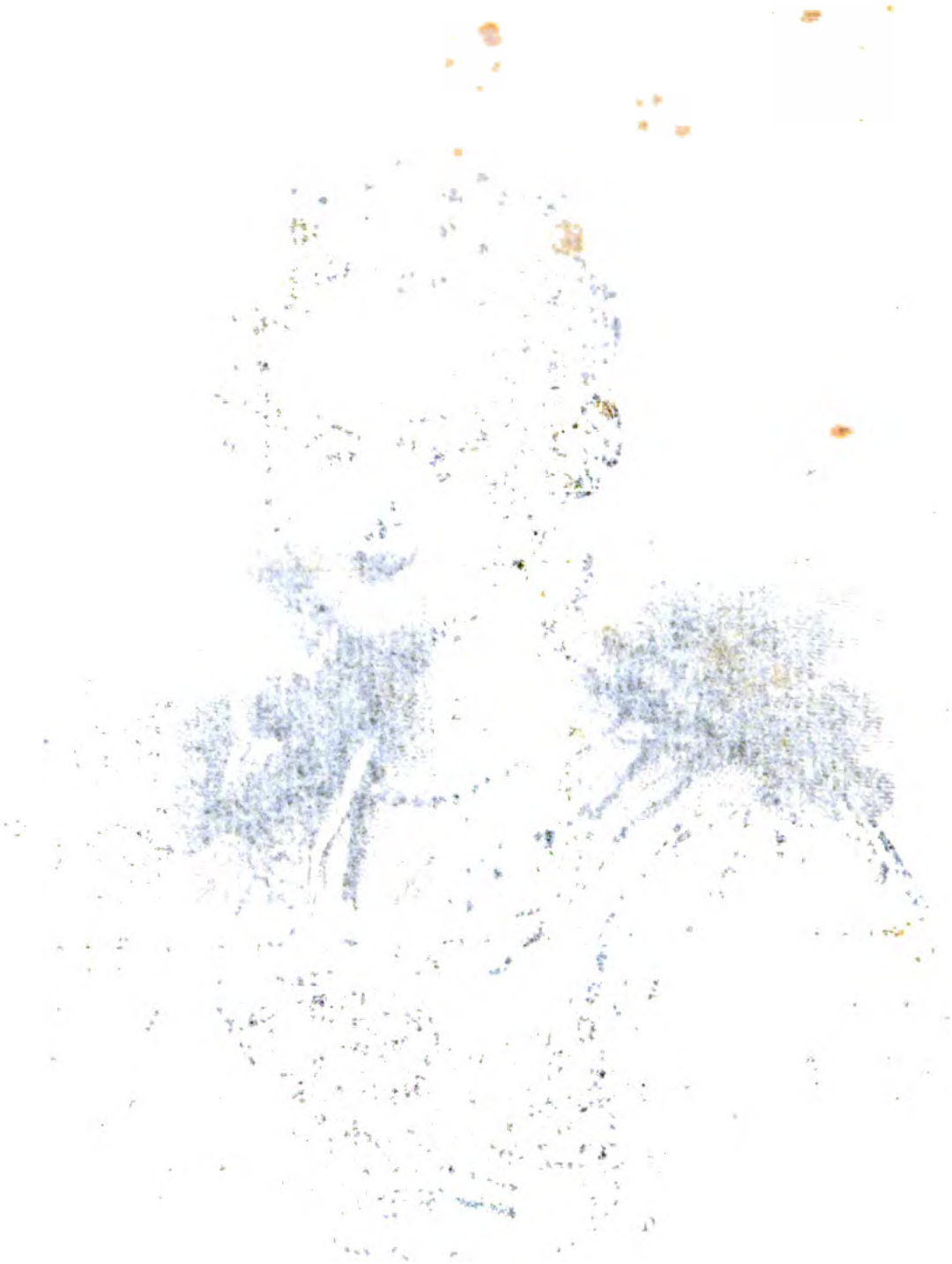
Digitized by Google

Digitized by Google

M.me RICCOBONI.

Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google

ŒUVRES

DE MADAME

RICCOBONI,

PRÉCÉDÉES D'UNE NOTICE

ET D'OBSERVATIONS SUR SES ÉCRITS,

PAR

LA HARPE, GRIMM ET DIDEROT.

TOME PREMIER.

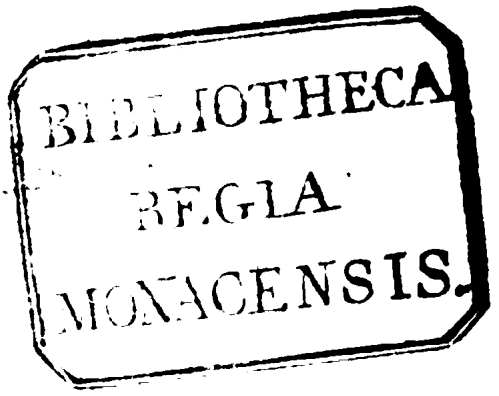
PARIS,

BRISSOT-THIVARS et Cie, LIBRAIRES,

RUE DE L'ABBAYE-St.-GERMAINS, No. 14.

1826.

Digitized by Google



Digitized by Google

NOTICE

SUR MADAME RICCOBONI.

On aime à faire connaissance avec un écrivain qui a pris rang dans la littérature et s'y est acquis une renommée durable; c'est un besoin pour le lecteur de le suivre dans le secret de la vie privée, de s'identifier avec ses actions et d'examiner quelle influence sa position sociale a pu avoir sur la nature et la direction de son talent : aussi, pour satisfaire à cette sollicitude du public, l'on voit, à la tête de toutes les éditions nouvelles, une longue notice, presque toujours enrichie de documens inédits qu'un heureux hasard a fait retrouver fort à propos à l'éditeur; la publication la plus modeste est ornée du portrait de l'auteur et accompagnée du récit des événemens auxquels il a pris part, et d'un commentaire sur ses écrits En publiant aujourd'hui les œuvres de madame Riccoboni, nous n'avons point osé nous soustraire à la contagion de l'exemple, et d'ailleurs, dans le prospectus qui, suivant la coutume, a été répandu à l'avance, nous avions officiellement annoncé un portrait et une notice; c'est un devoir pour nous de remplir un engagement aussi solennel.

La notice qui va suivre ne devra pas son succès, si tant est qu'elle en obtienne, au nom déjà connu d'un éditeur; car, il faut bien l'avouer, nous l'avons faite nous-même. Dans la

Digitized by Google

défiance où nous sommes de nos forces, nous eussions voulu confier ce travail à l'un de nos littérateurs que plusieurs écrits romantiques placent à la tête de l'école moderne :

« Madame Riccoboni, nous a-t-il dit, madame Riccoboni » est aujourd'hui hors de cause : que trouvez-vous de re- » marquable dans ses œuvres? point de fantômes, de vam- » pires : aucune de ces tragiques combinaisons que nous ad- » mirons dans les écrits de MM. tels et tels : point de har- » diesse dans la pensée ni d'énergie dans l'expression; pas » même d'inversions, de phrases à effet, bien sonores; au lieu » de cela, des aventures vulgaires, une peinture fade des » travers et des faiblesses du cœur humain, un style sans » couleur..... Ah! laissez madame Riccoboni, laissez-la dans » l'oubli où elle végète, depuis que les maîtres du genre ont » tracé une voie plus noble et plus large. »

Epouvantés de cet anathême et, d'un autre côté, réfléchissant à l'accueil flatteur que le public fait aux écrits d'un goût plus moderne, nous allions abandonner notre entreprise : une lecture plus attentive des romans de notre auteur nous a déterminés à la reprendre.

Dans le premier volume de notre édition se trouve *l'Histoire du marquis de Cressy :* ce drame se dénoue par un empoisonnement : un empoisonnement doit compenser le portrait simple et naif que trace l'auteur d'un homme ambitieux sans énergie, celui d'une femme qui s'avise d'aimer son mari : plus loin, dans *Amélie*, on rencontre une miss Matheus qui a frappé son amant d'un coup de couteau ; dans *l'Histoire de miss Jenny*, la mort tragique de lady Sara; dans *Sophie de Vallière*, un enfant au berceau dont

Digitized by Google

le père et la mère, dans le même instant et au début du livre, périssent, l'un d'un coup d'épée, l'autre d'un accès de désespoir. Nous avons cru que ces accessoires romantiques obtiendraient grâce pour les détails d'un ordre moins relevé.

Peut-être aussi existe-t-il, nous sommes-nous dit, certains frondeurs qui ne seront pas tout à fait de l'avis du littérateur dont nous avons parlé plus haut, qui, dédaignant les fantasmagories dramatiques, préfèrent un plaisir doux à une émotion violente, un tableau vrai des choses d'ici bas, à l'effrayante description d'objets hideux et hors nature : ceux-là trouveront dans les écrits que nous publions *de la pâture* pour le cœur et même pour l'esprit.

Un éditeur doit s'estimer heureux s'il réussit à concilier tous les goûts, et bien plus heureux s'il parvient à mettre d'accord deux écoles rivales : la publication des œuvres de madame Riccoboni remplira, nous osons l'espérer, cette tâche difficile; elle aura même un résultat plus utile, celui de placer un écrivain du temps passé en présence des écrivains du temps moderne : la littérature, ainsi que les sciences et les beaux arts, ont besoin de contrastes.

Ce préambule terminé, nous nous hâtons de revenir à notre objet principal; il est temps de nous occuper de madame Riccoboni : l'histoire de la vie d'une femme qui a été jeune et belle, présente plus d'intérêt qu'une dissertation préliminaire sur le mérite de ses écrits.

Marie-Jeanne Laboras de Mezières, plus connue sous le nom de Riccoboni, naquit à Paris en 1714; sa famille, qui était originaire du Béarn, avait été ruinée à l'époque dé-

Digitized by Google

sastreuse du système de Lavv. Mademoiselle de Mezières, privée des avantages de la fortune, ne se livra point au goût des frivolités, à de folles dissipations; tandis que, suivant la coutume du temps, les jeunes personnes de son âge et d'une naissance égale à la sienne croyaient déroger en acquérant des talens et des connaissances, et préféraient une noble ignorance à une éducation roturière, elle fut obligée d'assurer son avenir et de cultiver les dons qu'elle tenait de la nature, et en cela les malheurs de sa famille eurent pour elle un côté favorable. Elle vécut dans la retraite; et, jeune encore, s'accoutuma au travail. La lecture développa son esprit, et surtout le choix qu'elle fit de bons livres éclaira son goût et régla son imagination. Nous ne la verrons paraître que longtemps après dans la carrière des lettres, et déjà mûrie par des études bien dirigées et aussi par une connaissance plus approfondie des mœurs de la société.

Ses parens étant morts, mademoiselle de Mezières vint demeurer chez une de ses tantes; un nouvel horizon s'ouvrit devant elle; elle jouit d'une liberté plus grande et fit son entrée dans le monde.

Mademoiselle de Mezières était grande; sa taille était bien prise; elle avait de beaux yeux noirs, le teint blanc, la physionomie vive et enjouée, un son de voix qui parlait au cœur: mais comme la nature veut en tout des compensations, il faut bien avouer que sa démarche était raide et gênée, et qu'on l'a trouvait plutôt belle que jolie. Aux avantages extérieurs elle joignait des qualités plus réelles, un esprit cultivé et des talens que l'on admirait d'autant plus qu'ils se rencontraient rarement chez les personnes de son sexe.

Digitized by Google

Son apparition dans le monde fit une grande sensation ; de nombreux adorateurs s'attachèrent à son char. Elle était à l'âge des illusions, à cet âge où le calme heureux de l'ame bannit la défiance; l'absence d'un guide sûr ne lui permettait pas de reconnaître les piéges qui se trouvaient sous ses pas. Elle n'ignorait pas qu'elle était belle et digne de recevoir l'hommage dû à la beauté : l'amour propre, naturel au beau sexe, un cœur accessible aux impressions tendres, quelque tendance aux idées romanesques, sont des ennemis bien dangereux pour une femme, au début de la vie. Un seigneur anglais qui se distinguait entre tous les amans de mademoiselle de Mezières par son esprit et les grâces de sa personne, lui dit qu'il l'aimait. Elle ajouta foi à ses sermens et paya de retour une tendresse qu'elle croyait bien réelle : elle se livra sans réserve aux séductions de l'amour et fut trompée. Il lui fallut un long temps pour croire à son malheur; elle fatigua, disent les chroniques du temps, son séducteur de son inutile constance et de ses éternelles adorations, et lorsqu'enfin le voile qu'elle avait eu tant de peine à soulever, fut déchiré, elle s'abandonna aux plus sombres pensées; le chagrin qu'elle ressentit de la perte de son amant, rejaillit sur toute son existence : on en retrouve la trace dans chacun de ses écrits.

Quelque soit la situation où le sort nous ait placés, un sentiment de personnalité nous domine toujours; dans ses entretiens, dans ses écrits, l'homme se complaît dans ce qu'il a été, dans ce qu'il a éprouvé : c'est aux événemens de sa vie qu'il fait allusion, c'est son expérience qu'il prend pour terme de comparaison, soit qu'il se trouve renfermé dans la sphère

Digitized by Google

étroite de la vie privée, soit qu'une destinée plus brillante l'appelle devant les regards du publie. Madame Riecoboni, dès le berceau, avait connu le malheur; elle s'était trouvée orpheline à un âge qui exige les conseils et la sollicitude d'une tendre mère: à peine est-elle arrivée dans le monde, les séductions l'environnent, de vains prestiges l'abusent; elle cède sans résistance aux impulsions de l'amour et bientôt une cruelle réalité vient désanchanter sa vie. Dans un temps plus avancé, lorsqu'elle prendra rang parmi les écrivains les plus distingués, c'est au souvenir des sensations pénibles, qu'elle aura éprouvées, qu'elle empruntera les couleurs qui lui serviront à peindre l'infortune, les nuances délicates qui retraceront les tourmens d'un cœur épris d'une ardeur malheureuse, les regrets et l'amertume qu'entraîne à sa suite une erreur trop souvent irréparable: ces pensées qu'elle reproduira sous des formes diverses seront toujours les mêmes; elles seront comme le cadre de la plupart de ses ouvrages: autour d'elles viendront se grouper des êtres de fantaisie, des intrigues plus ou moins compliquées, mais qui n'appartenant pas à l'auteur, n'étant que des accessoires obligés, auront l'apparence de la gêne, parce qu'ils seront hors la nature; là où l'auteur, rentrant dans son domaine, n'aura recours qu'à ses propres inspirations, son talent renaîtra tout entier et jetera plus d'éclat, parce qu'il sera dans la voie de la vérité.

Mademoiselle de Mézières avait atteint sa vingtième année: une existence indépendante était l'objet constant de ses désirs: elle crut la rencontrer dans la carrière du théâtre; elle ne prévoyait pas les dégoûts, les ennuis qui l'y attendaient. Ce

Digitized by Google

fut en 1734 qu'elle débuta aux Italiens, par le rôle de Lucinde, de la *Surprise de l'amour*, pièce de Marivaux que le public a oubliée et qu'il ne faut pas confondre avec la *Surprise de l'amour* du même auteur, qui est restée au théâtre Français. Voltaire a dit quelque part qu'il faudrait avoir plus ou moins le diable au corps pour exceller sur le théâtre; mademoiselle de Mezières n'avait pas reçu en partage ce don surnaturel : sa physionomie, si vive, si enjouée dans un salon, était froide et immobile à la scène. Elle avait un accent doux, une prononciation parfaite; elle saisissait, avec toute l'intelligence qu'on devait attendre d'elle, l'esprit de son personnage; mais la verve, la chaleur qui donne l'expression aux moindres paroles, qui vivifie le geste, lui manquaient; elle ne s'identifiait pas avec son rôle : c'était l'actrice que l'on voyait, l'art ne suffisait pas pour faire illusion. Malgré les avantages extérieurs dont elle était douée, bien que supérieure aux autres acteurs par ses connaissances et par son esprit, mademoiselle de Mezières ne s'éleva point au premier rang; le public l'accueillit avec indifférence, elle fut jugée actrice monotone, c'est-à-dire médiocre. C'était plutôt par nécessité que par entraînement qu'elle avait embrassé la carrière dramatique; n'y recevant pas les applaudissemens qui embellissent cette profession, ces encouragemens qui électrisent le talent, elle ne se considéra que comme remplissant une tâche pénible : elle accomplit ses devoirs avec dégoût, et toutefois avec exactitude. Dans l'un de ses ouvrages elle a écrit qu'elle n'avait pas l'art de se contraindre et qu'elle devenait tout-à-fait imbécile quand on l'ennuyait; il faut croire que le public ne l'amusait pas.

A vingt-un ans, mademoiselle de Mezières épousa François

Digitized by Google

Riccoboni, l'un de ses camarades : l'hérédité des talens assurait à sa famille adoptive une place honorable dans le monde; et chose rare à cette époque, on n'avait à lui reprocher aucune de ces actions qui ont servi de texte pour rabaisser et flétrir les personnes qui embrassent la carrière du théâtre.

Louis Riccoboni, père de François Riccoboni, après avoir joué sur plusieurs théâtres d'Italie, était venu en France en 1717, et avait débuté aux Italiens sous le nom de Lelio : il avait composé seul plusieurs pièces et quelques autres en société avec le célèbre Dominique. Il quitta le théâtre en 1729 et publia successivement sur l'art dramatique plusieurs écrits remarquables. Sa femme aussi était italienne et l'avait accompagné en France; elle jouissait dans sa patrie d'une grande réputation comme comédienne, et même elle avait été admise comme improvisatrice dans les académies de Rome, de Ferrare, de Bologne et de Vénise. Elle savait l'espagnol et le latin ; en peu de temps elle apprit assez bien le français pour écrire dans cette langue quelques ouvrages qui obtinrent du succès. François Riccoboni avait débuté aux Italiens en 1726, par un rôle de cette même pièce la *Surprise de l'Amour*, dans laquelle mademoiselle de Mezières devait débuter huit années plus tard. Il quitta le théâtre, à peu près à la même époque que son père, mais il y rentra peu de temps après, le quitta de nouveau en 1750 et y reparut en 1758. François Riccoboni, à l'exemple de ses parens, s'occupait de littérature : les pièces qu'il a données au théâtre Italien ont presque toutes réussi; aujourd'hui on n'en parle plus, soit que le temps en ait fait justice, soit qu'une coupable indifférence les ait laissées dans l'oubli : une seule de ses comédies, les *Caquets*, qu'il avait

Digitized by Google

faite de moitié avec madame Riccoboni, a été reprise avec quelque succès à Louvois en 1802. François Riccoboni a publié un traité sur *l'Art du comédien* : Grimm remarque que lorsqu'on a lu son livre, on doit trouver tout simple qu'il ait été mauvais acteur; ce jugement est sévère: mais, s'il faut ajouter foi aux gazettes du temps, il n'est pas sans justesse. Riccoboni jouait les rôles d'amoureux et il avait les mêmes défauts que sa femme : le naturel lui manquait, le naturel qu'aucune autre qualité ne supplée; il était froid et prétentieux.

Les premières années du mariage de madame Riccoboni furent paisibles. Elle était aimée de son mari; elle se trouvait heureuse, mais l'hymen devait avoir pour elle ses chagrins ainsi que l'amour. Cet époux si fidèle devint volage; la médisance raconta ses erreurs et donna l'éveil à la jalousie. Le cœur aimant de madame Riccoboni fut froissé et le bonheur s'éloigna pour toujours d'auprès d'elle.

Les souvenirs du passé, les tourmens de sa situation présente, les dégoûts qu'elle rencontrait dans l'état qu'elle avait embrassé, accablaient madame Riccoboni; l'avenir ne lui promettait plus de consolations. Elle sentit le besoin de se distraire, et forte de la conscience de son talent, encouragée par l'exemple des gens de lettres qui l'entouraient, elle prit la plume; dans cette carrière nouvelle, son amour propre, et quel auteur n'en a pas, devait obtenir de nombreux triomphes. Depuis long-temps elle était le conseil de son mari; malgré les orages qui troublaient la paix du ménage, on se rapprochait lorsqu'il s'agissait de succès littéraires; il y avait entre les deux époux solidarité de gloire. Riccoboni avait même

Digitized by Google

publié plusieurs pièces sous le nom de sa femme : il ne se doutait guère que son modeste prête-nom lui survivrait. Le théâtre de Riccoboni a été mis en oubli; on n'en parlerait plus, si la mémoire de ce qu'il a écrit ne se rattachait à celle des travaux littéraires de madame Riccoboni.

Madame Riccoboni avait conservé la correspondance qu'elle avait eue avec cet anglais qui le premier avait obtenu son cœur. Vingt-quatre ans s'étaient écoulés depuis ce cruel épisode de sa vie, et le ressentiment vivait dans son ame. Après un aussi long-temps, la vengeance était encore un besoin pour elle, mais la vengeance parfois conseille mal. La correspondance fut relue et retouchée; les noms des personnages et le lieu de la scène furent changés, plusieurs lettres intermédiaires, supprimées : on conçoit qu'une amante passionnée ne soit pas tenue à faire confidence de tout au public : les *Lettres de Fanny Butlerd à mylord Charles Alfred, comte d'Erford*, parurent et furent diversement jugées : des amis indiscrets avaient soulevé le voile sous lequel l'auteur avait espéré se dérober aux regards; la malignité en fit son profit et servit peut-être à donner de la vogue à l'ouvrage. Les mémoires du temps ne disent pas que le séducteur ait montré du repentir à la lecture de ces lettres, ni même que le trait lancé par une main ennemie soit arrivé à son but : peut-être l'amant volage aura-t-il parcouru avec indifférence les pages brûlantes qui devaient lui rappeler des souvenirs si doux; celui qui n'avait montré que froideur et dédain pour une femme parée de toutes les grâces, embellie de toute la fraîcheur du jeune âge, pour une maîtresse de dix-neuf ans, a bien pu résister

Digitized by Google

aux attaques qui lui revenaient de si loin; car, comme nous l'avons dit, une lacune bien grande avait séparé l'existence des deux amans, et mademoiselle de Mezières était arrivée à sa quarante-troisième année.

Les observations que nous avons mises en tête de chacun des ouvrages de madame Riccoboni et que nous avons empruntées à des critiques d'un goût plus sûr et plus éclairé que le nôtre, nous dispensent de traiter longuement la partie littéraire de ses romans; nous nous bornerons à les indiquer sommairement et à les examiner dans leur rapport avec la vie privée de l'auteur.

Les *Lettres de Fanny Butlerd*, publiées en 1757, furent le premier et le plus faible des écrits de madame Riccoboni : elles n'appartiennent pas à la maturité de son talent : on y reconnaît bien cette touche légère et gracieuse, cette vivacité d'expression qui la caractérise, mais elle semble n'être pas encore initiée au sentiment des convenances qui plus tard ne l'abandonnera plus. On n'aime pas à entendre une jeune fille calculant avec sang froid l'heure de sa défaite; on n'est pas porté à la plaindre, lorsque volontairement et avec connaissance de cause, elle s'est livrée toute entière et sans restriction au penchant qui l'entraîne. Une année après, madame Riccoboni reparaît avec plus d'éclat; *l'Histoire du marquis de Cressy* est un drame plein de charme et de vérité; dans ce second écrit, la pensée dominante de l'auteur se retrace comme à son insu sous sa plume : le marquis de Cressy est un autre Alfred : c'est un jeune seigneur qui sacrifie l'amour à des projets de grandeur et de fortune; mais mademoiselle du

Digitized by Google

Bugey n'est pas Fanny Butlerd; on la suit avec un douloureux regret dans sa retraite, lorsqu'elle se décide à s'éloigner pour toujours de son lâche séducteur. Dans la même année, en 1758, madame Riccoboni fit paraître les lettres de *Mylady Juliette Catesby*, et ce fut là son chef-d'œuvre. « C'est encore » selon l'analyse de Freron, une femme quittée par un homme » qui a fait un enfant à une autre, » mais du moins celui-ci revient à sa première maîtresse, après la mort de sa femme qu'il n'avait épousée que par un sentiment généreux.

L'*Histoire du marquis de Cressy* et les *Lettres de Mylady Catesby*, devaient faire époque dans la littérature : une femme était l'auteur de ces deux ouvrages : une femme signalait son apparition dans le monde par un double succès : devant un événement aussi remarquable l'envie ne pouvait rester oisive : elle commença par entamer une longue controverse sur le mérite littéraire de madame Riccoboni; elle lui chercha querelle sur le but moral de ses romans; plus tard madame de Genlis elle-même, au lieu de défendre un écrivain qui honorait son sexe, se rangea parmi ses ennemis. On doit trouver étrange que l'illustre auteur qui n'a pas cru déroger à ses principes religieux en retraçant les ridicules amours de Louis XIII, et les honteux adultères de Louis XIV, se soit montrée si rigide, en critiquant avec aigreur le suicide de l'épouse du marquis de Cressy.

L'envie alla plus loin : on prétendit que madame Riccoboni n'était pas l'auteur de ses ouvrages. Les hommes adressent aux femmes mille hommages flatteurs; ils leur concèdent les grâces et l'esprit; ils leur permettent de faire briller leurs

Digitized by Google

charmes dans le cercle d'un salon; mais veulent-elles prendre un essor plus élevé, osent-elles, dans leur ambition, exploiter en commun avec un sexe rival le domaine de la littérature, l'admiration s'éteint; l'indulgence est mise en oubli; on leur conteste le talent qui leur est propre: on suppose qu'un généreux ami a pris plaisir à les enrichir de ses dépouilles, à leur créer une renommée aux dépens de la sienne; abnégation bien touchante en effet, mais dont l'histoire des gens de lettres offre peu d'exemples. L'injustice des contemporains envers madame Riccoboni est consignée dans les écrits de l'époque. Palissot adopta une opinion que la malveillance s'était plue à propager : dans sa *Dunciade* il lui assurait auprès de la stupidité la survivance d'un haut emploi dont il avait généreusement gratifié madame Dubocage.

Elle y viendra, cette Riccoboni
Qui n'a pas fait le marquis de Cressy,
Qui n'a pas fait les lettres de Fanny;
Qui n'a pas fait Juliette Catesby. (1)

(1) Dans les éditions postérieures de ses mémoires, Palissot a réparé l'injure qu'il avait faite à madame Riccoboni : il a dit en note : « Nous sommes persuadés maintenant que les ouvrages de madame Riccoboni sont véritablement d'elle; mais quelques personnes qui se prétendaient bien instruites, nous en avaient fait douter autrefois. »

Digitized by Google

Deux années s'étaient écoulées : madame Riccoboni n'avait rien publié. En 1761, elle obtint une pension de la Cour et quitta le théâtre. Elle mit ses loisirs à profit, et dans cette même année, fit paraître, dans un journal et sous le titre de *l'Abeille*, plusieurs fragmens d'un fonds si léger qu'ils échappent à l'analyse, et, peu de temps après, la *Suite de Marianne* de Marivaux, heureuse imitation d'un genre malheureux. Tel qu'il est, cet ouvrage fait honneur à madame Riccoboni ; un tour de force a aussi son mérite; il faut avoir beaucoup de talent pour copier un modèle, au point de tromper l'œil le plus exercé. Bientôt elle voulut prouver que celle qui avait imité Marivaux, n'appartenait pas à l'école de cet écrivain. « Le roman d'Ernestine, dit La Harpe, est le » diamant de madame Riccoboni, c'est un morceau fini qui » suffirait seul à un écrivain. » Et celui-là aussi fut écrit sous l'inspiration du malheur. L'héroïne est abandonnée à elle-même, dénuée de toute ressource : sa candeur, sa vertu, sa résignation lui gagnent tous les cœurs. M. de Clemengis, amant d'Ernestine, n'éprouve que des sentimens nobles et délicats, et un heureux hymen couronne un amour qui a été pur et sans reproche.

En 1762, madame Riccoboni fit paraître *Amélie*; elle était, dit-on, pressée par des libraires; déjà des libraires l'avaient harcelée, lorsqu'elle travaillait au plan d'*Ernestine*; c'est à leurs instances qui ont hâté le travail de l'auteur, que l'on impute les négligences, les défauts que la critique a reprochés à ces deux ouvrages : il est probable que les libraires et l'auteur avaient un même but, celui de mettre à profit l'impatience et la curiosité du public. La spéculation fut heureuse ;

Digitized by Google

Amélie obtint presqu'autant de succès qu'*Ernestine*. Dans ce roman qui n'est qu'une imitation d'*Amélie de Fielding*, madame Riccoboni montra non moins de talent que dans la *Suite de Marianne*, en s'appropriant la manière de l'original anglais : son tact délicat lui fit écarter les détails fastidieux, adoucir les tableaux un peu trop chargés qui font les délices de nos voisins d'outre-mer; mais le bien a parfois son mauvais côté. Le roman d'*Amélie* n'a point de patrie, et n'appartient ni à Fielding, ni à madame Riccoboni; c'est un enfant perdu qu'on accueille avec intérêt, mais sans enthousiasme.

Jusqu'à ce moment madame Riccoboni n'avait entrepris aucune composition de longue haleine; car on ne peut considérer comme telle l'imitation de l'*Amélie* de Fielding. « L'étendue » de mon esprit, a-t-elle dit, se borne sans doute à un petit » volume : *Mylady Catesby* ne m'a pas causé d'embarras. » L'histoire de miss Jenny était commencée depuis 1761, et ne parut qu'en 1764; cette fois elle avait été rebelle à la voix des libraires qui lui reprochaient d'être trop difficile, de déchirer et de copier sans cesse, et lui offraient d'imprimer tout ce qui viendrait d'elle. « Faut-il, disait-elle, à ces défauts » qui échappent toujours, ajouter une négligence volontaire? » non, il est mal de tenir un ouvrage pour fini, quand on » croit pouvoir mieux faire en y travaillant encore. » L'inépuisable fécondité de certains auteurs de nos jours ne s'accommoderait guère de cette maxime. *L'Histoire de miss Jenny* est le premier écrit d'une dimension un peu considérable que madame Riccoboni ait publié. La Harpe et Freron ont placé ce roman parmi les meilleures productions de l'auteur : cette opinion a trouvé des contradicteurs. Dans miss Jenny, c'est

Digitized by Google

mademoiselle de Mezières que madame Riccoboni remet en scène; c'est la pauvre orpheline qui reparaît, déplorant la perte de ses parens, livrée sans appui aux séductions du monde : un amant s'attache à ses pas, mais elle n'aime point cet amant et consent à l'épouser ; puis bientôt reconnaissant qu'elle n'est liée que par un faux hymen, elle s'éloigne de celui qui l'a trompée et veut se dérober à tous les regards ; un autre amant se présente; elle l'aime, ne l'aime plus et cède involontairement à l'attrait qui l'entraîne vers un troisième puis revient définitivement au second, et un mariage va l'unir à celui-ci, lorsqu'un événement tragique met fin à ses incertitudes et à ses amours. Jenny a quelques-uns des défauts de Fanny Butlerd; elle se complaît trop dans ses causeries; on aimerait à la trouver moins raisonneuse, plus simple et plus naïve. Dans ce dernier portrait madame Riccoboni n'a pas flatté mademoiselle de Mezières.

Vers la fin de l'année 1766, parurent les *Lettres de la comtesse de Sancerre*, et pour la première fois madame Riccoboni a mis ses souvenirs de côté; elle amène son lecteur dans un monde nouveau; cette excursion en dehors du terrain qu'elle avait choisi jusqu'alors, lui réussit; le genre épistolaire convenait à la nature de son talent; les *Lettres de la comtesse de Sancerre* sont dignes de l'auteur des *Lettres de mylady Catesby*.

Un interval'e bien long sépare cette dernière publication des *Lettres d'Elisabeth Sophie de Vallière*. Madame Riccoboni n'avait pas retiré de ses ouvrages le bénéfice qu'elle devait en espérer; des contre-façons lui avaient enlevé le fruit de ses travaux : « J'aime mieux broder, disait-elle, ou faire de la » tapisserie, que de tenir la plume pour le profit des contre-

Digitized by Google

facteurs. » Mais la broderie fatigue bien vite une femme d'esprit : des pensées d'un ordre plus relevé viennent l'assaillir et la reportent involontairement vers des triomphes qu'il est si doux d'obtenir : Madame Riccoboni ne tarda pas à délaisser l'aiguille et à reprendre la plume : elle s'imagina trouver dans une autre carrière des succès non moins flatteurs et plus fructueux; son ambition se tourna vers le théâtre.

Déja précédemment elle avait fait quelques scènes du *Prince de Salerne*, pièce de féerie, tirée d'un caneva sitalien, et représentée à Paris en 1746. Les applaudissemens qui avaient accueilli cet ouvrage retentissaient encore à son oreille; elle se confia dans sa bonne fortune; mais au théâtre comme à la guerre la victoire a ses caprices. Madame Riccoboni se met à l'œuvre, et mademoiselle Biancolelli, son amie, est de moitié dans son travail; il s'agit d'arranger pour la scène italienne le *Mariage Clandestin*, comédie du célèbre Garrick. Un opéra en trois actes reproduit la pièce anglaise sous le titre du *Mariage caché;* la musique dont s'était chargé Kohaut, compositeur peu connu, est terminée. Le secret le plus profond couvre le nom des auteurs, et la pièce est représentée; mais le public, le public ingrat applaudit la musique et siffle impitoyablement les paroles; une inexplicable fatalité poursuit les auteurs; leur nom est divulgué, et madame Riccoboni et mademoiselle Biancolelli restent convaincues d'avoir défiguré une pièce qui dans l'original passe pour être très-piquante. Un désappointement aussi cruel dégoûta madame Riccoboni des essais dramatiques; elle traduisit bien encore et retoucha d'autres pièces anglaises, mais elle n'eut plus le courage de les faire représenter.

Digitized by Google

Pendant les cinq années qui avaient suivi la publication des *Lettres de la comtesse de Sancerre*, l'auteur de tant de charmans ouvrages garda le silence et semblait avoir abdiqué toute espérance de gloire : on se demandait si madame Riccoboni tiendrait toujours rigueur au public; elle mit enfin un terme à l'épreuve qu'elle s'était imposée, et sa résurrection littéraire fut annoncée par les *Lettres de Sophie de Vallière.*

Sophie de Vallière est de la même famille que les orphelines qui l'ont précédée, mais il semble que la nature prodigue de ses dons ait pris plaisir à la distinguer des autres, comme elle a eu le soin de varier les traits et le caractère de chacune d'elles, et de leur donner une physionomie particulière. Dans le partage commun, Sophie a été favorisée; la tendresse maternelle a déversé sur cet enfant chéri ses trésors avec munificence. Au début de l'ouvrage, une exposition plus touchante parce qu'elle est, à peu d'exception près, plus naturelle; la peinture originale des personnages accessoires qui, placés sur un second plan, font ressortir avec avantage le principal personnage, forment un tableau véritablement dramatique. Sophie s'y trouve heureusement placée; rien ne gêne la vue autour d'elle. Sa constance, sa délicatesse, sa noble fierté dans le malheur en font une héroïne comme on en voit beaucoup, mais le bon esprit qu'elle a de ne parler qu'à-propos, les sentimens toujours vrais qu'elle exprime avec une éloquente simplicité, voilà des qualités réelles et que l'on rencontre rarement. Sophie de Vallière n'est pas tout à fait sans reproche : mais Fanny Butlerd, par l'emportement de sa passion, et Jenny, par son ton doctoral et sa froideur, sont bien au-dessous d'elle; Ernestine seule pourrait entrer en rivalité

Digitized by Google

avec Sophie de Vallière, si l'auteur moins pressé de terminer sa tâche, eut donné à son sujet la dimension convenable.

Nous arrivons au terme des travaux de madame Riccoboni; elle va se reposer de nouveau pendant cinq années; après ce long intervalle, un roman et quelques nouvelles seront ses adieux au public: ce ne fut qu'en 1776, qu'elle fit paraître les *Lettres de mylord Rivers*, espèce de cadre dont elle se sert pour aborder des questions de morale et de philosophie: « On arrive » au bout du livre, dit La Harpe, sans être bien ému, mais » toujours en s'amusant. » Et malheureusement le livre n'amuse pas. On a cité avec éloge le passage où l'auteur raconte qu'un écrivain, partisan enthousiaste de l'affranchissement des noirs, déroge à ses principes en frappant un jeune esclave: ce conte n'a rien de bien piquant, il ne prouve rien contre les hommes qui ont plaidé la cause sainte de l'humanité, il en résulte seulement que la philantropie peut avoir aussi ses tartufes. Madame Riccoboni avait ses raisons pour redouter les innovations que réclamait le besoin de la société : lorsqu'elle dirige ses traits contre les réformateurs de l'époque, il ne faut pas oublier qu'elle avait une pension de la Cour.

En 1779 et 1780, madame Riccoboni fit insérer quelques nouvelles dans la *Bibliothèque des romans* : son dernier écrit qui ne parut qu'en 1786 est *l'Histoire de deux jeunes amies*, petite nouvelle qui fut insérée au *Mercure*. L'auteur avait atteint sa soixante-douzième année et, dans cette œuvre de sa vieillesse, elle reporte un douloureux regard sur les infortunes de son jeune âge. Mademoiselle de Sinanges, l'une des deux amies, est aussi une orpheline qui, à la mort de son père, voit s'évanouir sa fortune et ses espérances de bonheur.

Digitized by Google

Ici se termine la carrière littéraire de madame Riccoboni; elle avait assez vécu pour sa gloire. Les contemporains lui ont rendu la justice qui lui est due; en France ainsi qu'à l'étranger, elle a rencontré de nombreux appréciateurs de son mérite : la plupart de ses ouvrages ont été réimprimés ou traduits en Angleterre, en Italie, en Suisse, en Hollande et en Allemagne. La postérité sera-t-elle plus sévère à son égard? Nous ne le croyons pas. Sans doute on lui reprochera d'avoir incessamment promené ses idées dans un même cercle, d'avoir été dénuée de cette vivacité d'imagination qui par des effets imprévus et toujours nouveaux étonne ou amuse le lecteur; mais on devra dire en même temps qu'elle explique les faiblesses du cœur humain, avec naturel et vérité, que sous sa plume féconde des détails charmans naissent en foule, que son style est toujours simple et sans prétention: l'esprit chez elle a suppléé le génie; une sensibilité douce et expansive lui a tenu lieu d'énergie. Madame Riccoboni mérite encore un autre éloge : celui de n'avoir jamais tracé de tableaux licencieux.

Dans les dernières années de sa vie, madame Riccoboni était réduite à un revenu très-modique; mais l'amitié la consolait des disgrâces de la fortune. Mademoiselle Biancolelli qui depuis long-temps s'était retirée du théâtre, partageait sa retraite, et toutes deux supportaient avec plus de résignation leur destinée actuelle. « Ma vie n'a pas été heureuse, dit quelque part madame Riccoboni; ma jeunesse s'est passée dans la » tristesse, peut-être même est-ce un bonheur pour moi. » J'entends quelquefois des hommes sur le retour, soupirer, » comparer les temps, rappeler des jours qui ne sont plus, » se plaindre de ceux dont ils jouissent encore. Moi, je ne

Digitized by Google

» regrette rien, et mon état présent me paraît le plus doux que » le ciel ait pu m'accorder dans sa bonté. Indépendante, libre, » vivant depuis vingt-cinq ans avec une amie dont l'esprit, » l'égalité d'humeur et le caractère, répandent un continuel » agrément sur notre société, nous ne connaissons ni les que- » relles, ni l'ennui : le mot *non* est banni de notre société, » les mêmes principes nous guident et rendent mutuellement » nos volontés semblables, enfin une éternelle concorde règne » dans notre petit ménage. »

Elle conserva toutes ses facultés jusqu'au terme fatal. l'âge ne lui apporta point d'infirmités; son caractère ne subit pas d'altération. Elle avait soixante dix-neuf ans; aucun symptôme n'annonçait sa fin prochaine; il faut croire que des chagrins imprévus abrégèrent ses jours; la pension qu'elle recevait de la Cour venait d'être supprimée : elle ne put résister à la perspective de la misère et s'éteignit le 6 décembre 1792 : mademoiselle Biancolelli lui avait fermé les yeux.

On ne lira pas sans intérêt le portrait que madame Riccoboni a tracé d'elle-même; il doit trouver ici sa place. Lorsqu'un personnage célèbre est traduit au tribunal de l'opinion, il est juste qu'il comparaisse en personne : l'impartialité nous fait un devoir de ne le juger qu'après l'avoir entendu.

« Ma physionomie annonce la candeur : mes procédés ne » l'ont pas encore démentie; en parlant à une personne que » j'aime, j'ai l'air vif et gai, très-froid avec les étrangers. Je » traite durement ceux que je méprise et je n'ai rien à dire à » ceux que je ne connais pas..... Une vie simple, même uni- » forme, me procure une santé parfaite; des chagrins réels, » un long et triste assujétissement. n'ont jamais pu l'altérer.

Digitized by Google

» Mon humeur est inégale; elle dépend de la situation de mon
» ame; tous mes sentimens se peignent sur mon front; en
» m'abordant, on lit dans mes yeux si le sérieux ou l'enjoue-
» ment présideront à ma conversation. J'ai des amis, j'en ai
» peu; s'il m'était possible d'en cultiver beaucoup, je n'en
» pourrais choisir qu'un petit nombre. L'esprit m'amuse sans
» me séduire, mais les qualités du cœur m'intéressent, m'at-
» tachent et me plaisent dans tous les temps. Je ne suis pas
» riche, mais la modération m'a toujours paru capable de
» suppléer à l'opulence : j'ai même pris l'habitude de ne pas
» me croire pauvre, en me comparant à ceux qui jouissent
» d'une grande fortune, parce que je n'ai pas leurs désirs et
» me passe de mille choses sans m'en priver. »

B. - T.

FIN DE LA NOTICE.

Digitized by Google

dignation, c'est l'infidèle qui l'abandonne, que l'on méprise. La dernière lettre sur-tout est fort remarquable : elle annonce tout le talent que madame Riccoboni a montré dans ses autres ouvrages.

Digitized by Google

Digitized by Google

MISTRISS FANNY,

A UN SEUL LECTEUR.

Si le naturel et la vérité qui font tout le mérite de ces lettres, leur attirent l'approbation du public; si le hasard vous les fait lire; si vous reconnaissez les expressions d'un cœur qui fut à vous; si quelque trait rappelle à votre mémoire un sentiment que vous avez payé de la plus basse ingratitude; que la vanité d'avoir été l'objet d'un amour si tendre, si délicat, ne vous fasse jamais nommer celle qui prit en vous tant de confiance. Montrez-lui du moins, en gardant son secret, que vous n'êtes pas indigne à tous égards du sincère attachement qu'elle eut pour vous. Le désir de faire admirer son esprit ne l'engage point à publier ces lettres, mais celui d'immortaliser, s'il est possible, une passion qui fit son bonheur, dont les premières

Digitized by Google

douceurs sont encore présentes à son idée, et dont le souvenir lui sera toujours cher. Non, ce n'est point cette passion qui fit couler ses pleurs, qui porta la douleur et l'amertume dans son ame. Elle n'accuse que vous des maux qu'elle a soufferts; elle ne connaît que vous pour l'auteur de ses peines. Son amour était en elle la source de tous les biens; vous l'empoisonnâtes cruellement! Elle ne hait point l'amour, elle ne hait que vous.

Digitized by Google

LETTRES

DE

FANNY BUTLERD,

A

MYLORD CHARLES ALFRED,

COMTE D'ERFORD.

Digitized by Google

Digitized by Google

EXTRAIT

DE L'ÉDITION IN-8°. (1)

Les *Lettres de Fanny Butlerd* sont le premier roman de madame Riccoboni : elles obtinrent un grand succès. Madame Riccoboni avait conservé la correspondance qu'elle avait eue avec un anglais qui le premier avait su toucher son cœur : c'est cette même correspondance qu'elle eut, à l'âge de quarante-trois ans, l'idée de retoucher et de publier.

L'auteur de *l'année littéraire*, Freron, a jugé cet ouvrage avec une extrême sévérité : quelques-unes de ses critiques sont fondées : on n'aime pas à voir une héroïne de roman qui

(1) Cette préface et celles qui se trouveront en tête de plusieurs autres romans, ont été prise, en grande partie, dans la notice de l'édition in-8°., que M. Foucault a publiée en 1818.

Digitized by Google

parle d'avance de sa défaite comme d'un incident qui doit nécessairement arriver, qui fatigue son amant par des complimens outrés, par des adorations perpétuelles. Un autre reproche non moins fondé est celui du défaut de variété; une suite de scènes uniformes et monotones détruit l'intérêt et fatigue l'attention du lecteur. Le dénouement arrive; l'amant s'éloigne et Fanny qui ne peut s'en prendre qu'à elle-même de l'abandon où elle se trouve, excite peu la compassion; on est moins porté à s'attendrir sur une infortune qui semble méritée.

Les *Lettres de Fanny Butlerd* ne seront donc pas considérées comme le chef-d'œuvre de madame Riccoboni, ni même comme un de ses meilleurs ouvrages; toutefois on ne les lira pas sans plaisir: les sentimens ne manquent pas de vérité; la passion y est peinte d'une manière vive et forte, et sans exagération; les détails sont délicieux, et le style est rapide, facile et animé. Fanny, cette femme si tendre et si dévouée que l'on a vue se livrant avec trop d'abandon aux charmes de l'amour, reprend tout à coup sa fierté, lorsqu'elle a reconnu la trahison de son amant: son langage respire une noble in-

Digitized by Google

LETTRES

DE

MISTRISS FANNY BUTLERD,

A

MYLORD CHARLES ALFRED,

COMTE D'ERFORD.

PREMIÈRE LETTRE.

Jeudi, à midi.

Après avoir bien réfléchi sur votre songe, je vous félicite, Milord, de cette vivacité d'imagination qui vous fait rêver de si jolies choses : ménagez ce bien ; une douce erreur forme tout l'agrément de notre vie. Heureux par de riantes illusions, qu'a-t-on besoin de la réalité? Loin de remplir l'idée que nous avions d'elle, souvent elle détruit le bonheur dont nous jouissions. Livrez-vous au plaisir de rêver, et sachez-moi gré de je ne sais quel mouvement qui me force de

Digitized by Google

m'instéresser à tout ce qui vous touche. Je n'ai point dormi, point rêvé, mais tant songé, tant pensé, que je ne crois plus penser. Adieu, Mylord.

IIe. LETTRE.

Samedi, à onze heures du matin.

Je ne veux point que vous m'aimiez, je ne veux point que vous soyez sérieux, je vous défends de me plaire, je vous défends de m'intéresser. Mon amitié devient si tendre qu'elle commence à m'inquiéter. J'ai lu deux fois votre billet; et j'allais le relire une troisième, quand je me suis demandé la raison de ce goût pour la lecture. Adieu, Mylord, je vous verrai à six heures. Je suis assez comme vous; je trouve le matin ennuyeux, le jour long, on ne s'amuse que le soir.

Digitized by Google

IIIe. LETTRE.

Lundi, à une heure.

Paix, Mylord, paix, vous ne vous corrigez point: je vous défends de me plaire, et vous m'attendrissez. Votre lettre m'a fait rêvre : en la lisant, quelque chose me disait, que de tous les vices, l'ingratitude était le plus odieux. Ou je me connais mal, ou mon cœur n'en est pas capable. Si vous me prouvez que je vous dois de la reconnaissance, si vous me le prouvez..... Adieu, Mylord.

IVe. LETTRE.

Mercredi, à midi.

Mais quelle fantaisie vous porte à m'aimer, à vous efforcer de me plaire? Pourquoi me préférer à tant d'autres femmes, qui désirent peut-être de vous inspirer le sentiment que vous croyez ressentir pour moi? Vous dérangez tous mes projets, vous détruisez le

Digitized by Google

plan du reste de ma vie : une foule d'idées m'embarrassent et m'affligent ; mon cœur adopte toutes celles qui vous sont favorables. Ma raison rejette tous mes vœux, combat tous mes désirs, s'élève contre tous mes sentimens.... Je suis restée hier à la place où vous m'avez laissée ; j'y suis restée long-temps. Quelques larmes tombées sur mes mains m'ont tirée de ma rêverie..... des larmes!..... Ah,..... si elles étaient un pressentiment!.... Je ne veux plus vous voir, je ne veux plus vous entendre.... Est-il bien vrai que je ne le veux plus?.... Je ne sais..... Mon Dieu, Mylord, pourquoi m'aimez-vous ?

Ve. LETTRE.

Jeudi matin. ***

Non ce n'est pas la *robe de Nessus* qui peut *m'embraser*, mais vos discours, ces lettres passionnées, et plus encore ces sentimens si nobles que vous fites paraître hier. Sexe dangereux ! c'est bien vous qui possédez l'art de séduire. Vous nous reprochez le goût qui nous porte à arranger nos cheveux, à inventer des ornemens propres à nous embellir. Nous ajoutons

Digitized by Google

à nos agrémens : que votre adresse l'emporte sur ces faibles soins ! C'est votre ame que vous parez. Elevées à vous craindre, nous perdons insensiblement la défiance par l'estime que vous savez nous inspirer. Comment redouter un sentiment que vous peignez si pur, si désintéressé ? Une ombre favorable fait sortir à nos yeux mille couleurs brillantes, et nous cache une partie du sujet varié qui s'offre à notre contemplation ; cette ombre s'étend, le tableau magique se couvre de fleurs ; pense-t-on, en les voyant, aux épines dont la plus belle est environnée ?... Ah, laissez-moi, laissez-moi ; votre langage est si flatteur, vous parlez si bien !.... Je suis prête à douter..... Eh, ne vous aimerais-je pas, si je vous croyais !

VIe. LETTRE.

Vendredi matin.

Je vous ai dit que je vous aime, parce que je suis étourdie ; je vous le répète, parce que je suis sincère, je vous dirai plus, votre joie m'a pénétrée d'un plaisir si vif, que je me suis presque repentie de vous avoir fait attendre cet aveu : cependant il ne

Digitized by Google

m'engage à rien. Vous savez nos conditions, et je me flatte que vous ne pensez pas qu'elles soient un détour adroit pour augmenter vos désirs. Mon cœur vous a parlé, il vous parlera toujours ; soit que l'amour nous unisse, soit que, ne pouvant me résoudre à me donner à vous, la seule amitié nous lie, vous me trouverez vraie dans tous mes procédés. Je ne connais point l'art, ou, pour mieux dire, je le méprise ; toute feinte me paraît basse. Je vous aime, mais je crains les suites d'une passion dont je sens que je ferais ma seule affaire. N'abusez pas de ma confiance ; songez-y, c'est à mon meilleur ami que j'ai avoué mon penchant. Je n'exige pas qu'il m'aide à trouver des raisons pour le combattre ; mais je veux que, regardant cette confidence comme une marque de mon estime, il oublie mon secret dans les momens où je ne voudrais pas qu'il s'en souvienne.

VIIe. LETTRE.

Samedi matin ***.

Vous le *désirez !* vous n'osez l'*exiger !* Je veux bien vous satisfaire, et le répéter encore : oui, je vous

Digitized by Google

aime. Après un aveu si tendre, écoutez-moi; mais écoutez-moi bien : pesez mes paroles, qu'elles se gravent dans votre cœur pour ne jamais s'en effacer. Avant que vous me fissiez éprouver ces mouvemens auxquels vous voulez que mon ame s'abandonne, j'étais tranquille, contente; je n'avais de peines que celles dont aucun être ne peut s'affranchir, et que nous devons tout supporter dans la position où le sort nous a placés : vous m'arrachez à cet état. Semblable à Pygmalion, vous animez un marbre; craignez qu'il ne vous reproche un jour de l'avoir tiré de sa paisible insensibilité. Songez-y, Mylord, il en est temps encore. Si vous vous obstinez, je vous charge des événemens : le soin de mon bonheur ne me regardera plus, je ne le chercherai qu'en vous. Et quels seront vos remords, quand la froideur succédant à la tendresse, vous serez forcé de vous dire : *J'ai détruit la félicité d'une femme digne de mon estime : pour prix de l'amitié, de l'amour, de la confiance, j'ai porté la douleur dans le sein de celle dont les innocentes pensées assuraient la joie.* Ah, Mylord, Mylord, ne vous préparez point ce reproche amer; votre cœur généreux pourrait-il le soutenir? Oh! ne me dites plus que vous m'aimez; laissez-moi oublier que je vous aime.

Digitized by Google

VIIIe. LETTRE.

Dimanche, à deux heures.

Je ne prierai point le ciel avec vous, mon aimable ami : les vœux que nous lui adressons, sont trop différens. Vous voulez qu'*il vous prive de la vie, si vous devenez infidèle;* et moi je lui demande votre bonheur, votre éternel bonheur, sans examiner si c'est de moi qu'il doit toujours dépendre. Ma résolution peut changer, je puis m'exposer à vous rendre ingrat; mais si je suis condamnée à pleurer un jour la perte de votre cœur, je suis sûre, bien sûre, de former alors pour vous les mêmes souhaits que je forme dans cet instant. Désirer la mort de son amant, plutôt que son inconstance, c'est s'aimer plus que lui; c'est être plus attachée aux douceurs de l'amour, qu'à l'objet qui nous les fait goûter. Cette espèce de délicatesse est fausse et cruelle; elle n'est pas dans mon cœur, elle n'y sera jamais. Je ne vous verrai ce soir que bien tard; je vais chez miss Jening; mylord Stanley y sera, il parlera de vous peut-être, il vous nommera du moins : n'est-ce rien d'entendre le nom de ce qu'on aime ?

Digitized by Google

IXe. LETTRE.

Lundi matin.

Je pourrais, par une fausse date, vous cacher que je ne vous ai point écrit hier au soir ; mais la plus légère tromperie blesse l'amour. Un assoupissement extrême, je ne sais quelle lassitude, m'ont empêchée de remplir ma promesse. J'ai lu vos deux petites lettres, et puis je me suis endormie avec elles. Eveillée à neuf heures, j'écris à dix, mais je ne vous verrai qu'à sept ; cette certitude répand un nuage sur mon humeur.... Mais savez-vous qu'il est difficile de vous répondre ? Vous écrivez avec tant de délicatesse : vous dites si bien, si précisément ce que vous voulez dire ; une expression si tendre anime votre style, que vous devez trouver de la sécheresse dans le mien. Avez-vous plus d'esprit que moi ? Dans cette occasion je voudrais ne pas le croire ; mais vous dites tout ce qu'il vous plaît, cela vous donne une extrême facilité : moi je dis souvent bien plus que je ne veux, et pourtant toujours bien moins que je ne pense.... Mais je vous quitte, j'entends une voix.... Ah, que n'est-ce la vôtre !

*

Digitized by Google

X^e. LETTRE.

Jeudi, à dix heures.

Vous me priez de penser à vous; j'y pense en vérité; vous m'occupez sans cesse : mais quoiqu'un même objet semble fixer toutes mes idées, j'ai pourtant l'art de les étendre et de les varier. Tantôt regardant Mylord comme un simple ami, j'aime en lui son esprit, sa douceur, l'aménité de son caractère, ses mœurs, sa voix, sa gaîté, ses talens. En songeant qu'il veut être mon amant, je me représente l'agrément de sa figure, la noblesse de son air, l'élégance de sa taille, et cette grâce répandue sur tous ses mouvemens. En m'avouant le tendre penchant qui m'attire vers lui, je me rappelle les qualités de son ame, la bonté de son cœur, la générosité, la candeur, l'élévation de tous ses sentimens; et puis rapprochant ce que j'ai séparé, je vois l'aimable portrait se former sous mes yeux, il m'offre un tout..... Ah! ce tout est tout pour moi! Adieu, Mylord... Vous faites la mine.. Adieu, mon ami.... Vous boudez encore.... Eh bien; adieu, mon cher Alfred.

Digitized by Google

XIe. LETTRE.

Vendredi matin.

Eh, pourquoi ne vous écrirais-je pas? ne puis-je que vous répondre? n'ai-je rien à vous dire, à vous qui me parlez si bien, et dont l'éloquence est si puissante sur mon ame? Mon trouble est dissipé, mes craintes sont évanouies; je cesse de penser à moi, pour ne penser qu'à vous. Oui, mon cher Alfred, oui, mon aimable ami, je remets entre vos mains ma tranquillité, mon bonheur; soyez-en l'arbitre. Vous méritez bien qu'en se donnant à vous, on borne tous ses soins à vous aimer, tous ses vœux à vous plaire, tous ses désirs à vous rendre heureux. Ah, ce n'est pas les borner!

XIIe. LETTRE.

Dimanche, à minuit.

A peine sortiez-vous de chez moi, que j'ai été saisie de cette sorte de chagrin que l'on éprouve quand on

Digitized by Google

a perdu une chose bien chère, et qu'on veut se dissimuler combien on est sensible à cette perte. Serait-il possible que vous ne puissiez vous éloigner de moi, sans que votre absence ne me causât de la tristesse ? Vous n'en aviez point, vous; il ne m'a pas paru que vous en eussiez. Vous m'avez dit à demain : je pouvais me dire aussi, je le verrai demain : d'où vient, me suis-je dit, il n'y est plus? hélas, il n'y est plus!..... Je ne veux point vous aimer comme cela. Non, Mylord, non, je ne le veux point. J'ai de l'humeur, je boude : allons, ôtez-vous, laissez-moi.... Que votre lettre est tendre ! qu'elle est vive ! qu'elle est jolie ! je l'aime..... Je l'aime mieux que vous; je vous quitte pour la relire.

XIIIe. LETTRE.

Mardi, dans mon lit, à je ne sais quelle heure.

Le sommeil me fuit; pourquoi m'obstiner à le chercher ? il peut calmer le trouble de mes sens; mais la douceur du repos vaut-elle l'agitation que donne l'amour ? Je prends un livre, je le laisse; c'est votre lettre que je lis; je la finis, je la recom-

Digitized by Google

mence : je voudrais l'oublier pour la relire encore. Ah ! que vous êtes cruel ! oui, vous l'êtes. Par combien de traits vous vous gravez dans mon cœur ! que d'agrémens vous joignez aux effets ordinaires d'une passion, déjà si puissante par elle-même ? mais je supprime la conséquence que je pourrais tirer de ce raisonnement. C'est bien assez de n'avoir point écrit hier ; je ne veux pas vous chagriner par le détail des combats de mon ame. Je sens qu'il m'est difficile de résister long-temps à la douce espérance de vous rendre heureux : j'éloigne les occasions, n'est-ce pas avouer que je les crains ? Mais d'où vient que je suis révoltée à la seule idée ?..... ne m'avez-vous pas promis une éternelle amitié ?..... ah ! je compte sur vos promesses..... Cette amitié, dont j'exige les plus fortes assurances, est le prix, l'unique prix où je mets mon amour, mes complaisances, l'oubli de moi-même, tout ce que je puis immoler à vos désirs..... Je ne promets pas pourtant un si grand sacrifice..... Voyez, mon cher Alfred ; examinez en vous-même, si vous le souhaitez assez pour le mériter..... Mon Dieu, si vous me trompiez, si vous vous trompiez vous-même !..... ce que je pense à présent, vous fâcherait. Adieu : demain, d'un regard, d'un sourire, d'un mot, vous dissiperez peut-être tout ce qui me reste de raison.

Digitized by Google

XIVe. LETTRE.

Mercredi, à minuit.

Que votre retour m'a charmée ! Quoi, si tendre, si aimable, si chéri, si digne de l'être ; et vous avez des craintes, des doutes ! ah, n'en ayez jamais ! Vous ignorez combien je suis sincère, et ce qu'un vrai mérite peut sur mon cœur. Vous réunissez toutes les qualités dont je fais cas. Moi, vous tromper ! Dissimuler avec vous ! que ces discours inquiets m'ont fait d'impression ! Quoique l'idée que vous avez de ma façon de penser, soit bien avantageuse, j'ose vous le dire, le temps ni les événemens ne la détruiront pas : je vous l'ôterais moi-même, si je la connaissais fausse. Non, je ne serais point flattée de votre estime, si je la devois à des qualités feintes, si je n'étais pas sûre de la mériter. Celui qui s'efforce de se parer d'un caractère qu'il n'a pas, qu'il dément par ses actions, est à mes yeux l'être le plus vil..... Mais quel sérieux !.... Voyez comme vous m'avez rendue grave..... Miss Betzy a donc ma lettre ; il ne fallait pas la lui donner, puisque vous deviez arriver de bonne heure, et me voir. Miss Betzy dormira tard ; elle a la mau-

Digitized by Google

vaise habitude de dormir : je ne la verrai demain qu'à trois heures. Elle a cette lettre : ce n'est rien pour elle. Bon Dieu, si je l'avais, moi, comme je briserais le cachet ! je la lirais vite, vite, et puis doucement, doucement ; je la lirais encore, et puis je la..... mais je ne veux pas tout dire. Adieu, je vous aime de tout mon cœur. Eh, vous le croyez bien.

XVe. LETTRE.

Vendredi, à midi.

Vous m'avez promis de la reconnaissance, et vous en manquez déjà : m'écrire que je ne vous aime point, ou que je vous aime *faiblement*, c'est être ingrat. Voyez, cherchez, examinez les preuves que vous m'avez données de votre tendresse ; et quand vous aurez trouvé celle qui vous paraîtra la plus forte, osez la comparer à l'aveu que je vous ai fait de mes sentimens, à cette complaisance qui m'assujettit presqu'à vos volontés ; et convenez que vous ne pouvez rien faire pour moi, qui égale ce que j'ai fait pour vous. Ne me jugez point sur le commun des femmes ; jugez-moi sur mon caractère, sur mes principes, sur

Digitized by Google

la suite de mes idées ; et voyez quel est le sacrifice que vous exigez. Je sais qu'il est sans prix pour celui qui le demande, l'espère, l'attend ; mais trop souvent, dès qu'il est fait, dès que la victime est immolée ; les fleurs qui la paraient, se fanent, et l'on n'aperçoit plus en elle qu'un objet ordinaire. Votre comparaison m'a fâchée, tout-à-fait fâchée. Comment, avec un esprit juste, avez-vous pu la faire ? Vous risquez, dites-vous, autant que moi. Vous, Mylord ! Eh quels dangers, quels périls votre sexe peut-il redouter en se livrant à ses désirs ? Le ridicule préjugé qui vous permet tout, vous affranchit de la peine la plus vive qui soit attachée aux faiblesses de l'amour. Trahi, quitté, haï de ce qu'il aime, un homme peut toujours se rappeler avec plaisir le temps où il se trouvait heureux ; temps marqué par ses triomphes, par une victoire dont le souvenir est toujours flatteur pour sa vanité. Mais nous, qui nous croyons méprisées, dès que nous cessons de nous croire aimées ; nous, qui joignons au regret de perdre notre bonheur, la honte de l'avoir goûté ; nous, dont le front se couvre de rougeur, quand nous nous rappelons les moments les plus doux de notre vie, pouvons-nous, sans frémir, écouter un sentiment aimable, séduisant, il est vrai, mais dont les suites peuvent être si cruelles ? *Risquer*, vous ? ah ! Milord, Milord ! je ne suis point contente

Digitized by Google

de vous, je ne le suis point de moi..... je ne le suis de personne.

oooooooooooooooooooooooooooooooo

XVIe. LETTRE.

Lundi, à onze heures du soir.

Savez-vous bien, mon cher Alfred, que vous m'avez ennuyée ce soir, tout comme un autre? Que maudits soient les colléges, les universités, le grec, le latin, le français, et tous les impertinens livres, où l'on apprend à raisonner en dépit de l'expérience et de la vérité : mylord James en est un exemple admirable. Je ne saurais souffrir que l'on avilisse son être en adoptant ces paradoxes hardis, qui font briller l'esprit aux dépens du cœur, et ne tendent qu'à détruire en nous l'amour du bien et de l'humanité. On ne me persuadera jamais que la vanité soit le motif de nos bonnes actions, et la source de nos vertus. Si dans quelques occasions de ma vie j'ai pu choisir entre le bien et le mal ; que mon intérêt ou mon amour-propre dût me décider en faveur du mal ; que l'élection que j'étais la maîtresse de faire, ne dût jamais être connue, ni par conséquent m'attirer la

Digitized by Google

louange ou le blâme ; si dans le profond secret de moi-même, j'ai préféré le parti le plus généreux, seulement parce qu'il était le meilleur ; ne puis-je pas me dire, m'assurer que la bonté de mon cœur est indépendante de l'opinion d'autrui ; que j'ai agi par le penchant naturel, qui me porte vers le bien ? Laissez dire mylord James, et croyez, mon cher Alfred, que vos vertus ont un principe plus noble que l'orgueil. La bonté n'est pas le fruit de la réflexion : nous ne pouvons ni l'acquérir ni la perdre. La vanité peut en donner l'apparence, mais jamais la réalité. Cette qualité est dans notre ame, comme est sur notre visage ce trait de physionomie que l'art rend si difficilement, qui nous distingue, et fait qu'avec la même forme nous ne nous ressemblons point.... Mais voyez où cette sotte conversation m'a conduite, à oublier à qui j'écris, à ne pas seulement me souvenir que je vous aime. Bon soir. Effet merveilleux de la dissertation ! je dors.

Digitized by Google

XVIIe. LETTRE.

Jeudi, à midi.

On est bien criminel, quand on a fâché ce qu'on aime ; mais en convenant de sa faute, on mérite qu'un cœur généreux l'oublie. Vous avez prévenu le pardon que je voulais vous demander ; vous vous donnez des torts pour diminuer les miens : tant de douceur et de bonté m'embarrassent. Je suis dans la position d'un sujet rebelle qui, après s'être révolté contre son prince, en éprouvant sa clémence, sent plus vivement le malheur de lui avoir déplu : on dit que les grands cœurs en deviennent plus attachés et plus fidèles : le mien n'a pas besoin de nouvelles chaînes pour vous aimer. Je me reproche d'avoir pu vous causer un instant d'ennui. Ce n'est pas assez de me rassurer sur l'impression, *déjà effacée*, de ce caprice ; il vous reste encore à dissiper le chagrin que je sens d'avoir pu vous en donner.

Digitized by Google

XVIIIe. LETTRE.

Vendredi, à dix heures du matin.

Quelle nouvelle, mon cher Alfred! Je suis désolée. Que vais-je devenir? Ah, j'avais bien raison de ne vouloir point aimer! Quoi, malade, malade à garder le lit? et je ne puis vous voir, vous donner mes soins! Mon Dieu, que mon inquiétude est vive! Comment cacher mon trouble, ma douleur, des pleurs qui m'échappent?..... Je ne vous verrai point; hélas, je ne vous verrai point! Ménagez-vous bien : ne m'écrivez pas; envoyez ce soir chez moi: faites-moi dire comment vous serez. J'ai eu la fièvre toute la nuit, une migraine horrible; mais le mal de ce que j'aime, me fait oublier le mien. Que je suis affligée! Que je vous aime!

XIXe. LETTRE.

Samedi, à midi.

Je suis triste, mon chère Alfred, bien triste, je vous assure..... Ne point vous voir; penser que vous

Digitized by Google

soulfrez, que vous vous ennuyez..... Ah, c'est bien moi qui voudrais être *votre garde!* Que mes soins seraient complaisans! avec quel plaisir je partagerais votre solitude! Que je vous ai plaint! Comme le cœur m'a battu hier, quand on est venu de votre part! que ce laquais m'a causé d'émotion! Hélas, disais-je, que va-t-il m'apprendre!..... Voilà votre lettre. Ah, je respire! N'êtes-vous pas trop aimable de m'avoir écrit, et de ce ton si propre à me rassurer? La gaîté de votre style dissipe entièrement ma crainte. Que votre sœur est heureuse de ne pas vous quitter! Mais pourquoi me demander pardon de vous être étendu sur la tendre amitié qui vous unit tous deux? Je ne souhaite pas, mon cher Alfred, que votre sensibilité pour cette aimable sœur puisse jamais diminuer. Les mouvemens de la nature honorent celui qui se fait un devoir de s'y abandonner. Nos jeunes lords, sans principes, sans élévation, prenant l'orgueil pour la grandeur, et le mauvais cœur pour de la force d'esprit, peuvent rougir de ces attachemens sur lesquels la bassesse de leurs idées jette une espèce de ridicule; mais l'ami que je me suis choisi, est fait pour les sentir et les avouer. Que je vous sais gré de tout ce badinage! Pauvre petit malade! Je vois d'ici la jolie mine affublée d'un bonnet de nuit; je la vois se rire au nez, parce qu'elle est un peu de travers..... Ma fièvre n'est

Digitized by Google

rien, votre présence la fera disparaître. On voulait me saigner ce matin, mais quelqu'un m'a dit que l'amour est dans le sang. Ah, je n'en veux point perdre !..... On m'annonce sir Thomas. Je vous quitte. La sotte chose que la politesse ! Il vient me voir, dit-il ; n'est-il pas bien nécessaire que ce Monsieur me voie ? Adieu, mon cher, mon aimable, mon tendre ami : ne sortez point, si vous n'êtes pas mieux ; et si vous sortez, levez bien vos glaces : je crains que l'air ne vous incommode, il est très-froid.

XXe. LETTRE.

Dimanche, à midi.

Je m'éveille dans l'instant : je me sens reposée, tranquille ; mais à mesure que je reprends mes esprits, une idée bien chère ramène le trouble dans mon cœur. Je pense que je ne vous verrai qu'à six heures : que de momens à passer sans vous ! mais en s'écoulant ils rapprochent celui qui doit vous offrir à mes yeux. Combien de fois me dirai-je : Je vais le voir, lui parler ! j'entendrai le son de sa voix, ses regards animés se fixeront..... Ah, le beau bouquet qu'on m'apporte !

Digitized by Google

qu'il sent bon! je le donnerai à mon cher Alfred. Je n'ai point encore eu le plaisir d'en recevoir un de sa main. Serait-il moins amoureux que sir Thomas? il serait bien dur de l'imaginer. Serait-il moins galant, moins attentif? oh, non, assurément. D'où vient donc qu'il ne donne pas des fleurs à sa maîtresse? il sait qu'elle les aime; il lui prend les siennes, et ne lui en présente jamais.... Ah, l'ingrat, qui va songer à des bouquets! et ces lettres charmantes, ces tendres assurances, ces caresses si douces?..... Mais les lettres, j'y réponds. Il dit qu'il aime, moi, je le prouve. Les caresses, à la vérité..... est-ce donc que je n'en rends jamais?.....Vous n'aurez point mon bouquet, Mylord; non, vous ne l'aurez pas. Sir Thomas, qui réfléchit sur tout, compare tout, même la pluie et le beau temps; sir Thomas sera bien étonné quand il verra que vous faites l'amour tout de travers. Voyez, dira-t-il, comme il est des gens heureux! ils plaisent, ils réussissent, on ne sait pourquoi. Ce lord Charles, par exemple, on l'aime à la folie. Que fait-il? il rit, il écrit, il chante, il se chauffe; et moi, qui suis noble aussi, beau, bien fait, qui sais prévenir jusqu'au moindre désir de la *cruelle Miss*; j'ai beau me parer, me parfumer, prêter des livres français, ouvrir la porte au chat, donner des bonbons, des bouquets; toutes attentions perdues : miss Betzy n'en tient

Digitized by Google

compte, et me hait tous les jours un peu plus. Adieu, Mylord, point de bouquet pour vous.

XXIe. LETTRE.

Mardi, à minuit, au coin de mon feu.

Je ne veux pas me coucher; non, je ne le veux pas; je veux rester là. Je n'aime de mon appartement que l'endroit où je suis. Ma chambre est un pays étranger pour moi: je ne vous y ai jamais vu. Ici tout est vif, tout est riant, tout a reçu l'empreinte chérie: ce cabinet est mon univers. Mais, mon cher Alfred, vous êtes encore avec les autres: dans une heure, dans deux, peut-être, vous serez avec moi. Votre main, cette main que j'aime, tracera les pensées délicates de votre ame: elle m'apprêtera le plus grand des plaisirs. Qu'il est doux de porter ses regards sur les expressions tendres et passionnées d'un amant que l'on adore, de se répéter les noms flatteurs qu'il nous donne. Je suis donc *votre maîtresse, votre chère maîtresse, votre amie, votre première amie; vous ne vivez point loin de moi: vous ne sentez votre existence, que lorsque l'instant où vous m'allez voir,*

Digitized by Google

approche. Quoi, c'est moi qui anime cette jolie machine? c'est le feu de mon amour qui lui donne et le mouvement, et la grâce avec laquelle elle se meut? Ah! dis-le moi cent fois, mille fois : dis-le moi toujours! Qu'il était aimable ce soir! n'avoir pas vu que cette femme était belle! n'avoir vu que moi! Ah, que je vous aime! Je vous aime tant, que si vous étiez là..... Je vous aimerais trop.

XXIIe. LETTRE.

Dimanche au soir.

Vous me demandez avec vivacité ce que je pense; je vous le dis, et vous doutez de la vérité de ma réponse. Pourquoi ce doute, Mylord? me croyez-vous capable de faire un mensonge? Si je voulais me taire, si je me suis laissée presser pour parler, c'est qu'il est des choses inutiles à dire, par la difficulté de prouver qu'on les pense. J'étais dans ce moment comme un enfant qui s'aperçoit de sa petitesse, en voyant placé bien haut ce qu'il voudrait avoir. Ne me montrez jamais cette défiance injurieuse, elle me révolterait; et si je boudais, je bouderais bien fort. Je ne vous dis

Digitized by Google

point que je vous aime ; vous douteriez de ma sincérité. « Non, dit-il, ce n'est point cela, non assurément »..... Impertinent, malhonnête, que cela vous arrive une autre fois, vous verrez, vous verrez..... Je crois que je vous hais..... Adieu, Mylord, ô très-Mylord, assurément.

XXIIIe. LETTRE.

Lundi, dans mon lit, malade comme un chien.

Elle a chagriné celui qu'elle aime : au lieu du plaisir qu'elle pouvait lui donner, qu'il attendait, qu'il méritait, elle lui a causé de la peine ; il a grondé, boudé, chiffonné la lettre qu'il aurait baisée ; il l'a jetée, reprise, mordue, déchirée, il en a mangé la moitié ; il est fâché, bien fâché ; ah, voilà de belles affaires !... Il faut demander pardon.... Oui vraiment.... Une hauteur déplacée conduit toujours à la bassesse. Allons, la *méchante* se rend justice, elle est devant vous les yeux baisés, l'air triste ; on est bien humiliée quand on a tort ; que son état vous touche, mon cher Alfred. Elle vous dit, *pardonnez-moi, ô mon aimable ami, pardonnez-moi, si vous m'aimez !*..... Je vois

Digitized by Google

couler ses larmes, elle plie un genoux; vite, mon cher Alfred, relevez-la; qu'un doux souris lui prouve que vous êtes capable d'oublier ses fautes. Ah! la paix est faite, n'est-ce pas? Oui, mon cœur m'assure qu'elle est faite.

XXIVe. LETTRE.

Mercredi, à trois heures.

Je vous attends. Mes yeux sont fixés sur l'aiguille de ma montre; qu'elle va lentement! Dans deux heures elle volera; il me le semblera du moins..... Il va donc venir, cet amant si tendre, si aimé, si digne de l'être. Hier il était là; j'occupe la place qu'il remplissait: j'ai du plaisir à me voir sur le siége où il était, où il sera bientôt: j'appuie ma tête au même endroit qui soutenait la sienne..... Quelle ridicule propreté! de quoi se sont-ils mêlés d'enlever la poudre de ses cheveux? Ah! qu'on me laisse tout ce qui vient de lui, tout ce qui le représente à mon cœur, à mes yeux! Puis-je trop multiplier des images si chères? Mais je souffre, mon cher Alferd, je souffre beaucoup: j'ai une migraine affreuse, j'en suis bien

Digitized by Google

aise. J'ai besoin qu'un peu de mélange de bien et de mal me rappelle à moi-même. Depuis six mois je me trouve si heureuse, que mon bonheur m'inquiète ; je consens qu'il soit troublé : mais si quelqu'événement doit le détruire, je prie le ciel que ce soit ma mort. J'emporterai dans le tombeau la douce certitude d'être aimée de vous; je la conserverai pendant toute l'éternité ; si la voix terrible de l'ange m'appelle, me réveille, mon premier soin sera de vous chercher dans cette vallée immense; et de quelque côté que vous soyez, ma place sera près de vous..... Voilà bien de quoi me faire gronder : peut-on être triste comme cela ? Ah, la maudite tête! c'est elle qui dicte ces accens plaintifs. Vous allez paraître ; la joie va ranimer la pauvre malade.

XXVe. LETTRE.

Vendredi, à minuit.

Vous croyez que je dors peut-être ; j'ai bien autre chose à faire vraiment. On ne fut jamais plus éveillée, plus folle, plus..... je ne sais quoi. Je songe à ce merveilleux anneau dont on a tant parlé ce soir : on me

Digitized by Google

le donne, je l'ai, je le mets à mon doigt, je suis invisible, je pars, j'arrive..... où? devinez..... dans votre chambre : j'attends votre retour, j'assiste à votre toilette de nuit, même à votre coucher. Cela n'est pas dans l'exacte décence ; mais je suppose que Mylord est modeste. Vos gens retirés, vous endormi, il semble que je dois m'en retourner ; ce n'est pas mon dessein, je reste.... En vérité, je reste..... Mais croyez-vous que je respecte votre sommeil? point du tout : pan, une porcelaine ou un bronze sur le parquet : crac, les rideaux tirés : pouf, mon manchon sur le nez..... Mais Mylord s'éveillera ; l'esprit rira ; il sera reconnu: attrapé, saisi par une petite patte qui le tiendra bien. On n'a point de force quand on rit ; et puis le silence, la nuit; l'amour..... Aïe, aïe, vite, vite, qu'on m'ôte l'anneau. Bon Dieu, où m'allait-il conduire? Je ne voudrais pas l'avoir, cet anneau ; je craindrais d'en faire trop d'usage. Le désir est dans notre cœur une source de bien où nous puisons indiscrètement, elle nous paraît intarissable ; et lorsqu'elle est finie, nous nous apercevons avec regret que nous pouvions la ménager. Si j'avais la facilité de ne jamais m'éloigner de vous, je perdrais le plaisir de vous souhaiter, de vous attendre, et peut-être celui de vous plaire. Je ne veux point de l'anneau. Adieu, mon

Digitized by Google

aimable ami, adieu, le *moi*, que j'aime mieux que moi-même.

XXVIe. LETTRE.

Samedi, dans mon lit, bien tard.

Pourquoi disiez-vous du mal de votre lettre ? elle est bien. Le langage de votre cœur pourrait-il me plaire moins que celui de votre esprit? Je ne puis ôter du mien cette femme que vous aimiez, qui vous a pu trahir ; je la plains ; elle a été bien malheureuse de ne pas connaître le prix d'un amant tel que vous. C'est un avantage pour ceux qui pensent mal, de ne jamais penser mieux. Une ame capable de revenir de ses erreurs, s'abandonnerait à des regrets trop vifs en se les rappelant. Combien cette femme gémirait, si, plus éclairée, elle pouvait comparer ce qui lui reste à ce qu'elle a perdu !..... Mais elle est morte ; ne m'avez-vous pas dit qu'elle est morte? Ah, je veux le croire !... Ce que vous sentez pour moi, ne ressemble donc point à ce que vous sentiez pour elle : dois-je être flattée de cette différence ?..... Ah, mon Dieu, y penser deux ans, avec un chagrin, une colère, la haïr

Digitized by Google

encore!..... Mais *elle est morte*; et puis, que me fait un temps éloigné?..... oui, éloigné, mais point oublié..... J'ai des vapeurs..... de l'humeur, je crois..... Venez, Pope: que la justesse de vos idées dissipe la bizarrerie des miennes. Tout est bien, tout est comme il doit être, vous le dites, vous le persuadez..... Mais est-il nécessaire à l'harmonie du monde, à cette chaîne qui embrasse tout, que lord Charles ait aimé cette méchante femme, peut-être mille fois plus, mille fois mieux?..... Pope m'ennuie: cela est fort; mais qu'est-ce donc qui me fait tant de peine? En vérité je suis comme un avare qui pleure auprès de son trésor, parce qu'il vient de penser pour la première fois qu'un autre en a possédé un plus riche. Cette femme pouvait avoir plus que moi, mais ce que j'ai, n'est-il donc rien? Mon partage me rendait heureuse hier, ce matin encore; on ne m'a rien ôté; ma situation n'a point changé: pourquoi mon cœur s'obstine-t-il à la trouver moins douce? Ah! Mylord, Mylord, un de nous deux à tort. Je ne vous verrai pas demain; je vais à Cantorbéry.

Digitized by Google

XXVIIe. LETTRE.

Lundi, à midi ***.

Aimer, s'attacher, qu'elle folie! C'est ne tenir qu'à un seul objet, c'est renoncer à cette aimable variété que la nature a mise dans l'uuivers. Ces jardins si beaux, où je me promenais hier, ne m'ont présenté que votre idée : je cherchais vos traits sur ces marbres que l'art a rendus presque parlans : ce qui s'offrait à mes regards, les fixait seulement quand je croyais y trouver une sorte de ressemblance avec vous. Le chant de mille oiseaux dont les amours devancent la saison, cette superbe solitude, je ne sais quelle douceur répandue dans l'air, m'ont fait rêver, soupirer, songer à vous..... Réellement, mon cher Alfred, ces premiers jours du printemps animent les passions, les rendent plus vives, plus flatteuses. Cette secrète intelligence, cette admirable harmonie qui unit, entretient, renouvelle tous les êtres, semble devenir plus sensible; elle émeut notre cœur, nous porte à réfléchir, éveille en nous un désir indéterminé, et nous avertit de chercher un bien qui nous manque. Ah, ce bien est l'amour! quel autre peut lui être comparé! Hélas! ce

Digitized by Google

bien, je l'ai trouvé! pourquoi ne puis-je oublier qu'il est souvent la source des peines les plus amères! Je vois ici un triste exemple des effets de la complaisance. Que j'en suis effrayé! Je me croyais si sûre de ma fierté, de mon indifférence, que j'ai fait mille imprécations contre moi, que j'ai prié le ciel de me punir, si jamais j'étais assez faible pour préférer le bonheur d'un amant à mes principes, à ma tranquillité. Comment pourrais-je me résoudre?.... Hélas! en vous voyant, en vous écoutant, en lisant vos lettres, je me rassure quelquefois. J'oublie des sermens indiscrets, ou je me dis comme les athées, *les dieux sont sourds*..... Ah! s'ils m'avaient entendue, s'ils me punissaient, si vous cessiez de m'aimer, si je vous perdais!.... Oh, mon cher Alfred, je ne vous ai point vu hier, toutes mes idées se ressentent de l'ennui que votre absence m'a fait éprouver.

XXVIIIe. LETTRE.

Mardi, à midi.

Là, doucement: comme vous grondez! Mais n'ai-je pas raison de me révolter quelquefois contre un

Digitized by Google

penchant qui change mon cœur, en altère tous les sentimens, n'y laisse plus de place pour ceux qui doivent m'être chers, qui me l'ont toujours été? Ne puis-je, sans vous fâcher, regretter un peu le temps où tout me plaisait, où tout m'amusait? Miss Betzy que j'aime si tendrement, dont la vivacité, l'esprit et l'enjouement faisaient mes délices: miss Betzy qui m'est si attachée, eh bien! hier..... elle ne m'ennuyait pas, non, elle ne peut jamais m'ennuyer; mais je trouvais qu'on tardait bien à venir la reprendre. Vous ne sauriez croire combien je me reproche cet instant où j'ai pu manquer en secret à l'amité, et trouver de trop une amie véritable, éprouvée; une amie que je préfère à tout. Eh, pourquoi désirais-je qu'elle s'en allât? Pour être seule avec vous; pour écouter ces folles idées qui chaque jour me paraissent moins extravagantes, et qui me persuaderont insensiblement qu'elles sont très-bonnes. Vous vous plaignez, vous dites que ce n'est pas de l'amour dont mon cœur est touché; vous avez bien raison. Non, ce n'en est point: c'est bien mieux, c'est bien plus: c'est l'assemblage de tous les sentimens les plus tendres, les plus vifs..... Ah, si vous en doutez, vous ne méritez pas de les inspirer!

Digitized by Google

XXIXe. LETTRE.

Jeudi au soir.

Il y a deux heures que je vous voyais encore, mon cher Alfred; mais le plaisir de vous avoir vu, n'est point effacé de mon cœur. J'ai toujours devant les miens ces yeux où l'amour se peint, et dont le feu me pénètre. Je sens cette main chérie qui presse doucement la mienne; j'entends le son enchanteur de cette voix qui me plaît tant..... Mais il est donc bien vrai que vous m'*aimez*, que vous m'*adorez?*..... Est-il possible que l'amour me comble de ses biens, moi qui dédaignais ses faveurs?..... Ah, sans vous je les dédaignerais encore!..... Que l'aménité, l'agrément de votre conversation m'ont charmée ce soir! Est-il rien de plus aimable que cet air de confiance et d'intimité avec lequel vous m'avez parlé?.... Félicitez-moi, mon chèr amant, j'ai un ami que rien n'égale: et vous, mon tendre ami, partagez ma joie, j'ai un amant adorable. A quel être bienfaisant m'adresserai-je pour le prier de me les conserver tous deux? Ah, l'ami me restera! il me restera toujours: je lui sacrifierais l'amant, si jamais il l'exigeait.... Ne me grondez point,

Digitized by Google

mon cher Alfred ; je ne veux pas séparer ces titres précieux : si votre cœur m'en retirait un, croyez que le mien les chérirait encore tous deux, mais en secret. L'ame de votre amie est noble : elle est fière, elle saurait vous cacher un feu qu'elle ne pourrait éteindre, qu'elle ne désirerait pas d'éteindre. Elle vous aimerait inconstant, léger, mais jamais perfide..... Ah, si vous me trompiez ; si l'ombre même de la fausseté !..... Si Mylord n'était pas..... Mais il est..... Il est lui.

XXXe. LETTRE.

Vendredi au soir.

Vous avez raison de vous plaindre : j'ai mal fait de déchirer ma lettre ; ce procédé a quelque chose de désobligeant. Mais, mon cher Alfred, vous avez tout pris, tout rassemblé ; vous verrez ce que je voulais vous cacher. Le billet que vous avez reçu de ma main est l'expression réfléchie de mon ame : l'autre est l'ouvrage de la nuit et de la plus folle imagination. Je ne méritais pas vos reproches ; non, je ne rougis point de vous laisser voir des désirs qui naissent des vôtres. Ce n'est pas dans mes sens que j'en trouve la source ;

Digitized by Google

c'est dans mon cœur, c'est dans le vôtre ; c'est dans l'idée flatteuse de vous rendre heureux. Le plaisir que j'attends d'un moment si doux, n'a pour objet que vous-même. Quand votre bouche m'assure qu'il dépend de moi de vous procurer un bien au-dessus de tous ceux que la fortune vous a donnés, pour lequel vous les céderiez tous ; quand vos yeux attachés sur les miens, me tiennent un langage plus séduisant encore, je voudrais céder ; je hais le préjugé qui m'arrête, je désire le bonheur d'un amant si cher, j'y veux tout immoler ; je me promets de vaincre ma répugnance ; et puis, mon cher Alfred, je ne sais comment je reviens à mes premières craintes. Je me livre à de tristes réflexions ; eh, pourquoi m'y abandonner ! N'est-ce pas Alfred que j'aime ? Ces vaines terreurs l'*affligent*, elles l'*offensent*, elles *déchirent* son cœur..... Ah, pardonne-les moi, mon cher amant ! elles se dissiperont ; votre amour, le mien, le temps....., mais en vérité je ne saurais promettre..... Quoi, s'avouer ses mauvais desseins ? fixer un moment ? prendre un jour ?..... Oh, cela m'est impossible ! Je ne puis vous donner ma parole ; n'exigez pas que je vous la donne, je ne le pourrai jamais ; je vous en prie, ne l'exigez pas. Je ne saurais. Taisez-vous, taisez-vous donc..... Oh ! tais-toi.

Digitized by Google

XXXIe. LETTRE.

Lundi, dans mon lit, à une heure du matin.

Quelle lettre, mon cher Alfred, je ne saurais la quitter ! Que tout ce qui vient de vous, me plaît ! que votre amour m'est cher ! que j'en aime les assurances! Ah, parlez-moi toujours, écrivez-moi sans cesse ! Que tous les instans de ma vie soient remplis par le plaisir de vous voir, de vous entendre, de vous aimer..... Mais qu'il était joli, ce soir ! quels yeux ! comme l'amour l'embellit ! qu'il répand de charmes sur ses traits! que d'esprit, d'ame, de sentiment! et je lui résisterais? et je ne comblerais pas ses vœux ?.... J'entends encore ces soupirs, ces accens flatteurs..... Ah! comme vous peignez cette volupté délicieuse née des mouvemens du cœur !..... Mais je veux dormir : oui, dormir..... cela n'est pas si aisé qu'on le dirait bien. Je prends un livre pour me distraire ; il vous appartient : mon amant l'a touché, m'en a parlé. Ce livre ne m'endormira point. Je relis cette lettre charmante : je la remets dans ce porte-feuille, que j'ai vu si souvent dans vos mains. Ah ! qu'il sent bon ! il sent

Digitized by Google

comme toi..... Mais cela finira-t-il? Je vous dis que je veux dormir: entendez-vous, Mylord, je veux dormir. Bon soir; adieu..... Pas possible; dès que je ferme les yeux, un lutin les ouvre malgré moi. Eh bien, venez donc, idée d'un amant que j'adore! emparez-vous de toutes les puissances de mon ame; je vous préfère au sommeil le plus paisible, au repos le plus doux, au songe le plus riant, à moi, à tout le reste du monde..... Oh, pour cela, Mylord, je me plains de vous; oui, et j'ai raison: vous n'avez point d'égards, d'attention. Est-il bien de ne pas laisser un moment de tranquillité à celle que vous aimez? Finissez: finissez donc..... c'est le mot qu'il faut toujours vous dire.

XXXIIe. LETTRE.

Mardi, à dix heures.

Que je vous jure de vous aimer toujours: ah! je vous le jure par l'honneur, par la vérité, par vous-même. Votre cœur est l'autel sacré qui reçoit mes sermens. Puissent ces yeux que vous aimez se fermer pour toujours, si je les lève jamais avec plaisir sur un

Digitized by Google

autre que vous! Je ne me consolerais point de vous avoir choisi, si je me croyais capable d'inconstance. Mais vous, mon cher Alfred, ne changerez-vous point! cet empire que vous avez sur moi, qui vous flatte à présent, qui vous paraît si doux, ne vous lassera-t-il point un jour? Hélas! que sait-on, vous vous ennuierez peut-être d'un commerce si sûr, d'un règne si tranquille. Si cet état paisible vous fatigue, vous rebute; si vous le quittez, au moins souvenez-vous qu'un souverain qui abdique, ne doit ni mépriser, ni maltraiter les sujets qu'il abandonne; que sa bonté doit les ménager, et graver dans leur souvenir et l'amour de son nom, et le regret de sa perte..... Là, là, point d'humeur, mon cher Alfred; c'est un trait en passant, et pas si déplacé que vous pourrez le dire. Je ne doute point de votre sincérité; mais qui peut s'assurer de penser toujours de même? Lady Stanley disait l'autre jour, que notre sexe était léger, mais que le vôtre était perfide. On m'assura que sur ces deux points elle avait fait mille épreuves; mille, c'est beaucoup: malgré son expérience, je l'en crois bien moins que vous.

Digitized by Google

XXXIIIe. LETTRE.

Mercredi, à minuit, une heure, je ne sais quand. ""

Que mon ame est agitée, inquiète, émue! Le désordre où je vous ai vu, ces tendres plaintes ne m'ont que trop touchée: vos peines me pénètrent, et votre obstination me désole. Est-il possible que vous doutiez de ma tendresse? Non, vous m'en imposez, vous affectez cette défiance: vous ne l'avez point, mon cher Alfred; vous ne sauriez l'avoir..... Pourtant, vos soupirs, vos reproches, ces larmes brûlantes dont vous arrosiez mes mains..... Ah, ne m'accusez point d'une *cruelle insensibilité!* vous ne pouvez juger de ce que je sens.... Mais tant de préjugés à vaincre, une si longue habitude de penser que rien ne pourrait les détruire; je ne sais quel effroi.... Ah! s'il était en votre disposition de m'accorder une grâce, que vous ne pussiez le faire qu'avec cette extrême répugnance, je ne vous la demanderais point, je ne voudrais pas l'obtenir de vous. Votre sexe est bien moins délicat; il prie, mais il menace en même temps. Quoi, vous me fuiriez? quoi, vous travailleriez à éteindre une *passion inutile?* elle fait mon bonheur,

Digitized by Google

et vous la nommez *inutile* ! Osez-vous me dire que rien ne vous assure de mon cœur? vous comptez donc pour *rien* l'aveu réitéré de mon amour, mes lettres, mes complaisances?..... Est-il des liens plus sûrs, plus forts que ceux du sentiment? est-il un sentiment plus tendre que celui qui m'attache à vous?..... Vous êtes un ingrat. Eh bien, *travaillez à m'oublier ;* faites plus, aimez-en une autre..... Ah, je ne vous croyais pas capable de m'affliger! Je vais dîner à Hamstead. Je ne vous verrai que vendredi. Je ne voudrai pas vous voir, peut-être; non, je ne le voudrai pas.

XXXIVe. LETTRE.

Hamstead, vendredi. **

Le *moi* sur lequel vous comptez, n'est pas toujours le plus fort. J'ai, comme Sosie, un autre *moi* difficile à réduire, et qui l'emporte souvent sur tout ce que je lui oppose. Ce méchant *moi* ne m'a pas laissée tranquille un instant, depuis que j'ai quitté Loudres; il m'a fait pleurer, vous quereller, pardonner, me fâcher, rester ici pour vous chagriner, m'ennuyer, me priver du seul plaisir où mon cœur puisse être

Digitized by Google

sensible. Je voulais partir ce matin, mais mylord Clarendon a changé ma résolution. Il vint hier souper ici : on vous nomma ; il nous dit qu'il vous avait laissé chez la duchesse de Rutland, que vous y étiez seul. Oh, quel mouvement ce discours éleva dans mon ame! Quoi ! seul chez cette femme qui vous cherche, qui vous suit avec affectation ! Il me fut impossible de souper. Je me plains de la migraine, je cours m'enfermer. Je relis ce billet si tendre, où vous vous soumettez à toutes mes volontés, où vous me conjurez de revenir, avec un empressement si flatteur : je n'y trouve plus que de la fausseté, des mensonges, le désir de me tromper. Une heure sonne, je vous vois *seul avec la duchesse.* Cette image ne peut s'effacer ; je vous écris des duretés ; puis je ne saurais écrire. Pan, la lettre chiffonnée, déchirée, la plume à terre, la table repoussée. Je me couche, tout l'enfer est dans mon lit. Je ne peux dormir, je ne saurais lire ; l'anglais, le français, l'espagnol, tout m'est odieux. Je me lève brusquement, je vais, je viens dans ma chambre : je me fais honte de mon peu de raison. Le jour luit, et ses premiers rayons me font apercevoir de mon accablement. Je retourne dans mon lit : l'extrême lassitude m'assoupit. Réveillée à dix heures, je vous écris à onze une plate et courte élégie dans la prose la plus commune : j'admire ce chef-d'œuvre. Je plie le papier

Digitized by Google

tout de travers ; je mets la cire sur mes doigts, et le cachet à côté de la lettre ; puis je sonne, et puis je ne veux rien. Je déchire la belle lettre, on m'apporte la vôtre ; je la prends, et je me fâche de ce que vous me dites, avant de l'avoir ouverte, sans savoir ce qu'elle contient. *Après*..... après je ne sais ce que je veux. Je suis malheureuse, en vérité. Mon état est bizarre, ridicule. Une ame tendre est la source de toutes les peines d'une femme ; la sensibilité est en elle un poison actif, que les soins d'un homme qui veut plaire, font fermenter, pour détruire son bonheur, égarer sa raison, et répandre l'amertume sur tous ses sentimens. J'ai envie de m'établir ici ; je hais Londres, ses habitans, l'univers, vous, moi, l'amour et toutes les folies qu'il inspire. Aimez-moi, ne m'aimez pas ; restez, partez, que m'importe ? O ma paisible indifférence, qu'êtes-vous devenue ! Laissez-moi, Mylord, laissez-moi.....

XXXVe. LETTRE.

Hamstead, samedi matin.

Vous avez soupé chez votre sœur... eh bien, j'ai tort, mon cher Alfred ; je le sens, je l'avoue. Je pars : je

Digitized by Google

vous verrai ce soir. Ah ! ne me dites plus que je vous aime *faiblement*, que je ne vous *aime point;* non, ne me le dites jamais. Comment pourrai-je me consoler de vous avoir forcé de le penser un seul instant ? De toutes les actions de ma vie, c'est l'unique, peut-être, que mon cœur se reproche.

XXXVIe. LETTRE.

Mercredi, à deux heures du matin.

Qu'il est doux, qu'il est satisfaisant de penser bien de ce qu'on aime ; de ne point douter de sa foi, de son cœur ; de s'applaudir dans un instant que trop souvent la crainte des suites empoisonne, crainte qui place le regret tout près du plaisir ! Ah, que mon ame est tranquille ! que ma joie est pure ! que ma confiance est entière ! J'ai rempli les désirs de mon amant, je les ai vus renaître ; il est heureux, il m'estime, il m'aime, il m'adore : pouvais-je perdre dans son cœur, quand il me doit au plus tendre des sentimens ? Il le sait, il en est sûr. Je n'ai point cédé : un moment de délire ne m'a point mise dans ses bras ; je me suis donnée : mes faveurs sont le fruit de l'amour,

Digitized by Google

sont le prix de l'amour. Oui, mon cher Alfred, je suis contente; puis-je ne pas l'être, quand je suis à toi; oui, toute à toi? Momens délicieux, plaisir ravissant, redoublez la tendresse de mon amant!..... ah! vous ne pouvez augmenter la mienne..... Il m'écrit dans l'instant où j'écris-moi-même..... Ah! prends garde, prends garde, mon cher Alfred, le bonheur ou le malheur de ma vie est dans tes mains. Cette lettre que j'attends, que je désire, va détruire ou confirmer ma joie..... Mon Dieu, si un peu moins de vivacité dans votre style..... S'il vous échappait.... si une seule expression me faisait craindre..... non, je ne crains rien : je suis aimée.

oooooooooooooooooooooooooooooooo

XXXVIIe. LETTRE.

Vendredi, à midi.

Vous n'avez point vu *du regret* dans mes yeux : non, mon cher Alfred; et si quelques tristes idées s'élevaient dans mon cœur, en pensant que vous êtes heureux, elles céderaient bientôt au plaisir toujours vif de me dire, de me répéter : Mon cher amant est sûr que je l'aime; il ne doute plus de mes sentimens,

Digitized by Google

je lui en ai donné la preuve la plus décidée. Pourquoi troubler votre bonheur par une délicatesse qui m'afflige? Tant que vous le sentirez, ce bonheur, je ne me reprocherai rien. Je ne vous verrai point demain.... Quoi, je ne vous verrai point! Penserez-vous à moi? Sentirez-vous cette petite absence? Viendrez-vous de bonne heure samedi..... Hélas! ces jours heureux passent avec une rapidité; ils me conduisent à celui qui va me priver de vous, m'enlever mon bien le plus cher. Ah, les vilains révoltés! que je les hais! faut-il que vous me quittiez pour eux! Ils méritent bien d'être punis, puisqu'ils vous font aller dans votre gouvernement. Quels ordres cruels! pouvait-on s'y attendre? ah, qu'ils m'affligent! Adieu, mon aimable, mon cher Alfred.

XXXVIIIe. LETTRE.

Samedi, à minuit.

Oh qui peut rendre, exprimer le plaisir que m'a fait cette visite! Aimable Alfred! Le voir entrer dans ma chambre, quand je le crois à Hamptoncourt! prendre une heure pour me la donner!..... Mon Dieu,

Digitized by Google

qu'il était bien! comme cet habit lui sied! que de goût dans sa parure! que de grâce dans son air! Regardez-le, Princesse, regardez-le bien; dites tout bas : *il est charmant.* Enviez mon bonheur, mais ne m'en privez pas; il est à moi; il a juré d'être toujours à moi : mon sort est plus heureux, mille fois plus heureux que le vôtre..... J'ai lu cent fois votre lettre, je la lis encore; qu'elle est tendre! qu'elle est folle? que je me sais bon gré de la mériter! qu'elle assure ma joie!..... Mais parlerai-je toujours de ma félicité? je vous ennuirai, mon cher Alfred : n'est-ce point à vous que je dois les mouvemens de cette joie? C'est un ruisseau qui retourne vers sa source. Eh, comment vous lasseriez-vous de m'entendre vanter mon bonheur, vous qui le faites, vous qui m'aimez?

XXXIXe. LETTRE.

Dimanche, à dix heures du matin.

Etes-vous revenu, mon cher Alfred? Vous êtes-vous souvenu de votre chère maîtresse? son idée vous a-t-elle été présente, dans un séjour où l'orgueil et l'intérêt ont fixé leur domicile? Miss Betzy s'est en-

Digitized by Google

fermée avec moi : nous avions des raisons différentes pour rester seules ; elle voulait étudier, je voulais penser à vous. Elle a commencé à lire tout haut son maudit français, séparant chaque phrase, et mettant Zaïde en pièces : moi je n'écoutais point, je n'avais garde d'écouter ; et je disais, *fort bien*, *à merveille*, *on ne peut mieux*. Cependant le portrait de Gonsalve a ramené mon attention ; je me suis imaginé qu'il vous ressemblait : si beau, si bien fait ; l'air noble, le cœur tendre, le naturel doux..... En vérité, il vous ressemble.

oooooooooooooooooooooooooooooooo

XLe. LETTRE.

Lundi, à trois heures.

Cette aiguille semble immobile ; elle marche pourtant : elle va d'un pas égal. Mes désirs ne peuvent hâter ni ralentir son mouvement : quand ira-t-elle sur six heures ?..... J'écris pour calmer mon impatience, adoucir l'attente, vous prouver que mon cœur est sans cesse occupé de vous : j'écris pour écrire. Mon amant fait bien mieux ; il écrit pour peindre, enchanter : c'est toujours un tableau riant que sa

Digitized by Google

plume dessine. L'esprit, l'amour et la variété brillent dans ses lettres ; moi je dis, je vous aime, je répète, je vous aime. Il faut me le pardonner, mon cher Alfred ; c'est qu'en vérité je ne pense que cela : je ne devrais pas le dire si souvent, il faut de l'art pour conserver un cœur ; lady Charlotte le dit, et lady Charlotte sait bien ce qu'elle dit..... De l'art, mon cher Alfred ? quoi, avec toi ? te cacher que je t'adore ?..... ah jamais ; non, jamais !

XLIe. LETTRE.

Mardi, à midi.

Ne cherchez point des *noms plus doux* pour me les donner ; celui de votre maîtresse est le plus flatteur pour moi ; il m'est aussi cher que tous les titres qui peuvent exciter les désirs d'une femme vaine et ambitieuse. Ah ! que l'or et les pierreries brillent sur mes égales ! qu'elles prisent des biens que la noblesse de mes sentimens me fait dédaigner, ton amour me parera bien mieux que la richesse ne pourrait le faire : embellie par tes carresses, je devrai mon éclat à tes plaisirs, à l'heureuse certitude d'être chérie de toi.

Digitized by Google

Eh, quel rang, quel état est au-dessus du bonheur ? Aimer, pouvoir justifier son amour par l'objet qui l'inspire, oser se dire : Je l'avouerais sans honte..... Oui, mon cher Alfred, si l'usage, si la décence n'était pas blessée par cet aveu, je le ferais, je dirais avec vanité : J'aime Mylord Erford, je suis à lui ; je mets ma gloire à lui inspirer de la tendresse, à lui prouver la mienne. Qu'il partage mes sentimens ; que j'excite un moment de plaisir dans son cœur, je n'envierai pas le sort du plus grand roi du monde.

XLIIe. LETTRE.

Vendredi, à midi.

Elle n'a donc plus que deux jours à vous voir, cette pauvre Fanny ; que cette idée l'afflige ! Vous ne me quitterez pas sans regret, mon cher Alfred, car vous m'aimez, vous m'aimez beaucoup ; je me le dis souvent. J'ai besoin de me le dire, quand je ne vous vois point ; mais vous m'en assurez bien mieux. Que de jours à passer sans vous voir, sans espérer de vous voir, sans éconter si ce carrosse arrête, sans me dire, le voilà ! Combien de fois cinq heures sonneront,

Digitized by Google

sans que mon cœur sente ce battement, doux avant-coureur du plaisir? Ah! miss Betzy, miss Betzy, que vous allez avoir besoin de votre aimable complaisance! que j'en abuserai! combien de fois lui répéterai-je : « Il est charmant : n'est-ce pas, Miss, qu'il est charmant? non je ne puis trop l'aimer! »..... et puis tant de récits, de détails, de confidences..... et puis toutes les folies, les vains projets dont une ame tendre s'amuse..... Ah! ce cachet, ce divin cachet de Salomon, où est-il? que ne l'ai-je à présent! je suivrais vos pas, invisible et tout près de vous..... Mais quoi! mon cher Alfred serait-il gouverneur d'une province de la Grande-Bretagne? aurait-il un maître dont les ordres pussent l'éloigner de moi?..... Lui!..... Non; il a les vertus de Titus; je lui donnerais l'empire de Néron. On dit que ce prince fut un jour souverain paisible du monde connu : mon cher Alfred en serait le monarque chéri, révéré..... Ah! je souhaite en vain, les génies n'entendent point ma voix, n'accourent point à ma voix : mon cher Alfred partira, hélas, il partira!

Digitized by Google

XLIIIe. LETTRE.

Samedi, à deux heures du matin.

Ce n'est donc pas moi qui vous donnerai cette lettre, mon cher Alfred : une autre main vous la présentera ; vous ne lirez point dans mes yeux la vérité des sentimens qu'elle contient ; je ne lirai point dans les vôtres l'impression qu'elle fera sur vous : mes regards suivaient tous vos mouvemens, et je m'applaudissais de l'air satisfait avec lequel vous lisiez les assurances de mon amour. Aimable et douce habitude, que votre perte est sensible ! Demain viendra et n'amenera point le moment désiré ; les heures passeront, et celle où je vous voyais, passera comme les autres : elle passera, mon cher Alfred, et vous ne viendrez point. Ah ! mon Dieu, vous ne viendrez point ! Que mon cœur est serré !..... J'ai retenu mes larmes chez miss Betzy, mais je vous promettais en vain de n'en point répandre ; j'ai vu couler les vôtres... l'amour est cruel, car je les ai vues couler avec plaisir. Le voilà, ce portrait, qu'il est différent de vous ! Votre lettre vous rend bien mieux, elle me parle au moins ; et le sentiment, plus habile que l'artiste,

Digitized by Google

m'offre ces traits chéris que je cherche vainement dans cette image..... Est-ce là cet air fin, ce souris! Non, ce ne l'est pas..... Mais il est tard, le chagrin appesantit, si j'allais dormir et passer l'heure d'envoyer à la poste, mon cher Alfred ne trouverait point de lettre en arrivant; il accuserait sa maîtresse de négligence, de froideur peut-être. Ah! cette crainte m'éveillera, il la trouvera cette lettre; il se dira avec complaisance : *Ma tendre amie m'est attachée, elle est ardente à me le prouver.* Il m'en aimera davantage; il connaît le prix d'un cœur sincère; l'éloignement ne détruira pas le plaisir qu'il sent à m'occuper; et plus je lui dirai que je l'aime, plus il m'aimera lui-même. Adieu, mon aimable ami, adieu : que ce mot me fait de peine à présent! Pensez à moi, ah! pensez-y toujours!

XLIVe. LETTRE.

Dimanche, à minuit.

Enfin il est fini ce jour dont rien n'a trompé la longueur; il est fini; et demain ne sera pas plus heureux: je n'aurai point de lettre, pas la moindre marque de

Digitized by Google

votre souvenir. Ah! que cela est dur pour un cœur accoutumé aux plus tendres soins du vôtre. Vous fuyez, mon cher Alfred; vous vous éloignez avec vitesse d'une femme qui vous adore : hélas où êtes-vous déjà? ce portrait est donc tout ce qui me reste?... Il me paraît moins mal qu'hier; à force de le tourner, de le pencher, j'y trouve une ombre légère de ce que j'aime, je sens qu'il me devient cher; il a un drôle de petit nez qui ressemble à un autre..... En vérité, je l'aimerai, je l'aime déjà; l'habit me plaît: le premier jour où je vous l'ai vu, est bien présent à ma mémoire; c'est celui où je me suis dit de si bonne foi, je l'aime; mon Dieu, je l'aime : oh! je vous aimais bien fort, quand j'osai me l'avouer! Je vous aime mille fois davantage.

XLVe. LETTRE.

Lundi matin.

Où êtes-vous à présent, mon cher Alfred? que faites-vous, songez-vous à celle qui ne respire que pour vous aimer? me rappeler tous vos discours, relire vos lettres, en attendre, en désirer, vous écrire;

Digitized by Google

voilà ce qui va remplir tous les instans de votre absence. Point d'amusement, point de dissipation; une idée si chère me suffit : elle me suivra sans cesse, je la porterai partout. Mylord James me disait hier : *Mylord est donc parti? c'est l'homme d'Angleterre le mieux fait et le plus aimable; il vous aime, Madame, vous devriez en faire cas; il mérite du retour.* Et moi, je disais tout bas : Ah! qu'il a bien ce qu'il mérite, jamais Mylord ne donnera de conseils qui soient mieux suivis. Il est aimable, mylord James. Sir Thomas est charmé de me voir bien triste; il trouve que cela est dans l'*ordre* : et vous savez que sir Thomas met de l'*ordre* partout, excepté dans ses propos. Si miss Betzy faisait un voyage, *il serait comme moi...* Mais on vient m'interrompre..... Adieu.

XLVIe, LETTRE.

Mardi, à cinq heures.

Quelle date, mon cher Alfred! elle est bien cruelle; je vais voir beaucoup de monde, et je n'attends point la seule personne que je désire, c'est aujourd'hui le jour de ma naissance. Je pourrais dire avec l'aimable

Digitized by Google

française (1) dont je vous ai prêté les lettres, *il y a aujourd'hui vingt-six ans qu'il naquit une créature bien destinée à vous aimer.* On va me souhaiter mille biens, sans jamais songer à l'unique dont mon cœur pourrait être flatté. Dans trois jours la même fête arrive pour vous, votre voyage vous dispense d'un ennuyeux cérémonial. Oh, quels vœux formerai-je pour mon tendre ami! me sera-t-il possible de séparer ses intérêts des miens! Non; les félicités dont je prie le ciel de le combler, ne feront-elles pas mon bonheur!.. La constance est une vertu que je demande avec ardeur pour vous, mon cher Alfred..... est-ce bien pour vous?..... La petite sœur de miss Betzy m'a fait tressaillir ce matin à Hyde-Parc où nous nous promenions; elle a vu le chevalier d'Orset qui venait après nous; il avait un habit comme celui que vous aviez mis la veille de votre départ: la jolie enfant m'a tirée doucement, et m'a dit d'un air riant et fin: *Voilà mylord Erford;* et moi, comme une folle, comme une étourdie, je me suis tournée toute rouge, toute émue, et puis de me moquer de moi, de rire; car on ne peut s'empêcher de rire d'une telle sottise.

(1) Madame de Sévigné.

Digitized by Google

A trois heures du matin.

Que j'ai de peine à fermer ma lettre ! Il me semble avoir mille choses à vous dire encore : il faut pourtant vous quitter..... vous quitter, mon cher Alfred ! Comme un temps fait regretter l'autre ! Hélas ! j'étais bien heureuse quand je vous quittais !..... Je vais me mettre au lit, votre portrait y vient avec moi, nous allons dormir ensemble..... dormir ! Ce portrait-là ne vous ressemble guère; il ne vous ressemble point du tout.

XLVIIe. LETTRE.

Mercredi, à midi.

Venez, mon cher Alfred, venez me dédommager de tout l'ennui que j'ai éprouvé hier. Le plaisir de vous parler peut seul me faire oublier tant de fadeurs que l'usage oblige d'entendre..... Ah ! quelle humeur ! quelle tristesse ! cette entière privation m'est affreuse : ni vous, ni rien de vous ! Quoi, pas une ligne en route ? courez-vous donc toujours ? m'auriez-vous oubliée ? non, je ne le crois pas, je ne veux pas

Digitized by Google

le croire. Faites-vous des vœux pour votre maîtresse? Ah! je vous en prie, demandez à l'amour et à la fortune qu'ils daignent lui conserver le cœur de son amant.

A trois heures.

Voilà des lettres de partout, et pas une qui m'intéresse : point de nouvelles de mon cher Alfred. Oh, que je suis laide, sotte, fâcheuse! la belle mine que je vais faire! Il faut sortir pourtant; mais que m'importe? Je ne veux pas plaire; j'aime, je suis éloignée de ce que j'aime; je ne tiens plus à rien : il me semble qu'on m'a tout pris, tout enlevé, même mes espérances; je suis..... comme si je n'étais point. Je vais chez lady Worthy, il le faut; elle m'ennuiera, mais pour aujourd'hui je le lui rendrai bien.

A six heures.

Comme j'allais sortir avec miss Betzy, sir Thomas, le bon, l'aimable sir Thomas, m'apporte une lettre : je le remercie, je le caresse, je lui fais baiser la main de la méchante Miss. Je lis cette lettre, je ris, je pleure, je suis contente, attendrie, charmée; j'embrasse ma chère amie. *Il est triste, Miss, il est triste :*

Digitized by Google

ah ! c'est qu'il m'aime ; et puis je ne sais ce que je fais, je mets la lettre dans mon sein, et puis je la reprends, et puis je la baise mille fois. Ah ! que vous m'êtes cher; que je suis touchée des assurances de votre amour ! qu'elles redoublent le mien ! mais il faut sortir. Quoi, vous laisser? vous, mon cher amant? Maudit soit l'usage. Je vais donner cette feuille à sir Thomas ; il la fera partir ce soir. Adieu donc, adieu.....Oh, que Miss est pressée ! Elle est trop indifférente : oui, elle l'est trop. Adieu. Je vous dirai ce soir tout ce que je pense, si pourtant il m'est possible de l'exprimer.

XLVIIIe. LETTRE.

Mercredi, à minuit.

Je vous ai quitté brusquement, mon cher Alfred : on m'arrachait au plaisir de vous parler, quel tort on me faisait ! Ces momens donnés à mon cœur, au désir de vous plaire, de vous amuser, sont les plus doux de ma vie. Que j'aime à vous suivre, à voyager avec vous. *Toujours présente à votre idée !* ah, soyez sûr que vous ne sortez pas un instant de a mienne ! Sir Thomas a fait partir ma lettre : il est bien mon ser-

Digitized by Google

viteur en vérité, et très-content de ma conduite, surtout de ma mauvaise humeur : il est bien loin de la trouver ridicule, et quand je le reçois comme un chien, cela lui paraît *le plus naturel du monde.* La cruelle qu'il aime en vain, bien en vain, je vous assure, n'est pas si complaisante pour moi ; elle me raille, m'imite, fait une grimace qu'elle appelle *l'air ennuyé de madame*, et puis elle éclate de rire ; elle ne me corrigera point; mon cher Alfred n'y est pas; je ne l'attends point : non, je ne saurais rire. J'ai lu cent fois votre lettre ; ce chagrin dont je devrais être flattée, me pénètre : je ne veux pas que vous soyez triste..... J'ai mis la lettre sur mon sein, mon visage sur la lettre, et je l'ai baignée de mes larmes..... Elle sera sur mon cœur, cette lettre que tu as touchée, elle y sera toujours : une autre de la même main pourra seule l'en ôter, et prendre sa place..... *Que je ne cesse point de vous répéter que je vous aime ;* ah, je ne me lasserai ni de le penser, ni de l'écrire ! Puissiez-vous, mon cher Alfred, prendre autant de plaisir à l'entendre, que j'en ressentirai toujours à vous le dire !..... Il y a deux heures que j'étais dans ce coin où vous vous plaisez ; ils jouaient, ils se querellaient ; moi je fermais les yeux ; je cherchais à me tromper moi-même... Il vient, me disais-je, il entre, il va m'embrasser; je connais ce pas vif et léger, j'en-

Digitized by Google

tends cette voix dont le son si doux, si caressant, éveille le plaisir dans mon cœur..... Eh, pourquoi l'erreur se dissipe-t-elle? d'où vient n'est-ce point lui? quoi! tu n'es pas là? quoi! tu n'y seras point demain, ni après? tu n'y seras donc jamais? Mon cher Alfred? mon aimable amant, plaignez votre maîtresse; elle ne vous voit plus, elle ne vous verra de long-temps..... Ah, qu'un instant de votre présence, qu'un seul de ces baisers que tu lui prodiguais, porterait de joie dans son ame! Mais vous ne m'entendez point : hélas, vous ne sauriez m'entendre!

XLIXe. LETTRE.

Jeudi matin.

Cessez de craindre mes réflexions, elles sont toutes à votre avantage. Quelque dure que me soit cette séparation, quelque douleur que je ressente de votre absence, je ne me repens point de vous aimer : les peines les plus cruelles ne me feraient pas renoncer à un sentiment que vous m'avez rendu si cher. Un billet de votre main, un instant de votre vue, un baiser de votre bouche, me causeront plus de plai-

Digitized by Google

sirs, que dix ans d'une stupide indifférence ne pourraient m'en procurer. Bon Dieu! quand vous entrerez dans ma chambre, quand je leverai les yeux sur vous, quand je me sentirai dans vos bras, quand je vous presserai dans les miens, me souviendrai-je des pleurs que votre éloignement me fait répandre? non, je ne me souviendrai que de vous. Adieu. Je suis forcée à vous laisser. Aimez-moi, aimez-moi bien, aimez-moi tendrement, aimez-moi..... comme je vous aime.

oooooooooooooooooooooooooooooooooo

Le. LETTRE.

Vendredi au soir.

J'ai fait aujourd'hui tout ce qui m'a été possible pour dissiper cet ennui si difficile à vaincre, et j'ai cherché en vous un amusement qu'aucun autre objet ne pouvait me procurer. Je me suis retirée dans mon petit cabinet : j'ai ouvert le tiroir qui renferme les gages précieux de votre amour. J'ai lu toutes ces lettres si tendres ; je prononçais avec un sentiment délicieux des mots que votre main a tracés, que votre cœur a dictés. Que cette lecture m'a touchée! Avec

Digitized by Google

quel regret j'ai rappelé le temps heureux où vous me donniez vous-même ces aimables lettres ! quelle différence, mon cher Alfred ! mon bonheur n'est pas détruit, mais qu'il est cruellement interrompu ! Il y a bien peu que vous êtes parti ; déjà si triste, si abattue, que ferai-je dans la suite ? J'attends une lettre demain : ah, si je n'en avais pas !..... mais j'en aurai, vous ne voudriez pas m'abandonner à mon inquiétude : la moindre négligence qui viendrait de votre cœur me mettrait au désespoir ; elle ferait plus encore, elle m'ôterait mon amour. Je n'ai jamais imaginé qu'une femme pût soutenir la diminution des soins d'un homme qu'elle aime : je méprise celle qui la supporte, ou fait des efforts pour rallumer une passion presqu'éteinte. Rien de plus libre que l'amour. *Il est* dit Pope, *libre comme l'air ;* on peut désirer de le fixer, mais c'est le plus vain des projets de vouloir le retenir. Je vous l'avoue, mon cher Alfred, je romprais avec mon amant, mon amant adoré, dès l'instant où je cesserais de me croire l'objet le plus cher à son cœur. Oui, je préférerais une grande douleur à toutes ces petites que donne la conduite d'un homme déjà las de ses assiduités. Qui, moi, je ferais des plaintes, des reproches ? ah, fi, fi ! c'est une bassesse de montrer des doutes humilians. Dès que l'on entrevoit l'indifférence ou le dégoût, il faut s'arracher à

Digitized by Google

la honte de paraître encore sensible. Je ne me crois pas vaine ; mais je me connais fière, capable de sacrifier beaucoup à ce que je me devrais à moi-même. L'amour heureux élève, annoblit le cœur qui l'inspire et le partage, mais c'est avilir ce sentiment de le conserver à un ingrat..... Eh, pourquoi donc tous ces propos ? est-ce que je perds l'esprit d'ennuyer ainsi mon cher Alfred ? il n'est point ingrat ; son ame sensible et délicate est occupée de moi. J'aurai une lettre ; oui, je l'aurai. Adieu, mon aimable ami. Miss Betzy vous prie de croire que si vous tardiez à m'écrire, vous pourrez sans inconvénient m'adresser vos lettres à Bedlam (1). Qu'elle est heureuse, mon cher Alfred ! elle rit, elle rit toujours : elle n'aime rien. Mais est-on heureux de n'aimer rien ? non, oh, non !

oooooooooooooooooooooooooooooooo

LIe. LETTRE.

Vendredi au soir.

J'ai été aujourd'hui dîner à huit milles de Londres, avec deux dames catholiques qui se sont rétirées dans

(1) Hospice des aliénés, près de Londres.

Digitized by Google

cette espèce de couvent nouvellement toléré : cela peut passer pour un monastère, quoique les religieuses soient en habit séculier. La maison est belle, et remplie de jeunes demoiselles irlandaises. J'ai été frappée de l'extrême tranquillité qui règne dans ce lieu. Miss Betzy et sa petite sœur étaient avec moi. Sir Thomas est venu nous chercher. Il voulait faire voir à la cruelle Miss combien il a bon air sur le plus beau cheval qu'il soit possible de voir. A peine avions-nous fait un mille, qu'il a demandé la place qui restait. Nous revenions donc tous quatre dans un grand silence. Sir Thomas soupirait, miss Betzy marmottait un air à boire, l'enfant mangeait des massepains, et moi je me contais une histoire. Quand mon cher Alfred ne m'aimera plus, disais-je, je me ferai catholique, et j'irai habiter cette maison paisible. J'aurai bien du plaisir à me confesser, car je ne parlerai que de mon amant : tous les saints et toutes les saintes qui pareront mon oratoire, auront cette aimable physionomie. Le portrait que je tiens de sa main, placé dans le lieu le plus éminent, sera le patron révéré dans mon simple hermitage : couronné de fleurs, et couvert d'un voile léger, il ne sera vu que de moi ; il sera toujours le dieu de mon cœur. Je lui adresserai des vœux qui ne le toucheront plus : n'importe ; je sentirai toujours de la douceur

Digitized by Google

m'occuper de lui, mais en secret. Mylord sera mon ami, il viendra me voir quelquefois. Je lui cacherai mes peines; il n'apercevra pas même la trace de mes larmes : je renfermerai mes regrets : je ne lui parlerai que de lui, de sa grandeur, de sa fortune, de ses emplois brillans; il ne saura pas qu'il est toujours aimé; que son amie est malheureuse, malheureuse par lui. Avec ce petit projet, nous avancions vers Londres, et le cœur me battait bien fort; aurai-je une lettre, disais-je à sir Thomas? vous irez voir si j'ai une lettre. Il y a été, je n'en ai point. Se peut-il?..... Hélas, je n'en ai point!

A minuit.

Je suis tout-à-fait triste, mon cher Alfred; cette lettre qui n'est point venue..... Eh, mon Dieu, pourquoi n'est-elle pas venue? Ah, l'absence est le poison de l'amour, elle flétrit tous ses plaisirs! Adieu, je vais me mettre au lit..... Et ce portrait qui rit;..... je ne puis le souffrir ce soir, son air gai excite ma colère : il passera la nuit en pénitence, tout seul, dans le tiroir, pour lui apprendre à me montrer de la joie quand je suis de mauvaise humeur. Et vous..... vous, je vous aime encore; mais.....

Digitized by Google

LIIe. LETTRE.

Dimanche matin.

J'ai repris le pauvre petit portrait, je lui ai pardonné; il faut bien que je l'aime, il est mon unique consolation. Je vous y trouve, parce que je vous cherche, vous désire: il est, après tout, l'objet qui vous retrace le mieux à mes yeux. Ah, tout vous retrace à mon cœur! Quoi, tu es mieux que ce portrait? ton visage est plus noble, plus beau que celui-là?.... Qu'il est joli pourtant! qu'il est aimable! qu'il me plaît! Hélas! mes plus tendres baisers ne l'animent point, il est toujours le même! Insensible à toutes mes caresses, la froide image ne me les rend point.... Est-ce là cet amant passionné, ardent, qu'un seul regard rend si vif, si obstiné, presqu'absolu?..... ah, que n'est-ce lui!

Digitized by Google

LIIIe. LETTRE.

Lundi, à minuit.

Que puis-je vous dire, dans la position fâcheuse où je suis? Après avoir attendu ce jour avec tant d'impatienee, le voir finir sans recevoir cette lettre si désirée; ne savoir que penser; n'oser vous condamner, dans la crainte d'être injuste; m'inquiéter, me chagriner, pleurer, c'est tout ce que je puis faire. Ah, pourquoi vous ai-je aimé! J'ai vu partir Mylord pour Plymouth, je l'ai vu partir pour Bath; pourquoi son voyage à *** est-il un événement pour moi? Mylord n'était point à Londres, et mon cœur n'avait rien qui l'agitât; Mylord ne m'écrivait point, et pourtant j'étais heureuse. Par quelle fantaisie a-t-il voulu m'intéresser à son sort? faut-il que le mien dépende de lui? D'où me vient la douleur qui me presse? que me manque-t-il? une feuille de papier! et me voilà désolée parce que je ne l'ai point. Ah! Mylord, Mylord, est-ce ainsi que vous aimez? si vous connaissiez le cœur que vous avez touché, vous ménageriez mieux son extrême sensibilité: vous êtes loin, bien loin d'imaginer le chagrin que vous me

Digitized by Google

donnez. Je crains que quelque accident ne vous ait arrêté dans votre route, que vous ne soyez arrivé malade, que vous ne m'aimiez plus..... Quelque terrible que soit cette dernière idée, je la préfère sans balancer aux deux autres. Ah, que l'amour me vend cher les plaisirs qu'il m'a donnés! Il y a neuf jours qu'à la même heure je vous écrivais; mais quelle différence! Je parlais à un amant dont j'étais adorée; à qui est-ce que je parle à présent? Je ne vous connais plus; non, Mylord, je ne vous connais plus.

Mardi, à six heures du soir.

On prend vivement votre parti; miss Betzy ne veut pas que vous ayez tort, *elle ne conçoit pas que vous puissiez avoir tort.* Elle vous défend, me gronde; je suis malheureuse, et on vous plaint.... Cette injustice me révolte, elle veut déchirer ma lettre; *ce style chagrinerait Mylord, il ne faut pas qu'il voie....* Oh, je vous assure, Miss, qu'il verra..... *Il boudera;*..... que m'importe? *il sera fâché.....* à la bonne heure: *vous vous repentirez dans un moment.....* je le veux bien. Eh, que lui dirais-je? des choses tendres. Il n'est plus mon cher Alfred, mon ami, mon amant, l'unique objet des affections de mon cœur: il ne m'est plus rien; non, rien du tout. Ah, s'il m'avait écrit!....

Digitized by Google

mais c'est un paresseux, un négligent, un ingrat, oui, plus ingrat qu'on ne peut dire. Adieu, Mylord; daignez recevoir mes humbles complimens?..... Oh! je vois d'ici la mine que vous faites; mais..... mais je ne m'en soucie guère, entendez-vous?

LIVe. LETTRE.

Toujours mardi, à minuit.

On est bien fier, bien content, bien heureux, quand on n'a point de reproches à se faire; quand on peut se dire: *Je ne mérite pas ceux dont on m'accable; j'éprouve l'injustice des autres.* On attend une impertinente maîtresse à ses genoux, on lui dit: *Ingrate, vous seriez trop punie, si vous aviez raison.* J'ai tort, mon cher Alfred; mais j'ai craint, j'ai souffert; mes peines ont été réelles: n'obtiendrai-je pas ma grâce? La méchante lettre venait de partir, quand on m'a donné la vôtre: avec quel plaisir je l'ai lue! elle a été pour moi comme un astre brillant qui s'élève au-dessus de l'horizon le plus sombre: elle a éclairci les nuages de l'humeur qui me dominait, qui m'a fait vous écrire avec froideur, avec indifférence..... Ah! je vous en prie, déchirez bien vite cette lettre; n'en gardez jamais une où vous ne trou-

Digitized by Google

verez pas des assurances de mon amour. Ai-je pu douter d'un cœur si tendre, de cet amant qui me dit : *O ma belle maîtresse, ô ma chère maîtresse, aimez-moi, aimez-moi, si vous voulez que je vive!* Ah, si je le veux! ah, si je vous aime! mais je ne mérite pas de vous le dire, j'en suis indigne; je ne vous le dirai pas, c'est une punition que j'impose à mon cœur. Vous enviez le bonheur de cet enfant, si étonné de votre air occupé; *la jolie petite machine est heureuse, une balle lui suffit:* oui, mais elle tient vivement à ce jouet. En vérité, mon cher Alfred, une balle nous suffit à tous : la forme et la couleur varient; les unes sont unies, les autres dorées, mais c'est toujours une balle qui nous occupe. Par exemple, vous êtes la mienne; et si on voulait me la prendre, je crierais de toute ma force.

LVe. LETTRE.

Mercredi matin.

Je suis triste, mon cher Alfred, et tout me le paraît depuis que je ne vous vois plus. Un amant aimé embellit tout; il répand l'agrément dans les lieux qu'on habite, sur les personnes qu'on voit; il prête sa grâce

Digitized by Google

à tous les objets qui nous environnent ; le charme inexprimable attaché à sa présence, semble s'étendre sur l'univers, et rendre tout plus aimable et plus riant ; l'absence, au contraire, sème l'insipidité sur tout ; elle suspend la gaîté, éteint, ou du moins amortit les désirs. On s'éveille sans goûter le plaisir de revivre ; on se lève sans dessein, sans se rien promettre. La nonchalance préside à la toilette ; on se mire sans se voir ; on se coiffe sans choix ; on s'habille sans se parer. L'habitude fait mouvoir la machine, mais ses mouvemens n'intéressent point. Le jour paraît long ; il dure, passe, finit, rien ne l'a marqué : il est anéanti, on ne se souvient pas qu'il a été : la vivacité, l'esprit, l'enjouement, ne peuvent percer le voile qui les obscurcit. Ces dons renfermés en nous-mêmes y sont comme de belles fleurs dans un parterre où l'on se promène la nuit ; la variété de leurs couleurs existe, mais sans être aperçue. La sévère Miss me gronde : *Eh fi, fi, Madame, vous avez l'air d'une princesse de roman ;* elle me traite comme elle fait ses malheureux amans. Mais elle me dit que vous m'aimez ; que j'ai raison de vous adorer, ou du moins que jamais folie ne fut plus pardonnable : et moi je suis charmée, et je l'embrasse. Adieu, mon aimable, mon cher Alfred ; pensez beaucoup à moi, je ne songe qu'à vous.

Digitized by Google

LVIe. LETTRE.

Jeudi, à minuit.

J'ai dîné chez lady Worthy. En rentrant, j'ai trouvé la charmante Miss qui m'attendait. J'ai vu votre lettre dans ses yeux; elle me l'a remise avec une joie que l'amitié seule peut donner, et qu'elle seule aussi peut comprendre. Miss reçoit tous les complimens de Mylord, et lui en rend mille. Elle répond à votre anecdote d'Iphis ; *plût au ciel qu'il l'imitât !* Cela vous paraît-il assez tigre ? A sa place, je dirais comme elle : Il est bien fâcheux d'être aimée, quand on n'aime point ; de sentir que l'on cause à quelqu'un une peine violente, peine qu'on ne peut soulager, qui s'aigrit par la fierté, s'entretient par la moindre douceur, et ne se guérit qu'à force de dureté. C'est une désagréable situation de n'oser se livrer à la bonté de son cœur, et de se voir dans la nécessité de maltraiter un homme qu'on ne hait pas..... Il y a aujourd'hui vingt-trois jours, qu'à pareille heure, dans le même lieu, à la même place où j'écris, je ne croyais guère que l'on dût être cruelle. Il me paraissait bien doux, bien naturel de

Digitized by Google

céder aux désirs d'un amant, de partager ses transports, d'être flattée de les exciter.... Vous en souvient-il, mon cher Alfred ? ce moment est-il aussi présent à votre idée, qu'il l'est à mon cœur ! Que celui-ci est différent ! Je vous parle, il est vrai ; mais je vous voyais, je vous entendais, je vous touchais : ce tendre abattement, ces soupirs, ces sermens, ces prières ardentes, enflammées..... que vais-je rappeler ! d'où vient ce tableau se retrace-t-il si souvent à ma mémoire ?..... Je crois voir encore ces yeux attendris, brillans d'amour et de plaisir, mêler tout-à-coup à leur douce langueur l'éclat de la joie. Eh, quelle joie ! qu'elle était pure ! qu'elle était vraie ! Que ne puis-je te la faire oublier, et te la donner encore ! Ah ! mon cher Alfred, pourquoi ne me reste-t-il plus rien à faire pour votre bonheur ? Vous me priez d'écrire quatre pages où il n'y ait que ces mots, *je t'aime*, *je te désire*, *je t'aimerai toujours*. Ah ! si je m'en croyais, je les répéterais tant, que vous vous lasseriez peut-être de les lire.

Digitized by Google

LVIIe. LETTRE.

Vendredi. ""

Quoi, vous n'aviez pas reçu mes lettres, et je vous grondais! Si inquiet, si accablé, et pourtant si doux, si modéré dans vos plaintes! J'ai baisé mille fois ces détails de vos tendres alarmes pour moi. J'ai pleuré, amèrement pleuré, parce que mon cher Alfred s'était chagriné. Oh, que l'absence cause de peines! pourquoi sommes-nous séparés! Que n'êtes-vous un citoyen paisible, maître de lui-même! ce vain éclat qui vous environne, vaut-il ce que vous lui sacrifiez? Mais la naissance, le monde, les préjugés..... je hais tout ce qui nous éloigne. Miss Betzy m'a donné deux jolis serins: ils sont ensemble, s'aiment, se caressent, rien ne les trouble, rien ne les contraint. Je m'amuse à les voir badiner, s'appeler, se répondre : ils s'entendent, le mâle a des soins empressés pour la femelle.... heureuse petite femelle! Sa cabane est son univers; ses désirs ne s'égarent point au-delà de cet espace, elle y trouve ses besoins et ses plaisirs; que nous procure de plus notre intelligence? La faculté de parler nous a donné celle d'étendre nos idées en nous les commu-

Digitized by Google

niquant; la vanité née de l'étude a mesuré les cieux, partagé la terre, traversé les mers, formé des empires; les sciences ont appris à braver le ciel même dont elles ont parcouru les sphères; et parmi tant d'avantages, l'homme n'a rien trouvé pour son bonheur. Sans le chasseur qui s'amuse cruellement à donner la mort, le petit lapin sorti de son terrier le matin d'un beau jour, courant, folâtrant dans un pré fleuri, serait mille fois plus heureux que ces êtres sublimes qui savent tant, et ne jouissent que des erreurs de leur imagination..... Mais ne me laissez donc pas vous ennuyer comme cela. Je finis, je me sens d'une gravité ridicule. Adieu, mon aimable Alfred.

LVIIIe. LETTRE.

Samedi matin.

Je commence le jour par vous donner des preuves de ma tendresse, je voudrais l'employer tout entier à vous écrire. Que ne puis-je m'enfermer, ne voir personne! Cette porte s'ouvre, on annonce; qui? un importun, toujours celui que je ne désire point. Ce n'est jamais mylord Erford, ce nom chéri ne se fait

Digitized by Google

plus entendre. Tout me déplaît, m'ennuie et m'afflige. Je commence à m'alarmer d'un sentiment si vif : eh, que deviendrais-je si vous cessiez de le partager ? Je sens que toutes les affections de mon cœur sont réunies en vous ; oui, tous mes mouvemens, tous mes désirs tiennent à vous. Votre absence me fait connaître combien vous êtes devenu nécessaire à mon repos, à mon bonheur, à mon existence même. Qu'avez-vous donc fait pour me lier si fortement, m'arracher à tout ce qui n'est point vous ? Quoi ! pas un instant, pas une idée, pas la plus légère distraction ?.... O mon cher Alfred, m'aimez-vous de même ?

LIXe. LETTRE.

Toujours samedi, à minuit.

Il est donc des momens où, dans l'absence de ce qu'il aime, un cœur tendre peut se livrer à la joie ? Oh, que j'en ai ressentie à la vue de ces deux feuilles remplies des témoignages de votre amour ! avec quelles délices je les ai parcourues ! Je n'osais respirer, de peur de m'interrompre. N'avais-je pas raison de regretter ces lettres charmantes ? Puissent les miennes

Digitized by Google

vous faire éprouver le sentiment dont je suis pénétrée..... Vous me souhaitez *un bonheur que rien ne trouble, que rien n'égale.* Eh, mon cher Alfred, quel besoin de souhaiter! L'accomplissement de vos vœux dépend de vous-même : vous aimer, vous plaire, voilà mon bonheur ; je n'en veux point d'autre : je n'en goûterais point d'autre. C'est donc moi qui présidais en secret à ce festin superbe, à ce bal magnifique ? Cette couronne refusée à celles qui la demandaient, qui se disputaient l'honneur de l'obtenir, de la recevoir de votre main, est donc offerte à ta maîtresse ! *Ton cœur la lui donnait;* qu'elle est brillante à ses yeux! mon Dieu, que ces riens ont de prix! l'amour en compose ses trésors..... *Là est un baiser.....* il n'y est plus, mon cher Alfred, il y en a mille à présent.... Non, vous ne m'avez jamais écrit avec ce feu..... J'ai mis tout mon visage sur ce papier, qui a été dans vos mains. Je croyais vous entendre parler, voir cette mine aimable, cette bouche dont le silence aussi doux que les expressions, plus animé peut-être..... Ah! que je t'aime! pourquoi ne puis-je que l'écrire ?

Digitized by Google

LXe. LETTRE.

Dimanche, à midi.

C'est donc à votre réveil que vous recevez mes lettres ! à votre réveil, mon cher Alfred ? mon Dieu, que j'aimerais à vous réveiller ! J'approcherais sans bruit ; j'ouvrirais doucement le rideau ; je passerais mon bras sous votre tête : un baiser..... ah, quel baiser !..... *et puis*, je m'enfuirais. Vous distinguez donc la forme, le cachet, le papier ? *Cette lettre est vue d'abord ; elle est baisée, tendrement baisée*..... Heureuse lettre ! et moi je n'ai rien. Oh, comme vous vous endettez ! combien vous m'en devez de baisers ! Réglons un peu nos comptes ; en mettant, année commune, qu'il ne m'en revînt que cent par jour, quel fonds cela fait déjà ! Vous trouverez en moi un créancier un peu dur, je vous en avertis. J'exigerai intérêt et principal : pas la moindre remise. Dès que je vous vois, je vous arrête dans mes bras ; vous y serez détenu ; vous n'en sortirez point que vous n'ayez tout payé. Malgré ce caractère arabe, je ne suis pas sans générosité ; et pour vous faciliter, tous ceux que je prendrai, je les compterai pour deux, si vous le

Digitized by Google

vouléz..... Le voudrez-vous, mon cher Alfred? J'espère que Mylord est trop juste, trop noble..... Oh, non, tu ne le voudras pas.

LXIe. LETTRE.

Lundi, à six heures du soir.

Pendant que miss Betzy assure sir Thomas de son indifférence, de sa parfaite indifférence; qu'elle lui dit de son air le plus riant, le plus satisfait, qu'elle ne l'aime point, qu'elle ne l'aimera jamais; tandis qu'il prend la mine d'un ours qu'on a trop fait danser, je vous écris sur Prior: il est toujours sur mes genoux, mais c'est comme un livre à vous, et point du tout parce que je lis. Vous me demandez *ce que je fuis, ce que je pense, ce qui m'occupe.* Je pense à vous, je vous écris, je forme des vœux pour votre retour..... Voilà Miss qui se fâche, savez-vous qu'elle est méchante! sir Thomas vient de la faire repic; elle trouve cela *fort sot.* Encore un aussi beau jeu, et les cartes voleront à la tête de sir Thomas; elle ne prétend pas qu'il ait le moindre avantage sur elle, pas même au piquet, où elle ne sait que reprendre

Digitized by Google

dans son écart. Pauvre sir Thomas ! Pourtant j'envierais son sort, si je ne le trouvais pas humiliant. Il la voit ; il est près, tout près d'elle ; rien ne les sépare qu'une petite table ; il touche sa robe, quelquefois sa main : oui, mais elle la retire avec dédain : sir Thomas l'ennuie, lui déplaît, lui donne de l'humeur. Je ne veux point du sort de sir Thomas : je ne voudrais pas du mien non plus. Que me faudrait-il donc? Ah ! je ne l'aurai point ce que je veux! je suis trop sûre de ne point l'avoir !..... Sept heures, point de lettre ! elle n'est pas venue, la lettre ! Hélas ! n'en viendra-t-il pas ce soir ? je cesse d'en espérer..... Miss Betzy trouve que je me renfrogne à vue d'œil; je prends, dit-elle, l'air d'*une vertu qui s'appuie sur un tombeau*. Elle rit; oh, si jamais je puis lui rendre ses plaisanteries..... elle verra, elle verra.

A neuf heures du soir.

Me voilà retombée dans mes premiers chagrins : point de lettre! Eh, d'où vient donc que je n'en ai pas? Je ne m'accoutume point à ces retards, ils m'affligent. Je soupe chez lady Worthy : je suis d'une humeur contre vous ! Paix : si vous me répondez..... ne me parlez de votre vie.

Digitized by Google

A une heure du matin.

Je reviens à vous, mon cher Alfred, un penchant naturel m'y ramène. Mon humeur ne va pas jusqu'à diminuer ma tendresse : j'aime à penser que vous n'avez pas tort. Je suis grondée quand je me plains de vous ; miss Betzy et sir Thomas prennent votre parti ; ils vous aiment, ils vous défendent ; on me rend la vie bien dure. Vous qui êtes mon ami, mon plus tendre ami, partagez donc ma peine ; souffrez que je vous la confie. Ne faites pas comme miss Betzy ; écoutez-moi avec douceur, avec cette bonté qui vous rend si aimable. N'est-il pas affreux d'avoir un amant, de l'aimer si sincèrement, et d'être éloignée de lui ? Ecrire à tous momens, penser sans cesse, ne voir jamais, perdre les plaisirs que l'on goûtait, ceux qu'on se promettait..... Là, pensez-y bien, cela n'est-il pas fâcheux, cruel, insupportable ? Plaignez-moi, plaignez-moi, je vous en prie. Il faudrait avoir un cœur aussi tendre, aussi passionné que le mien, connaître mon amant comme je le connais, pour sentir le désagrément de ma situation : daignez y prendre intérêt, je vous en saurai gré ; votre compassion me consolera un peu. Adieu, mon cher Alfred : vous voyez que je ne boude point ; je ne veux pas être

Digitized by Google

injuste. Vous m'avez écrit, j'en suis sûre; mais c'est ce maudit courrier qui s'amuse à se casser le cou plutôt que d'apporter ma lettre: je voudrais que le traître fût au fond de la Tamise; mais non, je perdrais ma lettre. Adieu, adieu donc, mon cher, mon aimable Alfred.

LXIIe. LETTRE.

Mardi au soir.

La douceur avec laquelle vous répondez à mes reproches, augmente bien le regret que j'ai déjà senti d'avoir pu vous les faire. On vient de me donner deux de vos lettres; avec quel transport je les ai reçues! Votre justification m'a touchée, attendrie jusqu'aux larmes. Je voudrais retrancher de ma vie tous les instans où je pourrai vous causer la plus légère peine. Vous ne voulez pas que je sois triste, vous me priez de m'amuser: ah, je ne le puis! J'ouvre des yeux stupides, je ne rencontre plus ceux dont les regards portaient la joie dans mon ame. Vous me la rendrez, cette joie, mon cher Alfred; vous seul pouvez me la rendre. Je passe ces jours si longs à me rappeler les premiers

Digitized by Google

momens de notre amitié. Souvent je me fais un plaisir délicat de retracer à ma mémoire tous les mouvemens que vous avez excités dans mon cœur, de penser à ce temps heureux où, sans songer à l'amour, j'en goûtais toutes les douceurs. Pourquoi ne me disiez-vous point que vous m'aimiez, vous qui depuis deux ans formiez le dessein de me plaire? Hélas! je n'y prenais pas garde. Comment ai-je pu vous voir si long-temps, vous parler, sans vous adorer? Mais vos traits m'étaient seuls connus, je n'avais point pénétré cette ame si noble, si élevée, ce cœur si passionné, cet esprit enchanteur.... Eh, pourquoi me le cachiez-vous? De quel bien vous m'avez privée! que de jours perdus pour l'amour! Eh bien, mon cher Alfred, c'est encore une dette que vous avez contractée avec moi, et je ne me sens point assez de générosité pour vous la remettre.

Toujours mardi, à minuit.

Je suis dans une colère, dans une indignation : devinez..... Mais qui pourrait l'imaginer! Sir Barclay, ce vilain enfant, si petit, si rond, si laid, si sot, eh bien, Mylord, il aura demain votre habit; cet habit si admiré, si envié; cet habit fait pour le mariage de votre sœur, que vous aviez le jour où j'osai vous avouer

Digitized by Google

ma tendresse. Sir Barclay aura le front, l'audace, l'insolence d'en porter un semblable. Il nous a parlé tout le soir de ce bel habit; et pour le mieux désigner, il est, disait-il, tout pareil à celui de mylord Erford..... Ah, je l'aurais battu! quoi! je verrai cet habit, et ce ne sera pas vous qui le porterez? Sir Barclay.... oh, qu'il vienne chez moi avec le bel habit! j'y mets le feu: oui, je l'y mettrai: tant pis pour le monstre qui sera dedans. Lui convient-il de s'habiller comme vous? est-il digne d'être votre singe? Adieu, mon cher Alfred, je vais dormir. *Vous êtes toujours près de moi; votre ame ne s'écarte pas un instant*, je dois vous trouver *à mes genoux, sur mes pas, partout où je suis*..... Hélas, je vous cherche en vain pourtant, vous n'y êtes point, mon cher Alfred: je ne vous vois pas même en songe.

LXIIIe. LETTRE.

Mercredi, à trois heures.

Je viens de trouver une position pour votre portrait, dans laquelle il vous ressemble tant, que j'ai cru vous voir. Je vous disais bien qu'il se ferait aimer.

Digitized by Google

En relisant vos dernières lettres, je trouve dans votre style un peu de tristesse. Ah, ne vous y abandonnez pas, mon cher Alfred ! je n'entends jamais parler de consomption, que je ne frémisse pour vous. Eh, mon Dieu, amusez-vous : jouez, chassez, donnez des fêtes, oubliez-moi ; oui, oubliez-moi, si mon souvenir trouble la douceur de votre vie. Ne m'oubliez pas tout à fait pourtant, mais autant qu'il faudra pour votre repos. Je sens par moi-même combien l'ennui prend sur le tempérament. Si je ne connaissais pas la source de l'humeur noire dont je ne puis me défendre, je me croirais malade. Ma tante l'est dangereusement, elle souffre : son état m'attendrit, et me fait éprouver qu'un bon cœur ne se lasse point, et que les plus mauvais procédés ne détruisent pas la sensibilité. Ma tante m'a donné bien du chagrin ; elle n'a jamais négligé l'occasion de me désobliger : sa mort m'enrichirait malgré elle ; mais loin, loin de moi tout espoir vil, tout projet de fortune ou de bonheur qui s'arrange aux dépens de la vie, ou de la satisfaction d'autrui. Ma tante est malheureuse, bien malheureuse, en vérité, puisqu'elle a un caractère inflexible, une dureté de cœur, qui ne lui a jamais permis de goûter les plaisirs de l'amitié..... Mais qu'est-ce donc que cette sotte lettre? est-ce à mon amant, à mon cher Alfred que j'écris ?

Digitized by Google

Non, c'est à mon ami, à mon plus cher, à mon plus tendre ami.

LXIVe. LETTRE.

Jeudi matin.

Je voudrais ne vous point écrire, parce que je suis triste; et je vous écris parce que je vous aime : mais je crains d'être un peu grave, un peu fâcheuse même. La maladie de ma tante m'afflige. Je ne l'aime pas pourtant ; il n'est pas possible que je l'aime : mais elle souffre, gémit, se tourmente ; elle me fait une véritable compassion. Que nous avons la vie à de dures conditions, mon cher Alfred ! qu'elle est semée de dégoûts et d'événemens malheureux ! Si la noblesse de nos idées, si la grandeur de notre ame, nous en font supporter courageusement une partie, c'est-à-dire, celle qui nous concerne seuls; cette liaison naturelle, indispensable, que nous avons avec tous les êtres dont nous sommes environnés, fait que les peines des autres nous deviennent propres ; que nous souffrons par eux, avec eux et pour eux. Que de maux

Digitized by Google

sans remède ! et qu'il est peu de biens sans mélange ! L'amour même, ce sentiment le plus flatteur de tous, qui nous enchaîne par des liens dont le tissu se cache sous des fleurs, combien d'amertumes ne verse-t-il pas sur les douceurs qu'il nous fait sentir? Il nous a pourtant été donné, ce sentiment aimable, pour faire notre bonheur, et nous ramener quelquefois à l'état de félicité dans lequel nous avions été formés. Je crois, mon cher Alfred, qu'il sortit, avec l'espérance, de la boîte fatale, pour être le contre-poison de tout ce qu'elle renfermait. Par lui les mortels les moins heureux en apparence, goûtent des plaisirs que la fortune ne donne pas, et qu'elle ne peut ôter. Ces plaisirs les aident à supporter la privation des autres biens. Par lui on oublie insensiblement tout ce qui n'est pas lui; je lui dois ce tendre mouvement qui me porte à abandonner ces tristes idées, à vous parler de vous, à ne plus me souvenir que de vous. Je voudrais être à la moitié du temps que je dois passer sans vous voir; il me semble qu'alors chaque jour nous rapprocherait davantage. Quand on est à la moitié du chemin qu'on doit faire, en marchant vers la fin, on croit avancer bien plus.— Adieu; aimez-moi toujours, dites-le moi souvent. Adieu, mon aimable ami, adieu.

Digitized by Google

LXVe. LETTRE.

Vendredi matin.

Voilà des lettres bien ennuyeuses, n'est-ce pas, mon cher Alfred? mais mon style est toujours assujetti aux impressions que mon ame reçoit. Je ne saurais prendre un ton que je serais forcée d'étudier; et puis vous m'avez permis de répandre dans votre sein mes peines et mes plaisirs. Mon cœur vous sera toujours ouvert; vous y lirez comme moi-même. Il est à vous, ce cœur, il y est tout entier; mais l'amour ne le ferme ni à la compassion, ni à l'humanité. Ma tante est beaucoup mieux; mes soins, mes attentions ne m'attirent pas sa bienveillance; elle ne croit pas que l'on puisse désirer de bonne foi la vie d'une personne dont la mort nous serait utile. Pauvre femme! la maladie de son ame est incurable. Mais parlons de vous, mon cher Alfred. On vous voit donc : cette porte s'ouvre à midi : on entre : on vous fait la cour. Que j'aimerais à vous faire la mienne, à vous voir, quand ce ne serait qu'un instant, seulement par un petit trou, par le plus petit qu'il soit possible d'imaginer? ce n'est pas le dessein de vous épier, je crois tout ce que

Digitized by Google

vous me dites. Ah ! si, à l'ennui de votre absence, il se joignait la crainte de vous perdre, des doutes sur votre fidélité, je serais trop malheureuse. Mon cœur se repose sur le vôtre : cette douce confiance est le charme de l'amour et l'agrément de la vie. Mon estime a prévenu ma tendresse ; elle a déterminé mon penchant, en a hâté les preuves, bien plus que le goût vif que vous m'inspiriez..... J'ai aimé l'homme aimable ; mais c'est à l'homme pensant bien, à l'honnête homme que je me suis donné. Adieu : dites-moi sans cesse que vous m'aimez ; ne retenez point ces transports aimables, dont vous me demandez pardon ; j'ai un fonds d'indulgence inépuisable pour de pareilles fautes. Craignez-vous de me laisser connaître des sentimens qui me sont si chers? Que j'aime vos lettres, la main qui les écrit, le cœur qui les dicte, votre esprit, tes folles idées, tout toi! Ah, quand vous reverrai-je ! quand pourrai-je te presser contre mon sein, reposer ma tête sur le tien ! Adieu. Ah, le vilain mot! le dirai-je toujours ?

Digitized by Google

LXVIe. LETTRE.

Samedi, à sept heures du soir.

On m'apporte deux lettres : je les ouvre avec empressement, et j'y trouve des plaintes. Dans la première je suis grondée, ensuite du sérieux, et une moue terrible. Cela est-il bien, dites? dois-je être contente? Vous vous souvenez encore de mes reproches, *de mes injustes reproches :* est-ce ainsi que vous pardonnez, mon cher Alfred? J'aime mieux *vous le payer*, ne me faites plus la mine.... Ces lettres ont fait rester lady Worthy un peu de temps à ma porte. On m'a rendu la troisième dans l'instant où son carrosse arrêtait. L'ennuyeuse beauté venait me prendre pour faire une visite ; elle était si pressée, qu'elle n'a pas voulu monter; et moi j'ai lu bien posément mes deux feuilles avant de descendre. Tenez, ces choses-là sont plus fortes que toute ma raison. Oh, comme elle a rendu mes yeux brillans, cette dernière lettre! quel plaisir je sentais à l'avoir dans mon sein! elle me donnait un air fou ; elle m'a fait faire une conquête..... je ne sais plus de qui..... Ce songe! que vous êtes heureux de rêver ainsi! Ah,

Digitized by Google

quel songe ! d'où vient me cause-t-il tant d'émotion ?..... A mes genoux ! toi, mon cher amant ! hélas, t'y verrai-je encore ?..... Je partageais ton bonheur ! Muet dans mes bras, sans autre sentiment que celui du plaisir..... Eh bien..... dis-moi, dis-moi donc ? mais non, tais-toi. En vérité la pensée va vite. Cette image..... Oh ! tais-toi ; paix, paix donc ! dans un mois, mon cher Alfred, vous me direz le reste.

LXVIIe. LETTRE.

Dimanche, je ne sais quelle heure.

Je vais vous écrire, je ne sais comment ; car ce soir je suis folle. Ma tante va très-bien : on la guérira : je n'y peuse plus. Je ne vois que vous, votre amour, le mien, le plaisir d'être aimée, celui d'aimer moi-même. Ah ! qu'on est heureux d'avoir une ame sensible ! qu'il est doux de se livrer à une passion si tendre, quand mylord Erford est l'objet qui l'inspire et la partage !..... *Je ne vous connais point assez ?* qui vous l'a dit ? *Je ne douterais jamais un instant de la sincérité, de l'ardeur, de la vérité.....* Oh, vas te

Digitized by Google

promener avec tes plaintes. Je t'adore, mon cher Alfred, n'est-ce pas vous prouver que je vous connais? Vous me demandez si je veux faire de vous *un autre Abailard.* Jamais peut-être on ne rappela cette histoire avec plus d'esprit et plus de sentiment. Non, ce n'est pas mon dessein; je suis de l'avis de Pope : *tout est bien comme il est.* Je crois vous voir dans votre lit, avancer la main, choisir ma lettre entre toutes celles qu'on vous présente, *déchirer vite cette enveloppe trop bien faite.....* Dans ton lit? Mais d'où vient que j'aime ton lit? c'est que j'aime tout ce qui t'approche, t'appartient; je voudrais être tout ce qui te plaît; me transformer en tout ce que tu désires : tu l'aurais d'abord. Oh, comme je volerais pour te contenter! A quelles folles idées je me livre! c'est tout ce qui m'amuse à présent. J'en use avec moi-même comme on fait avec un enfant bien obstiné, qui demande sa bonne avec de grands cris; on lui dit cent menteries pour l'appaiser, et donner à la bonne le temps de revenir : moi, je me fais des contes. Tantôt fée, tantôt sylphide, toujours ta maîtresse, je forme un nouvel univers; je le soumets à tes lois : je te cache mon être sublime, mon immense pouvoir, non pour éprouver ton cœur, mais par un mouvement de délicatesse. Je suis ta sujette, quelquefois ton esclave; tu me distingues dans mon abais-

Digitized by Google

sement; tu me choisis, tu m'élèves jusqu'à toi. Je veux te devoir tout; je me plais à dépendre de mon amant, de ses soins généreux. Revenue à moi-même, mon éclat disparaît; la partie la plus brillante de mon château s'écroule, mais le fondement subsiste: je retrouve mon bonheur, et ce bonheur est encore ton ouvrage. Adieu, mon aimable, mon cher, mon bien-aimé Alfred: je vais dormir, et toujours avec ce portrait qui ne dit pas un mot; pourtant il me regarde comme s'il avait quelque chose à me dire. Je ne vous écrirai pas demain: je vais à Hamstead; j'y souperai, il sera fort tard quand je reviendrai. Je n'y verrai que vous. Hélas! qu'est devenu le temps où j'y recevais trois de vos lettres en un jour!

LXVIIIe. LETTRE.

Lundi ou mardi, comme vous voudrez,
à trois heures du matin.

Quoi, mon cher Alfred, je passerais tout un jour sans vous dire que je vous aime! je me livrerais au sommeil plutôt qu'à vous! je préférerais mon repos à mon amant, à mon cher amant! non; je veux lui

Digitized by Google

parler, lui dire..... hélas, ce que je lui ai dit mille fois! Quelles nouvelles preuves, quelles nouvelles assurances puis-je vous donner de mon amour! mais ce que j'ai tant dit, je sens un plaisir inexprimable à le répéter. Ah! que n'êtes-vous là, pour entendre toutes les expressions d'un cœur qui vous est si tendrement attaché! Quoi, je vous désire en vain! je vous appelle, et vous ne venez pas! Que vous y perdez, mon cher Alfred! ah, quel baiser je vous donnerais! avec quelle joie, quel transport!..... Mais tu ne m'entends pas; non, tu ne m'entends pas: tu me répondrais; je ne parlerais plus: aurais-je encore la force de parler? déjà dans tes bras, déjà.... Mais je m'égare dans d'inutiles souhaits: tu n'es pas là; ah, mon Dieu, tu n'y es pas! Bonsoir, bonsoir, mon aimable ami: adieu, toi; adieu, tout le monde.

LXIXe. LETTRE.

Mercredi, à trois heures.

Je suis en bonnet de nuit, de nuit exactement. Jamais ennui ne fut comparable à celui que je sens, si j'avais pu le prévoir, je n'aurais point aimé.... Allons,

Digitized by Google

paix, taisez-vous; laissez-moi dire : c'est bien le moins qu'il me soit permis de me plaindre, quand tout m'est odieux. Eh, pourquoi tout m'est-il insupportable? voyons, pourquoi?..... Venez ici, Mylord, parlons raison. Prétendez-vous que je vous aime comme une folle, quand vous y êtes, et comme une imbécile, quand vous n'y êtes pas? Vous riez, je crois..... oh, je ne ris point, moi; ceci est sérieux : je ne veux point devenir une créature aussi amusante que sir Barclay.... A propos, je l'ai vu hier, sir Barclay, avec son bel habit, qu'il portait tout de travers; un nœud d'épée si brodé, si pomponné, si ajusté, si doré, si surdoré, que jamais Midas n'en eut un plus riche; une grande mouche placée je ne sais où; sur l'œil, je crois : un air tout empâté, tout empêtré. La mère de ce joli enfant se meurt, pendant qu'il se roule sur l'or et la broderie. Miss Betzy dit qu'elle ne peut souffrir la vieille folle, pour s'être avisée de le faire.... On m'apporte un présent le plus agréable du monde; c'est une corbeille parfumée, remplie de mille bagatelles de France et d'Italie : c'est miss Jening qui me l'envoie. Me voilà ruinée : je ne suis point assez riche pour recevoir; je suis trop généreuse pour recevoir. Que vais-je lui donner? cela m'embarrasse : je veux rendre au double. Vous me manquez toujours; j'aimerais à consulter votre goût dans cette occasion.

Digitized by Google

Mais je voulais vous gronder, me plaindre, je ne sais comment j'ai tout oublié, excepté mon amour; il n'en fut jamais de plus tendre, de plus sincère, de plus ardent : mais vous n'en doutez pas, mon aimable Alfred, il est impossible que vous en doutiez.

LXXe. LETTRE.

Jeudi matin.

Me voilà donc à cette moitié, à cette heureuse moitié que j'ai tant désirée! hélas, que de jours encore! j'en voudrais passer deux à la fois. S'il en faut croire miss Betzy, *je n'irai jamais jusqu'à la fin; je mourrai d'une belle langueur : l'impatience, l'ennui et la passion me tueront, tout aussi bien qu'une apoplexie.* Elle travaille à une très-impertinente épitaphe qu'elle veut faire graver sur ma tombe. Le mausolée qu'elle m'élève, ressemble à une salle de bal, plutôt qu'à un tombeau. Lorsqu'elle m'a placée sur une estrade environnée *de mille et mille amours noyés dans leurs larmes,* elle vous fait arriver vite, vite, pour me voir : elle vous reçoit, vous annonce l'étrange événement; elle se fait un plaisir de vous l'annoncer,

Digitized by Google

d'examiner la mine que vous aurez : elle vous voit tomber sans sentiment, vous ranimer, pleurer. Vous dites cent extravagances : vous devenez furieux ; elle espère que dans votre transport, ne distinguant rien, vous prendrez sir Thomas *pour la parque inhumaine qui a tranché le cours d'une si belle vie ; que vous l'immolerez à mes mânes errantes :* et puis elle rit de ma mort, de vos regrets..... Je ne sais comment elle arrange tout cela ; mais elle m'a fait rire et pleurer : elle prenait si bien votre air, vos gestes, vous imitait avec tant de grâce et de vérité..... Mon Dieu, qu'elle est folle! A-t-on jamais fait rire quelqu'un à son propre enterrement?..... Sir Thomas qui se modèle un peu sur vous, chante ; oui, il chante. Il a pris un maître italien pour lui donner du goût. Il étudie cette ariette si flatteuse dans votre bouche : oh, si vous entendiez comme il glapit! Cela me rappelle la fable de l'âne et du petit chien. Que cet air me plaisait quand vous le chantiez ! il pénétrait mon ame! Hélas ! je suis privée de tout ; oui, de tout.

Digitized by Google

LXXIe. LETTRE.

Vendredi, à sept heures du soir.

Je me plais à rester seule, à m'enfermer avec vous, à sortir du tumulte des idées indifférentes, pour rentrer dans celles qui me sont chères. Vos lettres que j'aime tant à relire, me font découvrir dans mon cœur une source de tendresse que je n'y avais jamais aperçue. Eh, qui m'eût dit, qui m'eût persuadé qu'il était dans le monde un homme si aimable, si digne d'être aimé! Il fallait vous connaître pour le croire, pour le sentir. D'où vient que mon ame timide semblait craindre son bonheur? Oui, vous le faites, mon bonheur, et vous le ferez toujours! Puissai-je expirer dans l'instant où vous ne serez plus flatté d'en être l'arbitre! Mais quel langage! il se ressent de la tristesse du jour. Celui où je n'attends point de vos lettres, est affreux pour moi; je crois ne vivre ce jour-là que pour sentir cette privation. Oh, quelle humeur! elle se répand sur tout, sur vous que j'aime, que je désire, que j'adore, que je meurs de chagrin de ne point voir. Mon cher Alfred, mon cher amant, *ta maîtresse, ta chère maîtresse* est une sotte bête!

Digitized by Google

mais c'est toi qui en es cause; aime la bête, oui, aime-la, tu le dois, ton retour lui rendra tous les agrémens que ton absence lui enlève... Oh, que mon cœur s'émeut en pensant à ce retour! Heureux temps! heureux moment! Quoi! le voir, lui, Mylord, l'embrasser, lui parler, l'entendre, le toucher, presser ses mains dans les miennes!.... Ah! que n'est-ce demain, que n'est-ce tout-à-l'heure!

LXXIIe. LETTRE.

Samedi, à minuit.

Que je lise ces lettres avec le même plaisir que vous en ressentez à les écrire. Ah! n'en doutez pas, mon cher Alfred: moi je les trouverais *longues?* Si, en voyant une seule feuille, je ne dis rien, c'est parce que mon cœur ne veut pas gêner le vôtre: mais si vous saviez combien je suis contente quand j'en vois deux, combien je vous tiens compte de vous être occupé si long-temps de moi; si vous le saviez, mon cher Alfred, vous vous applaudiriez d'être le maître de causer une joie si vive à une femme que vous aimez..... *Des vapeurs, je ne dors point:* qu'avez-vous

Digitized by Google

donc? vous m'inquiétez, Dormez, dormez, mon cher amant; que le souvenir de Fanny amuse votre cœur, l'intéresse, le touche, et ne l'afflige jamais. Puis-je sans chagrin me croire la cause de cette agitation qui vous tient éveillé, pauvre petit, *jusqu'à six heures*; et je n'étais pas là pour causer avec lui, pour calmer son sang!.... L'aurais-je calmé, mon cher Alfred, dites? Vous vous fâchez d'une question que je vous ai faite; *elle suppose que je vous crois ingrat, capable d'oublier mes bontés :* je voulais seulement vous faire répéter que vous vous en souvenez. Comment douterais-je de votre reconnaissance? ah, le ciel me préserve d'en douter jamais! Mais vous ne m'en devez point : votre bonheur m'a rendue si heureuse, qu'en vérité vous ne me devez rien. Ce moment, le plus fortuné de ma vie, ne s'effacera jamais de ma mémoire : il est gravé dans mon cœur avec un trait de feu; et quand vous l'aurez oublié.... mais vous ne l'oublierez point : eh, pourquoi voudrais-je penser que vous l'oublierez!.... Vous vous plaignez des premiers mots de ma lettre; *vous revenez à moi, ma charmante Fanny, vous m'aviez donc quitté?* Moi, *vous quitter*; cela signifiait que je ne boudais plus. Quand je n'ai pas une lettre à l'instant précis où je l'attends, je vous bonde, et bien fort. Votre portrait en pâtit, je m'en prends à lui, il est mis en pénitence

Digitized by Google

au fond, tout au fond du tiroir. On vous dira comme je le bats, comme il est malheureux avec moi; miss Betzy embellira bien cette folie que je fis un jour. Ce joli portrait est l'objet de sa plus tendre compassion. Sir Thomas dit, *elle n'a le cœur dur que pour moi!* Il a la petitesse d'être jaloux de ces plaisanteries, il voudrait être tout ce qu'elle ne hait pas. Moi, je vous aurais *quitté?* Ah! je ne m'éloigne jamais de vous; votre idée m'accompagné partout : le cercle des miennes est borné à ce qui vous concerne, vous plaît et vous intéresse. *Tu m'as enveloppé dans ton tourbillon;* je n'en sors point, je n'en veux pas sortir. Entraîne-moi toujours : où serais-je mieux qu'avec toi? Adieu, mon bel ami.

LXXIIIe. LETTRE.

Dimanche, à minuit.

Vous êtes bien bon, mon cher Alfred, de relire si souvent mes lettres : si je les relisais, moi, vous n'en auriez pas de si longues, vous n'en auriez pas si souvent. Je croyais, quand vous partîtes, que je vous écrirais des folies, des choses amusantes, de jolies

Digitized by Google

choses : mais cette plume *brillante* et *légère*, si vantée par mes amis, conduite à présent par le sentiment, ne peut s'écarter de son objet. Dès que je la pose sur le papier, elle trace : *mon cher Alfred, je vous aime.* J'ai voulu répondre à votre couplet; tout ce que j'ai fait, m'a paru si faible! L'esprit ne parle pas au cœur, il ne parle pas comme le cœur. Mais d'où vous vient donc cette insomnie; elle me désole : qui peut vous troubler? Cela m'inquiète; j'ai de l'humeur, j'en ai beaucoup; votre lettre ne la dissipe point. Est-il possible que j'en conserve en m'entretenant avec vous? Quoi! ces sermens de m'aimer toujours, ces nouvelles assurances de votre tendresse ne peuvent calmer mon ame, et lui donner cette paix douce que l'amour heureux répand sur tous nos sens? Vous vous applaudissez de votre constance? Cela est tout-à-fait singulier. Je ne crois pas que personne dans l'univers ait moins sujet de se vanter de cette vertu. Eh, qui jamais prétendit qu'à peine un mois d'éloignement pût détruire ou affaiblir une passion, sur-tout quand l'habitude de jouir n'a pas encore produit la satiété, ni laissé entrevoir le dégoût, suite trop ordinaire des longs attachemens? Ce n'est pas à présent qu'il faut vous applaudir de cette merveilleuse constance : attendez que vous soyez revenu, reparti; et lorsque vous serez prêt à me revoir,

Digitized by Google

vous pourrez juger des effets de l'absence. Si votre cœur est encore le même, vous direz, vous soutiendrez qu'elle n'éteint ni l'amour ni les désirs. Tenez, je veux toujours être vraie, dussai-je vous fâcher; cet endroit de votre lettre m'a parfaitement déplu: il m'a fait une peine extrême, et de tristes idées se sont élevées dans mon cœur. C'est peut-être une délicatesse outrée de ma part, je ne me donne pas tout-à-fait raison; mais il me semble qu'un homme capable d'admirer *sa constance*, de s'étonner qu'un temps si court n'ait point changé ses sentimens, était accoutumé d'en avoir de bien légers. Si j'avais pu me tromper à votre caractère, rien, non rien ne m'en consolerait, rien ne pourrait m'en consoler. Une estime si sincère, tant de crédulité, de foi à vos discours, tant de confiance, d'amitié; que je vous mépriserais, si vous ne les méritiez pas, si vous aviez abusé!.... Ah! Mylord, Mylord, vous *étonner!* Quoi, vous faire un mérite!.... En vérité, vous ne deviez pas m'écrire cela; il ne fallait ni le penser, ni le dire. Bon soir.

Digitized by Google

LXXIVe. LETTRE.

Lundi, à deux heures, chez miss Betzy.

Ma confiance est toujours la même, mon cher Alfred, je me hâte de vous le dire, de peur que vous ne me grondiez. Je n'ai pas raison peut-être, je puis avoir tort : j'espère l'avoir en effet, être folle ; miss Betzy me le dit, m'en assure ; elle vous conseille de *ressentir vivement cette offense ;* de ne pas vous laisser *maltraiter à propos de rien.* Je veux bien vous dire son avis, mais je vous défends de le suivre, entendez-vous, Mylord, je vous le défends. Je suis excusable, vous pouvez m'en croire. Quand je reçois une lettre de vous, je l'ouvre avec ce plaisir extrême que je sens en vous voyant. Elle remplit mon désir le plus cher, elle satisfait le besoin le plus pressant de mon cœur. Je la lis avec avidité, elle me plaît, elle m'enchante ; et puis après je l'examine, je pèse chaque mot, je me répète chaque expression, je réfléchis, je quitte la lettre, je la reprends ; elle fait les délices de mes yeux et la joie de mon ame. Hier je ne sais quel caprice m'a portée à chercher querelle à cette phrase ; je lui ai fait la moue, je l'ai criti-

Digitized by Google

quée : il m'a semblé que vous la souteniez, votre obstination m'a fâchée, la dispute s'est échauffée, et j'étais assez en colère quand je vous ai écrit. J'avais de l'humeur, je l'avoue, parce que je suis franche; et c'est la lettre qui me l'avait donnée. Mais aussi pourquoi me vanter ce bel effort de constance? un mois de fidélité, de persévérance dans l'éloignement, et Mylord est confondu de la fermeté de son ame; il va soutenir une thèse contre ceux qui prétendent qu'il n'est plus de Céladon, d'Amadis..... Que je vous entende jamais dire de pareilles absurdités! que je vous voie me donner du chagrin! Mais vous me répondrez : *Que je vous voie en prendre à propos de rien!* Oh, ne vous avisez pas de me faire la mine, de m'écrire dans votre gravité, j'aime mieux que vous me battiez quand vous serez revenu. De près on peut se brouiller, un baiser interrompt la dispute, et fait oublier au milieu de l'explication le sujet de la querelle; mais de loin, eh! bon Dieu, on ne finit pas. *Vous m'avez dit, vous ne deviez pas me dire, je ne croyais pas, il fallait penser, je ne méritais pas, je suis piqué, touché, fâché*, je sais bien comment vous faites pour m'impatienter... Allons, vite, pardonnez-moi, sans me laisser abaisser à vous en prier..... Eh bien, à qui est-ce donc que je parle? Fi, que cela est vilain de bouder; si vous voyiez comme cela rend

Digitized by Google

laid ! Levez la tête..... donnez-moi votre main..... donnez-la donc tout à l'heure, vite..... riez..... Ah, vous avez ri, je t'ai vu rire, tu n'es plus fâché. Ma tête est un peu dérangée ; il faut me passer mille folies, mille sottises. Aimez-moi malgré mon mauvais esprit, mon méchant caractère. Aimez-moi par bonté, par devoir, par reconnaissance, parce que tu ne peux aimer personne qui ait pour toi un attachement plus tendre, plus vrai. Je suis un peu impertinente, mais je suis sensible, sincère. Je t'aime, je t'adore ; ah, oui, de toute mon ame !

LXXVe. LETTRE.

Mardi, à minuit.

On dit que l'amour abaisse le courage ; et moi, je crois, mon cher Alfred, qu'il l'élève, et même en donne aux faibles : j'en fais l'expérience. C'est après sept heures des plus violentes douleurs, que je trouve dans mon cœur la force de vous écrire, malgré l'abattement de toute la machine. Je me suis levée avec un point de côté assez fort. J'y ai fait peu d'attention. Je devais aller à l'opéra avec lady Worthy et

Digitized by Google

miss Betzy : je n'ai pas voulu déranger la partie, quoique je me sentisse plus mal de moment en moment. Cela est devenu si vif, si insupportable, que j'ai été obligée de quitter le spectacle. Je ne sais comment on ne meurt pas de ce que j'ai senti. Eh bien, en vous en parlant je perds l'idée de ces tranchées cruelles ; elle s'éloigne, elle diminue par le plaisir d'imaginer que vous me plaindrez. C'est, depuis que je vous aime, l'unique moment où je n'ai pas désiré de vous voir près de moi. Mais laissons ce désagréable sujet. J'approuve votre système, il est bien selon mon cœur. Oui sans doute, *l'homme fait tous ses malheurs.* Qu'avions-nous à faire d'acquérir tant de connaissances, de multiplier nos besoins ? Une seule passion, un seul désir, un seul bien suffit au cœur, peut remplir le cœur. La diversité n'est point nécessaire au bonheur ; elle ne pique notre goût que lorsque nous n'en avons point un déterminé. La variété flatte nos yeux, amuse notre esprit ; mais le sentiment, principe de notre être, ce mouvement dont la cause est divine, et par lequel une sage main meut, anime, entretient toute la nature, ce mouvement si doux, mon cher Alfred, n'a qu'un ressort, un seul objet : il y rapporte tout. Hélas, qu'était pour moi cette foule de gens brillans, le roi, toute sa cour ! malgré le mal qui m'accablait, une comparaison bien désavantageuse

Digitized by Google

pour ceux que je voyais, m'a fait désirer mille fois de les savoir à ***, et que mon cher Alfred ornât les lieux qu'ils remplissaient. Si je juge de tout par mes idées, parce que je sens, la félicité n'est point dans les objets où on la cherche. Je vous l'ai déjà dit, je pense qu'il eût été plus heureux pour l'homme d'ignorer, de ne jamais découvrir ces biens que l'art lui procure, et de connaître mieux et de jouir davantage de ceux qui sont en lui-même. Une simple cabane, une ame tendre, un naturel doux, un amant tel que le mien, aimé comme le mien, point de colique, jamais d'absence, que faudrait-il de plus?..... Mais, mon cher Alfred, mon ton pastoral, ma fade bergerie ne vous ennuie-t-elle pas? Pardonne à la pauvre malade, elle ne sait ce qu'elle dit. Eh, comment le saurait-elle? L'amour lui tourne la tête; son cœur est avec toi; son esprit voltige autour de toi, que peut-elle faire du reste? Miss Betzy pleurait ce soir auprès de moi; elle me brûlait, me faisait prendre tout ce qui lui venait en fantaisie. « Ce mal est bien grand, lui disais-je, il est bien cruel; je le supporterais plus patiemment que la crainte de n'être plus aimée de Mylord. » Sir Thomas qui venait d'entrer, s'est écrié : « *Ah, l'adorable femme! qu'on est heureux d'être aimé d'elle!* » et Miss, avec un air, un air impossible à rendre : « *Ne voudriez-vous pas, n'auriez-vous pas*

Digitized by Google

l'insolente audace de vouloir qu'on vous aimât ainsi? Je vous conseillerais de l'avoir; ce travers vous manque. » Méchante fille! Elle le hait précisément, parce qu'il l'aime. Elle l'assurait l'autre jour que s'il était raisonnable, s'il ne lui montrait que de l'amitié, elle ne le maltraiterait point, et qu'il lui serait indifférent comme les autres. Adieu, mon aimable, mon cher Alfred. Adieu. Aimez-moi bien, aimez-moi de tout votre cœur.

LXXVIe. LETTRE.

Toujours mardi, à quatre heures du matin, dans mon lit.

Je ne saurais dormir, je reprends la plume, et c'est avec plaisir que je la reprends. Je sens toujours du regret en finissant une lettre.. Cesser de t'écrire, c'est te quitter comme tu le dis. Ah! c'est bien toi qui m'as quittée, quittée pour si long-temps. Pendant que je pense à toi, tu dors paisiblement peut-être: tu ne songes point à ta chère Fanny; dors, dors, mon aimable Alfred, il m'est doux d'imaginer que tu reposes. C'est demain un jour heureux pour ta maîtresse?

Digitized by Google

elle recevra quatre pages de ton écriture, peut-être six, peut-être davantage.... Tu ne me tiens donc pas quitte pour cent baisers par jour? Eh bien, je t'en donnerai mille. Ah! que tu me dois de doux momens! de combien de plaisirs ton absence me prive! Celui de te regarder, d'être regardée par toi, d'entendre tous ces petits détails intéressans, flatteurs, *j'ai pensé, j'ai rêvé, j'ai désiré, j'ai senti*....que sais-je, tous les biens que tu me voles? biens perdus, perdus pour jamais! Pourras-tu m'en dédommager? Oublierai-je en te voyant, le temps que j'aurai passé sans te voir? Ce premier moment effacera-t-il le souvenir de ce ennui, de cette langueur?..... Ah! s'il l'effacera.... Reviens, mon cher Alfred, reviens dans les bras de celle qui t'adore.... Tu me demandes si je suis *attachée à mes sentimens*, si je *les aime*, si je m'y *livre sans regret:* ah! n'en doute jamais. Mon amour est mon bien le plus cher. Je l'ai pris dans tes yeux, dans ton cœur, sur tes lèvres aimables; elles ont été pour moi *la coupe enchanteresse où le plaisir presse le doux poison dont il se sert pour enivrer la raison.* Oh! pour cette fois adieu. Adieu, mon cher Alfred.

Digitized by Google

LXXVIIe. LETTRE.

Mercredi, à quatre heures.

Vous vous lassez donc, Mylord, d'avoir une Cour, de *représenter*, de *punir*, de *récompenser?* ah! peut-on se lasser de récompenser. Pour les longs complimens, je vous plains de les entendre. Je voudrais être dans votre antichambre quand midi sonne. Supposons que j'y sois : daignerez-vous m'accorder une audience particulière? me sera-t-il permis de vous présenter mes respects, de porter mes plaintes à votre auguste tribunal? ce grave gouverneur me fera-t-il la grâce de m'écouter? oh, que j'ai de choses à lui dire, de demandes à lui faire! Bon Dieu, avec quelle vivacité je m'exprimerais, même sans parler? Il est un langage éloquent, aucun idiome ne peut l'imiter ; le cœur seul l'entend, et seul il sait y répondre..... Mais j'attends votre lettre, et je suis un peu inquiète.... Me grondez-vous, mon cher Alfred? dites, me grondez-vous bien fort? Non, vous connaissez ma sensibilité pour vos moindres reproches, et vous m'aimez trop pour chercher à me chagriner..... Mylord Stanley et sa nièce m'envoient dire qu'ils vont

Digitized by Google

venir. Qu'ai-je besoin de leur visite importune! faut-il vous ôter des momens pour les perdre avec eux ! Ils sont mes amis, disent-ils : ah', quels amis ! que ce titre est prodigué, mon cher Alfred! le temps et les occasions nous apprennent trop combien nous devons peu compter sur ceux qui l'osent prendre. Tant que nous sommes heureux, nous réfléchissons peu sur nos amis ; nous pensons qu'ils partagent notre joie, lorsqu'ils jouissent seulement de la gaîté qu'elle nous inspire : mais c'est dans un triste événement où leur indifférence éclate, c'est à leurs dures consolations qu'on la reconnaît. Ils veulent nous faire adopter leurs sentimens et cette fausse grandeur d'ame sous laquelle un mauvais cœur se cache. Si nous avons d'autres principes, ils nous abandonnent, et couvrent leur lâche désertion de l'inutilité de leurs soins, ou du peu de cas que nous avons fait de leurs avis. Quand je pleurais mon frère, mylord Stanley me répétait sans cesse que *j'étais faible*. Si donner des pleurs à la perte de ce qu'on aimait, est la marque d'une ame faible, la mienne est *faible*, et le sera toujours. Mais d'où vient donc ce grand sérieux, cette tristesse même ? d'où vient ! c'est que je suis obligée de vous laisser, moi qui vous préfère à tout, moi qui n'aime que vous. Adieu, adieu, mon véritable ami.

Digitized by Google

LXXVIIIe. LETTRE.

Jeudi.

Je me suis levée bien matin aujourd'hui, pour jouir de ma liberté. Tout le monde était allé à Cantorbery. Quel plaisir de me trouver seule! vous auriez ri de me voir. C'est pour le coup que miss Betzy pouvait dire que j'avais l'air d'une princesse de roman. Votre portrait sur ma table, vos lettres éparses dans mon sein et sur mes genoux; le tiroir renversé, le porte-feuille ouvert, je contemplais mes richesses. Je bénissais l'inventeur d'un art qui l'emporte sur tous les autres, non parce qu'il nous transmet les actions des héros, l'histoire du monde, les causes de tout; qu'il satisfait le désir insatiable d'apprendre, et la vaine curiosité des hommes; mais parce qu'il me fait lire dans votre cœur, malgré la distance qui nous sépare. Que l'amour doit à cette heureuse découverte! quel trésor pour lui que ces lettres, soulagement d'un cœur, et délices de l'autre! enchanté de les écrire, on jouit du plaisir que l'on sent, et de celui qu'on va procurer. J'abuse peut-être de l'idée où vous m'avez conduite, en m'assurant que

Digitized by Google

mes lettres étaient votre unique amusement. J'écris vite, je ne saurai rêver à ce que je veux dire, ma plume court, elle suit ma fantaisie : mon style est tendre quelquefois; tantôt badin, tantôt grave, triste même, souvent ennuyeux, toujours vrai. Mais mon cher Alfred est indulgent; il dit que j'écris bien : ah, très-bien sans doute, si je lui plais ! Je n'ose penser bien fort que je vous reverrai ; c'est une émotion si vive quand j'y pense ! Oh, je perds la tête, en vérité je la perds ! Quoi ! tu seras là, mes yeux en se levant rencontreront les tiens, je ne ferai pas un seul mouvement qui ne t'intéresse ; j'entendrai cette voix douce, harmonieuse, me dire : *que veux-tu? que désires-tu?*..... Mon cher Alfred, si tu savais ! je ne puis plus écrire; mon cœur agité, pressé..... Ah, reviens, reviens donc ! Mon Dieu, que vous êtes aimé ! S'il est un sentiment plus fort que l'amour, que cette passion vulgairement appelée amour, je le sens pour toi. Aimer, adorer, faibles expressions, qui ne rendent point les transports d'une ardeur si vive..... Ah, si tu étais là ! si tu y étais ! ô mon aimable ami ! O mon adorable amant ! je crois..... Mais que nous sommes loin ! quel espace nous sépare ! Hélas, je n'ai pas même le plaisir de vous attendre ! Je ne sais quand je vous reverrai : un nuage obscur se répand sur toutes mes idées. Adieu : aimez-moi, vous le devez, en vérité.

Digitized by Google

LXXIXe. LETTRE.

Vendredi, à six heures.

Vous êtes *à mes genoux* ! moi, je suis à vos pieds, mon cher amant, les mains jointes, les yeux baissés : non, je ne suis pas digne de vous regarder. Il faut que je sois une bien méchante créature, car je demande toujours pardon. Aurai-je sans cesse des torts avec mon aimable ami! Oh, la tendre, la délicieuse lettre! méritais-je de la recevoir, de la lire ! est-ce à une capricieuse que devraient s'adresser des choses si flatteuses ? Que je l'ai baisée, cette lettre ! L'autre m'avait fâchée, plus fâchée que je ne l'ai fait paraître ; elle me semblait écrite, parce qu'il fallait écrire : les termes étaient ceux qui expriment la passion, mais la tournure me paraissait froide, étudiée ; je l'ai lue cent fois, toujours avec humeur, en la rejetant, en lui faisant une mine horrible. Enfin je l'avais bannie de ma présence ; un arrêt de la chambre-haute la reléguait tout au fond du tiroir : je viens de la rappeler. Comment avait-elle pu me déplaire ? elle est de toi. Ah, tout ce qui vient d'une main si chère, porte le sceau de l'amour et du plaisir ! mais il est des mo-

*

Digitized by Google

mens où l'ame, abattue par la tristesse, a besoin d'un trait vif pour se ranimer. Je l'ai trouvé, ce trait, dans ta dernière lettre ; il m'a pénétrée, et je t'en remercie : oui, *ma mie*, je t'en remercie. Vous approuvez ma conduite ; il m'est bien doux d'avoir pu vous plaire : j'aime à mériter vos louanges ; j'aime à en recevoir d'une personne qui ne les prodigue pas, et dont l'ame noble et généreuse juge par ses propres impressions : cependant il est fâcheux ; je dirai plus, il est déshonorant pour l'humanité, que des actions si simples, si naturelles, puissent attirer des éloges. Si nous pensions bien, nos plus grands efforts ne nous paraîtraient que la suite indispensable des devoirs que la société nous impose. Mais il est des cœurs durs, des ames basses, méprisables ; l'habitude d'en rencontrer, fait que la bonté est regardée comme une vertu : une triste marque de la dépravation des mœurs, est l'admiration que l'on a pour des procédés où l'honneur seul engage. Mais, mon cher Alfred, il dure encore, ce mois : il durera donc toujours : quoi, pas un mot de votre retour! Ah, la maudite province ! que je la hais ! *elle vous ennuie*, elle me désespère, moi. Je n'ose vous dire combien votre éloignement m'afflige, je ne puis plus le supporter, non, en vérité. J'ai déjà eu deux ou trois attaques de cette maladie qui m'a fait tant de peur,

Digitized by Google

de cette terrible catalepsie : oh, je l'aurai sûrement : mon cœur est déjà fixé, le reste ne tient à rien. Adieu, *ma mie*, ma mie à moi.

LXXXe. LETTRE.

Samedi, chez miss Betzy.

Baisez-la, mon cher Alfred ; oui, baisez-la, cette charmante Miss qui me parle si bien de vous, qui se prête avec tant de bonté à toutes les faiblesses de sa folle amie ; une autre s'ennuierait, se lasserait de passer tout le jour auprès d'une imbécile comme moi, qui n'ai qu'un objet dans l'esprit, dont je parle sans fin, sans cesse. En bonne foi je suis insoutenable, je le sens. Baisez-la donc, mais doucement ; n'appuyez pas trop vos lèvres sur sa joue. Je ne suis pas jalouse, oh, non ; mais j'ai des droits sur vos actions, sur vos pensées, sur vos regards, sur vos moindres préférences. Que je haïrais une femme qui chercherait à vous plaire ! sûre qu'elle ne pourrait y réussir, je la détesterais, elle me serait pour jamais odieuse. J'ai fait bien des découvertes dans mon cœur, depuis que je vous l'ai donné : je ne vous gênerai jamais pourtant ;

Digitized by Google

je ne suis pas soupçonneuse, encore moins exigeante. Si j'avais quelque raison de craindre votre inconstance, je serais peut-être assez fière pour ne pas vous montrer mon inquiétude; mais je serais bien triste, bien froide, bien fâcheuse. Au fond, la jalousie est désobligeante, on la dit fille de l'amour et de la délicatesse : ne le serait-elle pas plutôt de l'orgueil et de la défiance? Elle suppose une crainte d'être trompé : cette crainte peut-elle s'accorder avec l'estime due à l'objet qu'on a choisi comme le plus digne de son attachement? En vérité, mon cher Alfred, si la jalousie tient à l'amour, c'est par un mauvais côté; si elle semble l'augmenter, redoubler sa vivacité, c'est pour l'instant : elle doit naturellement l'affaiblir, même le détruire dans un cœur bien fait; on ne saurait aimer long-temps ce qu'on méprise quelquefois. Je ne serai point jalouse, je ne veux jamais l'être..... Mais à quoi bon tout cela? d'où vient ce propos? quoi, pour ce baiser! allons vite, vite, donnez-le, et qu'il n'en soit plus parlé. Miss vous embrasse, et moi je vous baise mille fois. Adieu, mon cher, mon tendre ami. Hélas, toujours cet adieu! eh, viens donc, que je te dise bonjour!

Digitized by Google

LXXXIe. LETTRE.

Dimanche, à cinq heures.

Je ne m'attendais pas au reproche singulier que vous me faites. *Mylord Tomlins m'aime;* cela peut être : *il le dit à tout le monde*, je le sais; mais pourquoi *devais-je vous le confier?* est-ce un événement qui me touche ou m'intéresse? J'ai mis ses sentimens au rang de ces choses indifférentes dont je suis bien éloignée de me souvenir en vous écrivant. Quand j'ai accepté le don de votre cœur, quand je vous ai donné des droits sur le mien, le premier de mes désirs a été de vous rendre heureux, le second, de vous devoir mon bonheur. Par quelle raison voudrais-je troubler la douceur de notre union, et risquer de vous inquiéter par une confidence inutile? Ni je ne veux faire valoir ma tendresse, ni je ne souhaite d'augmenter la vôtre par les mouvemens pénibles d'une jalousie mal fondée. Mylord Tomlins se présente en vain à ma porte, il ne me trouvera jamais; et je vais si rarement chez mylady Arthur, que je puis sans affectation éviter de le voir. Vous me chagrineriez bien, si vous preniez cela pour un sacrifice. — Vous vous ennuyez

Digitized by Google

donc, mon aimable ami, les jours vous paraissent d'une langueur insupportable ? Hélas, c'est qu'ils ne finissent pas ! Ce matin j'ai montré votre portrait à sir Montrose ; et regardant votre visage comme une chose qui m'appartenait, j'ai pris la liberté d'en faire les honneurs. Je mourais d'envie qu'il vous trouvât charmant ; et je lui disais : Son portrait est plus beau que lui ; mais il est bien plus joli que son portrait. Il a dit *oui*, et sir Montrose ne ment jamais. Il est vrai qu'il y a un agrément dans votre physionomie qui n'est point dans cette image, plus régulière peut-être, mais bien moins touchante. Ah ! rapporte-la-moi, cette mine si fine, si expressive, viens me montrer cet aimable visage que je trouvais sans cesse tout près du mien ! qu'il m'est cher ! que tous ceux qui s'offrent à mes yeux, me font désirer de le revoir ! Mais ne vas pas croire là-dessus que tu és beau comme le soleil ; c'est mon amour qui t'embellit, il te donne les grâces avec lesquelles tu me séduis ; tu les dois à ma tendresse. Oui, mon cher Alfred, c'est elle qui te pare !... Mon Dieu, quand je ne t'aimais point, tu n'étais pas plus beau qu'un autre, au moins !

Digitized by Google

LXXXIIe. LETTRE.

Lundi, à minuit.

Je ne crois pas avoir passé dans toute ma vie un jour plus désagréable que celui-ci. Miss Betzy faisait des visites avec son père; ce vieux fou, de quoi il s'avise, de me la prendre pour toute la journée! Je n'avais personne à qui je pusse parler de vous : j'ai pris le parti de ne point parler du tout, j'ai fait fermer ma porte, j'ai dîné sans savoir ce que je faisais; après, je me suis endormie de pure indolence; je n'ai pas eu l'esprit de rêver : en m'éveillant je me suis fait la moue : en vérité je me déteste, il m'est impossible de vivre avec moi-même. J'ai rappelé toute ma raison, tout mon courage, toute cette force et cette grandeur d'âme *qui me distingue des autres femmes*; pourquoi? pour me persuader de me divertir, de m'amuser, de m'occuper au moins. J'ai pris un livre, je l'ai laissé tomber. Je me suis mise à mon métier, et voilà tous les pelotons en l'air; j'ai tout noué, tout mêlé, tout gâté. Je me suis mise à mon clavecin, vous n'étiez pas là pour chanter; les premiers sons que j'ai entendus m'ont fait pleurer. J'ai voulu ré-

Digitized by Google

pondre à des lettres déjà trop long-temps oubliées, savez-vous ce qui se présentait à mon idée? que vous n'étiez pas à Londres, que votre absence me désolait: j'ai laissé tout là. En me levant, ma figure m'a frappée dans une glace: à merveille, lui ai-je dit, aimable en vérité, vous pouvez vous flatter d'être la plus sotte bête de l'univers. Quoi, pas la moindre patience! Il reviendra, vous le verrez; en attendant, sortez, jouez, faites ce que vous faisiez autrefois. Bon, vous croyez que cette maudite tête m'écoute? La voilà retombée dans un fauteuil, fixant des yeux tous les endroits de sa chambre où elle vous a vu. *Il était là debout, le coude appuyé sur la cheminée, quand il me donna sa première lettre; c'est ici qu'il était assis quand je lui avouai que je l'aimais; c'est dans ce petit coin qu'à mes genoux, les yeux baignés de larmes, il me jura*..... Eh bien, finira-t-elle? Ah, mon cher Alfred, votre maîtresse, votre *charmante maîtresse* est une étrange personne! Mais vous devez l'aimer folle, puisque sa folie est votre ouvrage. Elle vous a donc déplu, cette dame qui avait des desseins sur votre cœur, vous l'avez trouvé changée? Qu'elle me paraît bien à moi; elle ne vous inspire rien! Je souhaite ses traits à toutes les femmes que vous regarderez. Elle est *vaine, présume beaucoup de ses charmes*; eh, qui n'est pas satisfait de sa figure! sir Barclay nous a sou-

Digitized by Google

tenu avec impudence, à miss Betzy et à moi, qu'il n'était ni laid, ni sot, ni fat, ni ennuyeux : quelle qualité veut-il donc prendre ? y concevez-vous quelque chose ? Je soupe demain chez sa sœur, je bâille d'avance : j'ai bien peur que ma lettre ne vous en fasse faire autant.

LXXXIIIe. LETTRE.

Mardi. ""

J'ai pensé gronder miss Betzy, pour vous avoir inquiété en vous écrivant que je pleurais. Pardonnez-moi, mon aimable ami, de m'être livrée un seul instant à des mouvemens que vous n'excitiez pas. L'espèce de philosophie que j'ai adoptée n'a rien de stoïque : elle me guide dans ma conduite ; mais elle n'a jamais pu vaincre l'extrême sensibilité de mon cœur ; elle l'emporte souvent sur mes principes. Eh, pourquoi ne souffrirais-je point ? ne suis-je pas dans cette chaîne invisible qui unit tous les êtres ? le bien doit-il se séparer du mal pour moi seule ? Mon anneau, entrelacé dans cette chaîne immense, tient à d'autres qui le serrent par leur proximité : je ne puis me dé-

Digitized by Google

gager, ni quitter ma place, Il faut donc me soumettre. Il est des momens où je me sens humiliée ; je ne jette point les yeux autour de moi, que je ne le sois jusqu'au fond du cœur.... Je ne veux plus les tourner que sur vous, vous serez le sujet de ma vanité, de mes complaisances pour moi-même. En pensant à vous, ma joie renaît, je retrouve dans mon ame cette noble fierté, cette grandeur intérieure qui nous donne de la dignité dans quelqu'état où nous soyons placés. Miss Betzy dit que je ne sais pas compenser les peines par les plaisirs : elle a raison, c'est un défaut de mon caractère ; la certitude d'être aimée de vous devrait bien fermer mon cœur à tous les incidens qui troublent la douceur de ma vie. Votre amour est un bien si véritable, si précieux ! Eh, comment s'affliger avec une source de bonheur où l'on peut puiser sans cesse? Mais vous êtes loin de moi, et votre absence aigrit tous mes chagrins. Dites-moi donc que vous revenez ; dites-le moi, mon cher Alfred, et j'oublierai tout le reste.

Digitized by Google

LXXXIVe. LETTRE.

Mercredi, à six heures.

Vous êtes, mon cher Alfred, le plus aimable de tous les hommes; qu'il m'est doux de vous le dire! que cette vérité me flatte! Elle fait ma gloire et mon bonheur! Quelle lettre! quelle complaisance! quelle tendre preuve de votre amour! Je pesais ce paquet, il me semblait léger : que de richesses il renfermait! Jamais, la veille d'un bal paré, une coquette ne reçut un écrin rempli de pierreries avec autant de plaisir que j'en ai ressenti en voyant ces trois feuilles écrites partout. Ah, je t'en prie, baise pour moi la jolie petite main qui a si bien peint les sentimens de ton ame! Baise-la, mon cher amant, je te rendrai cela au centuple.... Paix donc, ne grondez pas miss Betzy; c'est chez elle que vous arriverez; elle le veut, parce que *je suis une imprudente, j'ai un vilain visage qui décèle tout; on lit sur mon front les mouvemens de mon cœur; ma joie me trahirait, éclaterait dans mes yeux, on l'y voit déjà, j'ai l'air d'une folle, mon secret n'est point en sûreté :* elle dit tout cela, et je suis forcée de convenir qu'elle a raison. Vous arri-

Digitized by Google

verez donc, mon cher, mon aimable ami! je vous reverrai! Miss dit bien vrai, je ne dissimulerai jamais une satisfaction si pure. Ce moment, ce premier moment! Mon Dieu, je n'y veux pas penser, non, je n'ose y penser. Vous voudriez donc être *toujours auprès de moi; vous aimeriez à ne point me quitter, à vivre avec moi, à ne vivre que pour moi :* vous croyez que je suffirais *à vos amusemens, à vos plaisirs :* la *contrainte* vous *déplaît*, vous la mettez au nombre de *ces conventions dures, que les hommes semblent avoir faites entre eux pour ajouter à la misère de leur condition.* Si nous étions plus constans dans nos idées, nous aurions raison de blâmer des usages qui nous gênent; mais, mon cher Alfred, nous devons peut-être de la reconnaissance à ceux qui les ont établis : c'est aux égards, à la décence, à cette *contrainte haïe*, que l'on doit le plaisir vif de saisir des instans qui, toujours offerts, perdraient de leur prix. Les animaux, dont vous enviez l'heureuse liberté, ne sentent pas toujours l'effet du désir que la nature a mis en eux pour un seul objet : bornés en s'aimant à reproduire leur espèce, ils n'ont pas comme nous une imagination prompte qui, s'animant au souvenir du bien dont elle se retrace la jouissance, nous rend la faculté d'en jouir encore, et nous conduit à user indiscrètement de cet avantage. Les oiseaux, sur-tout ceux dont vous

Digitized by Google

parlez, sont pourtant à cet égard à peu près comme les hommes; aussi sont-ils coquets, légers, infidèles. Ils abandonnent quelquefois leurs femelles : pauvres petites femelles, que je les plains! Ce n'est pas, mon cher Alfred, que je préfère l'état où je suis à celui où vous voudriez me voir. Qu'il me serait doux de n'avoir d'autres devoirs, d'autres soins que ceux de vous plaire, de vous aimer, de vous contenter! Mais par une modération qui m'est propre, loin de désirer fortement ce que je ne puis posséder, je cherche toujours les moyens de m'en passer sans peine. Ce principe de toutes mes réflexions échouerait sur un seul point; je ne me passerais point de vous; ah! comment pourrais-je m'en passer? Votre cœur est tout mon bien. Ne me l'ôtez pas; ne me l'ôtez jamais, mon cher Alfred : je sens que cette perte est la seule que je ne supporterais point. Adieu, aime-moi toujours; oui toujours; je t'aime, je t'adore : mon cœur est à toi, il ne changera jamais.

A minuit.

Avant de fermer ma lettre, je veux répondre à la question que vous me faites. Vous voulez savoir si *j'ai un véritable plaisir à vous aimer;* si, depuis votre absence, je n'ai pas quelquefois désiré *de ne vous*

Digitized by Google

avoir point aimé; ou *de ne vous aimer plus.* Non, non, en vérité; ma tendresse m'est chère; et loin de souhaiter qu'elle ne fût pas née, ou qu'elle pût s'éteindre, j'ai souvent pensé que l'austérité qui m'eût éloignée de vous, en fermant mes yeux à votre mérite, aurait aussi fermé mon cœur au plus doux des sentimens. De quels biens j'aurais été privée! en est-il de comparable au bonheur d'être aimée de vous! Mais il faut une passion comme la mienne, pour juger de ce qu'on perdrait à ne pas aimer. Ah! s'il est vrai que je sois *l'arbitre de ta félicité*; si elle dépend de mon amour, de ma fidélité, de ma constance, que tu es heureux, mon cher Alfred! que tu seras heureux! La durée de ton bonheur sera celle de ma vie.

LXXXVe. LETTRE.

Jeudi, à cinq heures.

Je viens de recevoir une lettre de Mylord, et j'en attends une de mon amant. Quelle différence! Mylord est gai, poli, spirituel, presque affectueux; mon cher Alfred est tendre, passionné, vif, aimable. L'un écrit pour tout le monde; l'autre ne parle qu'à moi... Mais

Digitized by Google

mon amant, mon cher amant a touché ce papier; voilà son nom, ses armes, et pourquoi n'aimerais-je pas cette lettre? n'est-ce pas là ce caractère chéri, ces traits d'une main?.... Je l'ai baisée, cette lettre; elle est de toi..... Sir Thomas a l'autre; peut-être est-elle déjà chez miss Betsy; elle va venir, la charmante Miss, elle a aujourd'hui deux raisons pour se faire désirer.

A onze heures du soir.

Je ne vous ai jamais tant aimé qu'aujourd'hui. Votre lettre m'a fait un plaisir!.... Aimable et cher Alfred, comment pourrais-je *être ingrate?* Ah! quelque bien que vous exprimiez vos sentimens, soyez sûr qu'ils ne peuvent l'emporter sur la vivacité des miens! Vous dites que je mets de l'esprit dans mes lettres: je ne sais pas comment cela se fait. Je n'en cherche pas, j'en ai apparemment sans le vouloir: c'est que vous m'en donnez, c'est que le vôtre m'anime. Vous voilà debout sur ma table, appuyé contre mon écritoire; votre lettre sert de piédestal à la jolie statue: ses yeux, fixés sur les miens, semblent vouloir faire passer dans mon cœur le feu dont ils brillent: cette bouche qui sourit, paraît vouloir s'ouvrir pour me parler. Je crois l'entendre me dire: Aimez, adorez

Digitized by Google

l'objet que je vous représente ; c'est votre ami, c'est votre amant, c'est lui qui trouble votre cœur, qui l'enchante : vous lui devez ces mouvemens flatteurs, ces désirs ardens, inquiets, mais doux pourtant; c'est lui qui vous a fait trouver en vous-même la source du bonheur que vous laissiez tarir; vous lui devez tous les biens dont vous jouissez, tous ceux dont vous le faites jouir : ces lignes que vous tracez lui causeront *un plaisir délicieux*. Contemplez cette figure aimable, elle s'embellira encore en lisant ce que vous écrivez.... Pauvre petit portrait, si mal reçu, si rejeté, que tu perdais auprès de mon amant ! mais que tu m'es devenu cher ! par combien de caresses j'ai réparé l'espèce de dédain avec lequel je te pris ! que de jours il a passé dans mon sein ! que je l'ai baisé ! combien de fois je l'ai pressé contre mon cœur ! J'avais du plaisir à me dire, il est là. Arrangez-vous avec lui, mon cher Alfred, il est à présent ce que j'aime le mieux. Les jours de courrier je lui suis un peu infidèle, la lettre est préférée; mais toutes mes nuits sont à lui. Mon impatience redouble à chaque instant; je ne pense qu'à vous revoir, à courir dans vos bras, à vous serrer dans les miens !.... Savez-vous bien que vous m'avez fait connaître l'ennui? De tous les dégoûts dont la vie est mêlée, c'est celui auquel je suis le moins sujette. Votre absence m'a appris à ne

Digitized by Google

pouvoir rien préférer, rien supporter, rien dire, rien penser. Eh, comment vous remplacer! quel amusement mettre à la place de ce plaisir vif qu'inspire la présence d'un homme que l'on adore? On doit bien craindre de se laisser toucher, quand on est capable d'un attachement si tendre, quand on fait consister son bonheur dans un seul objet! Mais qu'il est doux de trouver dans cet objet un amant digne de tout ce qu'on ressent pour lui! Oh, que j'aime cette attention aimable qui te fait *tout quitter pour moi*, pour écrire à ta maîtresse, *pour obliger ta chère maîtresse!* Comment reconnaître tes soins, ta tendresse? que ferai-je pour mon cher Alfred? Hélas, que pourrai-je faire! Si tu l'avais voulu, j'aurais une récompense à te donner, un prix à t'accorder; je désirais te le garder, mais.... mais voilà ce que c'est d'être si pressé. Que je te veux de mal de m'avoir ravi ce que j'aurais tant de joie à te laisser ravir encore! Je n'ai plus que ton bien à t'offrir. Adieu, mon tendre, mon aimable ami: adieu..... toi.

Digitized by Google

LXXXVIe. LETTRE.

Vendredi, à huit heures du soir.

Ah, que je suis de mauvaise humeur! Lady Charlotte, qui sort d'ici, m'a impatientée, chagrinée. Elle me soutient que ma façon de penser est ridicule : « Si j'aimais jamais, j'en ferais, dit-elle, une cruelle épreuve. Il faut maîtriser, maltraiter un amant pour l'enchaîner, l'animer, le fixer. La bonté fait des ingrats; la douceur, des tyrans; et la bonne foi, des perfides. » Mon cher Alfred, je suis effrayée de ses propos, d'autant plus qu'à force d'y penser, je trouve que l'expérience est pour elle, et j'en frémis. Il faut donc ne songer qu'à soi-même, n'écouter que sa vanité, cacher une partie de sa tendresse, affliger son amant, lui laisser des doutes, en faire naître sans cesse, entretenir ses feux par une conduite adroite, lui laisser toujours craindre que le bien qu'il possède ne s'évanouisse pour jamais. Si c'est de cette façon qu'on peut attacher, conserver un amant, je vous perdrai; mon cher Alfred, hélas, je vous perdrai! Cet art méprisable ne peut être employé par une ame noble; un caractère tel que le mien ne s'abaissera

Digitized by Google

jamais à la feinte : et comment se résoudre à faire de la peine à ce qu'on aime, à tourmenter un homme que l'on chérit, à lui causser de la douleur pour s'assurer des plaisirs? ah! périsse l'inhumaine créature qui peut acheter à ce prix la constance de son amant. Si je haïssais quelqu'un, je lui souhaiterais de la jalousie ; voudrais-je en donner à celui dont la moindre inquiétude déchirerait mon cœur? Ah! j'aime bien mieux vous voir léger que malheureux. Non, je ne puis concevoir qu'on ait assez peu de générosité pour causer de la peine à son ami, dans la crainte qu'il ne nous en donne un jour. Pour augmenter mon chagrin, cet imbécile de sir Thomas m'obstine que vous arriverez le dix ; moi je soutiens que vous viendrez le huit, il ne veut pas céder ; s'il a raison, je lui donnerai un grand soufflet pour lui apprendre à se mêler de ses affaires. Adieu, mon cher, mon bien aimé Alfred. Je n'ose vous parler de mes sentimens, vous en donner de nouvelles assurances ; si vous alliez m'en aimer moins, hélas! quelle différence il y aurait dans nos deux cœurs. Plus je vous crois sensible, plus je vous aime ; plus je vous crois reconnaissant, plus je me sens portée à vous obliger : les vives expressions de votre tendresse sont des liens qui m'attachent plus fortement à vous : ah! vous n'êtes point de ces amans dont parle lady Charlotte ; vous êtes mon cher

Digitized by Google

Alfred ; je veux vous adorer sans cesse, et vous le répéter toujours.

LXXXVIIe. LETTRE.

Samedi, à sept heures, chez miss Betzy.

Je vous écris dans le cabinet de miss Betzy. Je suis sur ce même sofa où vous faisiez si bien le malade pour être plaint, caressé, pour obtenir le pardon de toutes vos petites folies. Ah ! quel jour ; vous en souvient-il, mon cher Alfred ? Oui sûrement ; vous ne m'aimeriez guère si vous l'aviez oublié. Il m'est devenu cher, ce cabinet ; je vous y ai vu, je vous y reverrai bientôt. Je commence ma lettre sans savoir si vous l'aurez : celle de demain m'annoncera peut-être votre retour. N'importe, j'écris toujours, c'est un plaisir pour moi de vous parler. J'aurais quelque envie de vous gronder. Vous me croyez défiante, vous trouvez dans mes expressions *un ton de reproche*, je ne suis point *sûre de votre amour*, je ne me *repose point sur vos sentimens*. Eh, bon Dieu, où voyez-vous tout cela ? Moi, me défier ? douter de ce que vous me dites ? ah ! jamais ! Si j'avais des craintes,

Digitized by Google

elles n'offenseraient que moi : mon inquiétude naît-trait d'une connaissance exacte de mon peu de mérite ; ou, si vous l'aimez mieux, d'un mouvement de modestie. Non, je n'ai point d'idées qui puissent porter atteinte à l'estime que m'inspire votre caractère : je vois dans le mien toutes les qualités qui produisent l'amitié, l'entretiennent et la conservent. Mais l'amour semble chercher des agrémens que je n'ose me flatter de posséder : puisse l'illusion qui me les prête à vos yeux, m'en parer toujours, et ne m'en parer que pour vous!..... Grand Dieu, quel bruit, quelle querelle ! Sir Thomas est perdu ! En prenant le thé, il vient de faire tomber une porcelaine admirable, elle est cassée. Si c'était le chat, Miss en rirait ; elle trouverait qu'il aurait eu de la grâce à faire cette sottise ; mais sir Thomas est un *maladroit : de quoi se mêle-t-il? officieux personnage, il veut tout ranger;* c'est *une ame servile, son talent est d'être le valet de tout le monde : ennuyeux, incommode, gauche*..... Pauvre sir Thomas ! Il pleure, je crois ; il contemple la belle tasse gisante sur le parquet ; il paraît un criminel dont la sentence est prononcée. Si Miss levait les yeux sur lui, elle ne pourrait s'empêcher de rire, car sa grimace est unique ; et la profonde douleur dans laquelle le voilà, le rend laid comme un démon. Moi j'écris toujours, je ne veux

Digitized by Google

pas prendre parti, et je reste tranquille au milieu de l'orage. Le cœur me bat en songeant à demain : ah! si vous ne me disiez pas que vous revenez; si quelque ordre cruel vous retenait encore! Mon cher Alfred, hélas!..... Je suis contrainte de finir, de vous laisser, car les épithètes de *maussade*, *d'insupportable*, ne s'accordent guère avec la délicatesse des propos qu'on tient à un amant aimé..... cela devient terrible ; je vais offrir ma médiation..... Adieu, je ne vous dirais plus que des impertinences; car je prends volontiers le ton des autres. Ah, quel bonheur! votre lettre! Je ne l'attendais que demain. Oh, Miss, pardonnez à sir Thomas, pardonnez-lui, je vous en prie; il a des momens où il est charmant.

LXXXVIIIe. LETTRE.

A minuit.

Ah! de quelle joie vous avez pénétré mon cœur. Quoi, parti pour ***, vous êtes déjà plus près de moi? vous serez ici le quatre? Que cette nouvelle est charmante! et combien la façon dont vous me l'annoncez me la rend chère! Vous avez compté toutes

Digitized by Google

les minutes que vous devez passer encore sans me voir ; le calcul est juste. Oh, que cela est long ! Vous m'avez pardonné, mon cher Alfred ; vous me la donnez, cette main *que je daigne demander :* mais pourquoi *les yeux baissés !* Levez-les, ces yeux si tendres, levez-les, mon cher amant, sur celle qui n'a jamais vu vos regards se tourner vers elle sans ressentir la plus vive émotion. Je la reçois, cette main, je reçois tes sermens ; mais tu n'en as pas besoin pour me persuader de ton amour. Quoi, dans dix jours je te verrai ! je te parlerai ! j'entendrai le son de ta voix ! Ah ! mon Dieu, il n'y faut pas penser. C'est une attente, un espoir ; non, je ne dormirais plus, si j'y songeais trop..... Que cette lettre m'a touchée ! quelle bonté ! Mon cher Alfred s'excuse ; lui qui devrait se plaindre. Je craignais des reproches, je ne trouve que des assurances de sa tendresse. *Il est mon esclave ; il veut rester aux pieds de sa souveraine : ses chaînes sont douces ; il les préfère à la liberté, à l'empire du monde.* A mes pieds, toi ! Ah ! viens dans mes bras ; viens-y prendre de nouveaux fers, et que leur légèreté ne t'engage jamais à les rompre. Mon Dieu, que je t'aime ! je t'aimerai toute ma vie ; je t'aimerai après ma mort : oui sans doute ; puisque mon ame est immortelle. Séparée de ma dépouille terrestre, elle errera sans cesse autour de toi. L'at-

Digitized by Google

trait invincible qui te l'a soumise, la fixera encore sur tes pas..... Adieu, adieu, mon cher Alfred! adieu, mon aimable ami! adieu, toi, toi que j'adore!

oooooooooooooooooooooooooooooooo

LXXXIXe. LETTRE.

A trois heures du matin.

Quoi, je ne dormirai point? quoi, vous ne me laisserez pas dormir? je penserai toujours à vous? Mais que me voulez-vous? pourquoi me tourmenter? Je vous ai écrit chez miss Betzy, je vous ai écrit chez moi; j'ai relu cent fois votre lettre, je l'ai baisée mille; j'ai fait les plus tendres caresses à votre portrait; n'ai-je pas rempli tous les devoirs d'une maîtresse sensible? Au moins laissez-moi vous oublier jusqu'à midi. Dès que j'ouvrirai les yeux, je me livrerai avec transport au plaisir de m'occuper de vous..... Il ne le veut pas, cet obstiné-là. Quand je m'efforce d'éloigner des idées qui m'éveillent malgré moi, son image vient se jeter au travers de tout ce que je veux penser pour me distraire. Venez, admiré Shakespeare, venez combattre un héros bien plus grand, bien plus

Digitized by Google

noble que tous les vôtres, un amant plus tendre, plus aimable, plus aimé que tous vos princes. Calmez mon agitation, ôtez-moi ce souvenir vif, ce désir ardent, cette impatience..... mais non, laissez-moi me perdre, m'abîmer dans ces pensées délicieuses..... Il est parti, il vient, il accourt près de moi..... O mon cher Alfred, ta lettre a embrasé mon cœur! tes expressions peignent si bien l'amour, le désir, le bonheur!..... Oui, mais je ne dors pas. Dites-moi donc pourquoi je ne saurais dormir; je suis si contente de vous, si satisfaite d'être à vous, un avenir si riant s'ouvre devant mes yeux : n'est-ce pas là le moment de goûter un repos paisible? Ah, je vous aime trop! Il faut modérer cette passion, en ralentir les mouvemens, la rendre plus supportable : le tiers de mon amour serait assez..... non.... eh bien, mon cher Alfred, j'offre la moitié.... encore non..... Oh, prends donc tout, oui tout.

Digitized by Google

XC^e. LETTRE.

Mercredi.

Vous aimez mes lettres ; vous ne voulez point que votre retour vous prive du plaisir d'en recevoir. Celle que vous m'écrivez est charmante ; en demandant ainsi, mon cher Alfred, on est bien sûr d'obtenir. Mais que puis-je vous dire ? Je vous ai vu, je vous attends ; je ne sais que cela, je ne sens que cela. Est-il des termes qui rendent les mouvemens impétueux du sentiment ? Mon cœur est si transporté, si rempli de sa joie, qu'il ne peut la faire éclater au dehors. Ah, lisez-la dans mes yeux ! et que celle qui brillait hier dans les vôtres, m'assure ce soir, en s'y montrant encore, que vous m'aimez comme je vous aime.

XCI^e. LETTRE.

Jeudi.

Savez-vous bien, mon cher Alfred, que vous avez passé mardi huit heures avec moi, hier près de qua-

Digitized by Google

torze, et vous me dites : *Je ne vous ai vue que deux momens.* Oh, puissiez-vous penser toujours de même ! Quelle douce nuit ! quel sommeil ! et quel plaisir de me dire en m'éveillant : Je le verrai ce soir ; je ne le verrai pas aussi long-temps qu'hier, mais..... je le verrai ! Voilà donc ce mouvement que la philosophie veut réprimer, que l'austère sagesse condamne. Ah ! que les sept sages étaient fous ! Ils cherchaient le bonheur et la vérité ! pouvaient-ils les trouver en fuyant les douceurs de l'amour. Eh, que contient ce vaste univers, qui vaille un regard de ce qu'on aime ! C'est une passion cruelle, disent-ils, une erreur, une illusion des sens qui nous flatte et nous trompe. Ah ! qu'elle me trompe toujours, et qu'une erreur si chère ne se dissipe jamais ! non jamais !

XCIIe. LETTRE.

Dimanche.

Une absence d'un jour ne doit pas chagriner. Non, mais elle répand un nuage sombre sur *ce jour.* Pensez-vous à moi, mon cher amant ? Puis-je me flatter que mon idée vous soit présente dans des lieux où l'on

Digitized by Google

s'empresse à vous distraire? Le faste vous environne, l'éclat brille autour de vous; daignez-vous, dans ce palais où règne la grandeur, vous rappeler ce simple appartement dans lequel l'amour, sans aûtre ornement que son ardeur, paré de ses seuls désirs, vous attend avec impatience, vous reçoit avec transport, et vous possède avec tant de plaisir? Que j'aimerais à vous donner des fêtes! Je n'envie que ce pouvoir à celui qui vous traite. Je suis sérieuse, je ne sais pourquoi. Ne suis-je pas sûre de vous voir demain? Oui, mais je ne vous verrai point aujourd'hui.

XCIII^e. LETTRE.

Mardi.

Je vous en prie; et que cela soit dit pour toujours, ne me parlez jamais de ma fortune. D'où vous vient cette inquiétude? La modération supplée à la richesse; elle me fait trouver dans un état qui vous paraît borné, tout ce que je souhaite, et souvent même les moyens d'obliger les gens assez malheureux pour avoir besoin des faibles secours que je peux leur procurer. Osez-vous me dire *que je ne suis point riche*, moi qui

Digitized by Google

ai votre cœur? On est très-riche quand on possède un bien dont rien ne pourrait réparer la perte; bien qui tient à nous, et nous rend heureux en dépit de l'opinion et des préjugés. Je suis riche, Mylord; et par ma façon de penser plus riche que vous peut-être. Mais quel ton! est-ce à vous que j'écris avec cette gravité?.... oui, à vous qui m'avez donné de l'humeur; mais le plaisir de vous voir la dissipera aisément. Je vous attends à six heures.

XCIV^e. LETTRE.

Jeudi au soir.

Eh bien, vous l'avez vue, cette maîtresse que vous désiriez, à ce bal où, si j'en crois Digby, vous dansiez avec tant de grâce. Avez-vous senti en la voyant ce plaisir flatteur que votre cœur se promettait? ne regrettiez-vous rien auprès d'elle? Que votre empressement, votre vivacité m'ont plu! que cette folie vous allait bien! qu'il m'est doux d'exciter votre joie, vos transports, de me voir l'arbitre des mouvemens de votre cœur! Ah! le pouvoir d'animer votre ame est encore plus sensible, plus enchanteur pour moi, que celui

Digitized by Google

de faire naître vos désirs ; et pourtant ce dernier est bien grand ! Je ne vous verrai point demain ; je ne vous verrai que tard samedi : hélas! cette absence m'afflige. Songez à moi, plaignez-moi, aimez-moi ; je vous verrai partout, je ne penserai qu'à vous, vous m'occupez seul, en tout temps, en tous lieux ; mon ame est avec vous. Adieu, mon aimable Alfred, que je hais ce mot, il est toujours la marque de l'éloignement !

XCV^e. LETTRE.

Vendredi matin.

Oui, assurément, je vous répondrai ; cet aimable billet mérite bien que je fasse tout attendre pour vous écrire. Miss Betzy amuse ma tante ; elle lui dit du mal de moi afin de calmer son impatience. Vous ne sauriez croire combien ce petit voyage me chagrine, c'est un jour perdu. Que mon cœur vous est attaché, et qu'il se plaît à vous aimer ! Oui, je vous pardonne ; mais ne dites jamais, pas même en badinant, ces cruelles paroles que vous me dîtes hier ; je n'ai pu les entendre sans douleur : ah, si vous les pensez un jour,

Digitized by Google

laissez-moi vous deviner ! Je vous dispense d'une sincérité si dure. Quand vous cesserez de m'aimer, un peu de froideur suffira pour me faire comprendre mon malheur. Je ne vous tourmenterai point, vous n'entendrez point mes reproches, vous ne verrez point couler mes larmes, vous ne serez point accablé de mes plaintes, je souffrirai seule de votre inconstance ; non, jamais, jamais je ne ferai d'efforts pour vous ramener..... Mais quelle est ma folie ! Je pleure, et tu m'aimes, tu m'adores, tu me le jures ; j'en ai la preuve récente dans mes mains..... Ah ! pardonne à ton tour, pardonne à un cœur trop sensible que sa tendresse rend injuste. Adieu, pense à moi, si tu te plais à penser à celle qui t'aime le mieux, qui t'aime le plus, qui t'aimera toujours.

XCVI^e. LETTRE.

Lundi matin.

Vous me cherchez des torts ; vous êtes surpris que vos caresses ne soient pas plus puissantes sur mon cœur : quel reproche, mon cher Alfred ! Si elles n'ont pu détruire la triste impression que m'avait fait

Digitized by Google

un discours *tenu sans dessein*, devez-vous en conclure que je suis moins sensible, et m'accuser de défiance? *Tu connais le cœur de ton amant, tu le connais, et tu crains?* Non, je ne crains pas : qui pourrait autoriser ma crainte? qui vous engagerait à feindre avec moi, à me tromper, à vous imposer à vous-même une indigne contrainte? Vous supposerais-je de la bassesse, de la fausseté, vous aimerais-je, si je vous en soupçonnais? Ce trouble dont je ne puis me défendre, est une maladie de mon ame; si j'étais faible, je le regarderais comme le présage de quelque malheur : c'est l'effet d'une imagination trop remplie d'un seul objet; elle s'étend sur tout ce qui peut s'y rapporter. Je suis comme un vaporeux qui, jouissant d'une santé parfaite, à force de s'en occuper, envisage à chaque instant tous les maux qui peuvent la détruire, et voit la mort, sans que rien lui en découvre les approches. Vous vous plaignez de mes regards; *ils ne sont plus ceux d'une maîtresse tendre qui contemple avec plaisir celui qu'elle aime; mais ceux d'une femme inquiète qui cherche à pénétrer un homme qu'elle éprouve.* Quel temps pour vous éprouver, mon cher Alfred! Que me reviendrait-il de le faire? Si une seule de vos actions démentait cette noblesse, cette élévation de sentimens, cette candeur que j'ai cru trouver en vous, ces qualités

Digitized by Google

qui vous ont soumis mon cœur, cette affreuse découverte éteindrait mon amour sans doute ; mais mon bonheur, mais ma vie tient à cet amour. Ah, loin, loin de moi des soupçons injurieux! Je ne cherche en vous que des sujets de vous aimer davantage, de m'applaudir de mes sentimens, et de vous les conserver toujours.

XCVII^e. LETTRE.

Jeudi.

J'obéirai à mon cher amant ; je me conformerai à ses désirs ; plus d'idées affligeantes ; le bonheur d'être aimée de lui n'en doit présenter que de riantes. Les ames tendres sont sujettes à mêler un peu de tristesse au sentiment ; et l'amour, quand il est extrême, porte naturellement à la mélancolie. Pardonnez l'effet en faveur de la cause. Forcée de vous quitter, de me priver du plaisir de vous voir ; passer tout un jour sans vous, sans recevoir la moindre marque de votre souvenir ; ah ! c'est bien pour avoir de l'humeur, plus que de l'humeur. Si vous saviez ce que j'ai senti en rentrant, quand j'ai vu que Betzy n'avait rien à me

Digitized by Google

dire, rien à me donner; si vous le saviez, vous me plaindriez. Ce n'était pas votre faute, mais j'ignorais que vous m'aviez écrit. Je me suis regardée comme oubliée tout ce temps-là; et me croire éloignée de votre cœur, imaginer qu'il est des momens où je vous suis moins chère, où vous me négligez, n'est-ce donc pas assez pour m'ôter cette gaîté et cette vivacité qui vous plaît? Je ne mets point dans mes yeux ce feu qui les anime quand vous paraissez: les mouvemens de mon ame s'y peignent malgré moi; je ne puis vous cacher ni ma joie ni mon inquiétude. Mais pourquoi me grondez-vous? *je suis trop sensible?* est-ce un défaut dont un amant puisse se plaindre? Ah, vous ne comprenez point, vous êtes bien loin de concevoir combien je vous aime, combien je suis capable d'aimer! L'attachement d'une femme délicate est au-dessus des idées de votre sexe: vous ne connaissez qu'une preuve de notre amour; mais vous ignorez combien est fort le sentiment qui nous conduit à vous la donner. Non, vous n'aimez pas comme nous.

Digitized by Google

XCVIII^e. LETTRE.

Lundi, à deux heures du matin.

Vous quitterai-je sans cesse? On m'entraîne loin de vous : c'est une chose bien fâcheuse que l'assujettissement ; le sentez-vous comme moi ? Je passerai trois jours sans vous voir ! que d'heures, que de momens pour un cœur qui les compte ! Mais d'où vient qu'en pensant à vous, en vous écrivant, un mouvement vif et pressant m'agite et me trouble ? Il n'y a pas deux heures que vous m'avez quittée, et je sens déjà cette secrète inquiétude, cette sorte de douleur qu'on éprouve dans une longue absence. Je suis dans mon lit, j'y fais de singulières réflexions, même d'impertinentes remarques. Il me semble que votre portrait tient bien peu de place : hélas, combien il en reste ! pourquoi ne puis-je satisfaire le plus ardent de vos vœux ! pourquoi ?..... Ah, ce n'est point une ardeur répandue dans mes sens, qui me fait songer à vous pour remplir cet espace ! c'est un désir violent de vous voir, d'être avec vous, de ne jamais m'éloigner d'un amant si cher. Que n'y êtes-vous dans cette place? Je goûterais plus de plaisir à vous contem-

Digitized by Google

pler endormi dans mes bras, qu'une autre n'en sentirait dans l'instant le plus doux de votre réveil. Oh, que n'ai-je le pouvoir de la fée Nirsa ! elle donnait à tout la forme qui lui plaisait. Je ferais une figure semblable à la tienne ; elle irait représenter, tu resterais avec moi, tu serais toujours près de moi. Mais non, je craindrais de m'y méprendre. Cet autre toi-même aurait tes traits, il te ressemblerait, qu'il serait aimable ! oui, aimable, charmant, adorable : mais ce ne serait pas toi, et j'aime toi.

XCIX^e. LETTRE.

De Cantorbéry, mardi au soir.

On m'apporte votre lettre, j'avais un besoin véritable de la recevoir : mon cœur impatient comptait déjà, et vous accusait peut-être. Cette prude altière, dont l'affectation vous a fait rire, n'est pas un caractère aussi rare qu'il vous le paraît. Je suis de votre avis, mon cher Alfred ; un homme qui pense bien, honore une femme en lui offrant l'hommage de son cœur : c'est une marque qu'il la croit capable de chérir les vertus qui sont en lui. Son amour est une

Digitized by Google

distinction flatteuse, sa confiance un éloge, et son estime un titre pour prétendre à celle de tout le monde. Aussi suis-je comme cette Athénienne, qui, paraissant dans une assemblée de femmes fort ornées, répondit au reproche qu'on lui fit de s'y montrer en négligé, *ma parure est mon mari.* La mienne est mon amant, je suis plus parée qu'elle. Oui, mon cher Alfred, ton amour est mon bien suprême. Mais que le mien m'est précieux! C'est un présent de ta main, c'est un de tes bienfaits; tu te plais à faire des heureux. Ah! jouis d'un plaisir si noble en regardant ta maîtresse; dans les instans où tu lui prouves ta tendresse, tu peux te dire : « Voilà un cœur que je comble de joie, dont le bonheur est mon ouvrage, dont tous les mouvemens dépendent de moi. Faible empire en apparence, mais pourtant satisfaisant! Qui peut comme toi s'assurer de régner sur une ame sincère, a du moins un ami, un sujet entièrement dévoué à lui, qui l'aime, et n'aime en lui que lui-même? Que de rois puissans ne l'ont pas, ce sujet fidèle! La vanité, l'orgueil, l'intérêt, forment les liens qui attachent aux grands; l'estime, l'amitié, l'amour, le plus tendre amour m'attachent à toi. Adieu, *ma mie*, mon bel ami, adieu. Quel plaisir je sentirai en vous revoyant! Y pensez-vous comme moi? Oui, vous le dites, et je vous crois.

★

Digitized by Google

Ce. LETTRE.

Vendredi au soir.

O mon aimable ami! ô mon cher amant! que ce passage rapide d'un mouvement à un autre m'a procuré un délicieux moment! N'avais-je pas raison de me chagriner! Par le plaisir que m'a fait votre présence, jugez combien devait m'être sensible la perte de ces deux heures que vous m'aviez destinées; hélas! je m'en privais par ma faute. Eh, pourquoi ne voulez-vous pas que je vous remercie de ce retour, de cette attention charmante? Quel que soit le motif qui vous a ramené, je ne saurais trop le chérir. Si c'est complaisance pour moi, que je vous en suis obligée! Si, comme vous le dites, vous êtes revenu *pour l'amour de vous-même*, ah! je vous en sais bien plus de gré. Il paraît un peu d'ingratitude dans cette façon de dire: je laisse à votre cœur le soin d'expliquer cette pensée.

Digitized by Google

CIe. LETTRE.

Lundi, à trois heures du matin. ***

Je ne vous ai jamais vu comme vous étiez hier : qu'avez-vous donc? Quel nuage sur votre humeur, quelle confusion dans vos discours, et que d'embarras dans vos regards! Ah! ne m'abandonnez point à l'horrible inquiétude où vous m'avez livrée. Ouvrez-moi votre cœur; qu'au moins je partage vos peines, si l'heureux temps où je pouvais les dissiper n'est plus. Rompez ce cruel silence; que mon ame soit blessée du même trait qui pénètre la vôtre. Ah! mon cher Alfred, avez-vous des secrets pour une amie telle que moi. J'ai vu des larmes prêtes à couler de vos yeux; au milieu des assurances les plus tendres, des caresses les plus douces, il vous échappait des soupirs douloureux..... Eh! grand Dieu, qu'est-ce donc qui vous agite?..... Je ne sais que penser..... je n'ose m'arrêter à ces idées..... *Le plus infortuné des hommes serait celui qui perdrait mon estime, ma tendresse*..... Hélas! mon cher Alfred, ces paroles entrecoupées, prononcées si bas, je les ai entendues; qu'elles m'alarment!

Digitized by Google

Ah! par pitié, tirez-moi de l'état terrible où me réduisent mes craintes et mon incertitude.

CII^e, LETTRE,

Mercredi.

Pourquoi ne m'avez-vous pas parlé, Mylord? que pouviez-vous craindre d'un cœur tel que le mien? doutiez-vous de mes sentimens? Mon amour est si tendre, si désintéressé, votre bonheur m'est si cher! M'avez-vous crue capable de me préférer à vous? Cette cruelle confidence, adoucie par vos discours, par votre présence, m'eût été moins affreuse qu'une lettre dont le style s'accorde si mal avec ce que vous m'apprenez. *Vous m'aimez, vous m'adorez, vous ne changerez jamais*, et vous allez vous unir à une autre, et vous semblez déterminé à ne plus me voir. Auriez-vous formé ce barbare dessein? eh! qui vous engagerait à m'éviter? La tendresse que vous m'avez inspirée, n'a pas besoin, pour subsister, des preuves que vous en avez exigées. Je puis vous voir, vous aimer, sans porter d'atteinte aux nouveaux liens dont *on veut vous charger*. Eh, qui a donc le droit

Digitized by Google

de vous en donner malgré vous?..... Mais je ne veux rien examiner, je vous estime encore. Votre conduite m'apprendra si vous êtes digne d'une amie généreuse. Si vous manquez aux égards que vous me devez, je vous mépriserai peut-être assez pour ne pas regretter la perte d'un ingrat, d'un homme capable d'abuser de la confiance d'une femme qui l'aimait, pour la trahir et la désespérer.

CIII^e. LETTRE.

Mardi.

Je ne puis vous le dissimuler : votre conduite m'a persuadée que vous vous étiez fait un jeu cruel d'essayer sur moi tout ce que la feinte la mieux concertée peut produire de mouvemens dans un cœur sensible et prévenu d'une forte inclination. Ce mariage dont personne ne parle; une nouvelle si dure, donnée avec si peu de ménagement; un voyage supposé; pas la moindre inquiétude sur mon état; un abandon si triste, si marqué; tout cela ne m'a présenté qu'un dégoût de votre part, et l'ennui de vous masquer plus long-temps. Au milieu de mon saisissement, dans l'a-

Digitized by Google

mertume de ma douleur, je vous ai plaint, Mylord; en vous croyant faux et cruel, en vous trouvant méprisable, vous m'avez paru bien plus malheureux que moi. Et qu'ai-je à me reprocher quand je peux me dire : la bonté de mon cœur, la noble franchise de mon caractère m'a fait penser bien de celui qui feignait des vertus pour me tromper! Je m'efforce de perdre ces idées pour prendre celles où vous souhaitez que je m'arrête; je les adopte d'autant plus volontiers qu'elles peuvent seules apporter un faible adoucissement à ma peine. Dans mon abattement je me sens capable de tout sacrifier à l'espérance de vous voir, et de conserver la plus solide partie des sentimens que vous avez fait naître dans mon cœur; vos avantages, votre bonheur me consoleront de mes pertes; je chérirai les marques légères et éloignées de votre amitié, comme une personne ruinée rassemble les débris d'une grande fortune. Oh, Mylord, Mylord! qui m'eût dit?..... Mais je ne me plaindrai jamais de vous, je vous estimerai toujours.

Digitized by Google

CIVe. LETTRE.

Dimanche.

Je ne me suis pressée, ni de vous répondre, ni de vous donner l'heure où je puis vous voir. Ce reste d'égards où vous vous soumettez est peut-être un poids pour votre cœur ; et le mien est bien loin d'exiger des soins qui ne le touchent plus ; insensible à tout, je ne mérite point d'attention. Triste objet dans la nature, où l'on n'aperçoit plus que les traces de la douleur, je suis dans le même état où vous m'avez vue. Tout l'art de la médecine ne peut rien sur un esprit profondément blessé, sur une ame détachée de tout intérêt, sur une machine affaiblie dont les ressorts dérangés n'ont qu'un mouvement lent et douloureux. D'ou naît votre inquiétude? est-il temps de me donner des larmes? Qu'importe ce qui peut arriver. Ne vous en embarrassez pas plus que moi. On est bien tranquille, quand on n'envisage point de pertes égales à celles qu'on a faites. Je ne regrette rien. Ah ! je n'ai plus rien à regretter.

Digitized by Google

CVe. LETTRE.

Jeudi.

Pourquoi me montrez-vous un visage si triste? ne me cherchez-vous, ne me forcez-vous à vous revoir que pour venir vous affliger près de moi? Quel sujet fait donc couler vos pleurs, ces pleurs amers? de quoi voulez-vous que je vous plaigne? Mon amitié partagerait vos malheurs, si vous en éprouviez. Mais qu'avez-vous? je vous ai prié de me rapporter mes lettres, vous ne m'avez rien répondu; vous avez pleuré..... Est-ce mon état qui vous attriste? j'en serais bien fâchée. Il est l'effet d'un saisissement terrible, d'une surprise..... Ah! que j'étais loin de penser!..... mais ne vous effrayez point de mon mal, il passera. L'aile rapide du temps emporte dans sa course précipitée et nos maux et nous-mêmes; vous oublierez que j'ai été. Est-il possible que vous me demandiez ma pitié? vous! je n'ai pas cherché à exciter la vôtre. Qui de nous deux pourtant avait droit d'en attendre?..... que vous ai-je fait? Ah! croirait-on que Mylord osât me faire un reproche? Rapportez-moi mes lettres, je veux absolument les ravoir. Eh, quel intérêt avez-vous à les

Digitized by Google

garder? pourriez-vous les relire avec plaisir? J'aurais bien mauvaise opinion de votre cœur, si je l'imaginais.

CVI^e. LETTRE.

Samedi.

Eh, bon Dieu! que me voulez-vous? pourquoi ces soins si propres à me rappeler un temps qui n'est plus, qui ne peut jamais revenir? Qu'exigez-vous? il m'est difficile, tout-à-fait difficile, de vous écrire. Le style dont je me servais avec vous, n'était pas dans ma plume; le vôtre est encore le même. Ah! Mylord, Mylord, quand je ne veux que votre amitié, si vous me l'exprimez dans les mêmes termes dont vous vous serviez pour me peindre votre amour, quel fonds puis-je faire sur elle! Je sens le prix de vos attentions; mais je crains la complaisance. Rien ne saurait me persuader que votre conduite soit naturelle; peut-être vous vous contraignez; le penser est un supplice pour moi. Hélas, cette amitié, le seul bien qui me reste, en imaginant qu'elle peut vous coûter, je me sens porté à y renoncer pour jamais!

Digitized by Google

Non, il n'est pas possible que vous me voyiez *avec plaisir;* mon état vous fait faire des réflexions trop tristes sur vous-même. Quels noms affreux vous vous donnez! Et qui m'eût dit qu'un jour vous les mériteriez!..... que l'objet d'une estime si sincère, d'une passion si tendre..... Mais je ne veux pas enfreindre les lois que je me suis prescrites; peut-être dans peu de jours, dégagée des mouvemens cruels qui m'oppressent..... Je me suis trouvée si mal hier, qu'une espérance flatteuse s'était emparée de mon cœur : je n'ai point assez de bassesse pour aider à la nature; mais je trouve qu'elle agit bien lentement.

CVII^e. LETTRE.

Jeudi.

Qu'osez-vous penser? qu'osez-vous m'écrire? Moi, *vous haïr! vous mépriser! vous détester?* Non, Mylord, je n'ai point changé; soit faiblesse ou constance, mon cœur est encore le même; il n'oubliera point la tendresse qu'il eut pour vous, d'autres sentimens ne l'affecteront jamais. N'exigez plus de preuves de mon attachement, il peut durer; mais il ne doit pas

Digitized by Google

se manisfester. *Je ne vous aimais pas, un cœur vraiment touché pardonne.* Trente-sept jours passés dans un état si funeste, sont-ils de faibles garans de mon amour, du penchant malheureux qui m'entraîna vers vous? Laissez-moi gémir seule, ne me voyez plus. Je me reproche la douleur où vous vous abandonnez; en voyant couler vos larmes, j'oublie le sujet des miennes: il me semble qu'un autre est l'auteur de ma peine, et je m'accuse de celle que vous ressentez. Ne pensez plus à moi, ne me cherchez plus, ne m'écrivez jamais. Perdez de vue une infortunée que vous avez avilie à ses propres yeux. Eh, par quelle obstination voulez-vous me persuader que vous m'aimez? Mon Dieu, comment pourrais-je le croire?

CVIII^e. LETTRE.

Lundi. ***

Homme vain et bizarre, ne cesserez-vous point de me persécuter? quel espoir vous engage à le faire? qu'attendez-vous de tant d'obstination? puis-je vous pardonner? et quand j'aurais cette honteuse faiblesse, que vous en reviendrait-il? Je ne pénètre que trop

Digitized by Google

le fond de votre cœur ; ce n'est point le sentiment ; c'est l'amour-propre qui vous ramène à mes pieds ; l'orgueil s'abaisse à supplier. Vous ne regrettez pas ma tendresse, mais cette admiration dont vous avez joui si long-temps ; elle vous flattait. Ma prévention avait élevé un temple à vos vertus ; vous voyez tomber le voile de l'illusion ; vous vous efforcez de le rattacher sur mes yeux. Ingrat, oubliez-vous que votre main l'a cruellement déchiré ? Non, malgré le trouble de mes sens, l'incertitude de mes vœux, je ne vois plus en vous celui que je me plaisais à chérir. Je ne vous verrai point ce soir. Je ne saurais me résoudre à vous voir.

CIX^e. LETTRE.

Vendredi.

Quoi, ce cœur qui vous aime si tendrement encore, résisterait à vos larmes, à vos gémissemens, aux cris que vous arrache la douleur ! Ah ! je puis m'affliger moi-même, faire violence à tous mes sentimens ; mais il m'est impossible de vous causer volontairement des peines si sensibles. Je cède à vos instances. L'amour

Digitized by Google

fait évanouir toutes mes résolutions. Ah! je ne vous hais point, je ne vous haïssais pas quand je croyais devoir vous détester. Un mouvement inconnu m'agite, il est vrai; pardonnez-le moi, il n'est que trop naturel. C'est mon amant, c'est vous que vous me pressez de partager : pouvez-vous me le proposer? Eh, qui m'assurera que dans ce partage odieux, votre cœur à moi seule... Ah! si une autre avait tes désirs, s'il ne me restait que tes caresses!..... Hélas, elle te verra donc dans ces momens où ton bonheur était mon ouvrage! Elle lira dans tes yeux cette tendre reconnaissance que le plaisir y répand; tu lui donneras ces noms flatteurs, ces noms qui m'enchantaient. Ton ame s'élancera vers la sienne.... Ah, Dieu! quelle affreuse image! Quoi, je te sacrifierais ma délicatesse! je pourrais!..... Je le tenterai, je le ferai, si je puis obtenir de mon cœur un effort si pénible; mais laisse couler mes larmes; retiens les tiennes; tu m'accables, tu me pénètres de douleur..... Eh, mon Dieu! est-ce moi qui chagrine un homme que j'adore! Moi qui désire si sincèrement sa joie, son repos, sa tranquillité; moi qui donnerais tout pour le voir heureux..... Oui, vous régnerez toujours dans mon cœur, dans ce cœur malheureux que vous avez percé d'un trait si cruel. Mes soins pour vous en bannir seraient inutiles : on n'efface point des impressions si fortes, des

Digitized by Google

idées si chères ; elles renaissent malgré nous, malgré notre raison. A quoi se réduisent des combats si violens ? à m'apprendre que rien ne peut détruire un penchant véritable..... Ah ! puisque vous m'aimiez, puisque vous ne vouliez point renoncer à moi, fallait-il ?..... Inhumain ! je vous pardonne. *J'oublierai*, s'il m'est possible. Je vous verrai demain à l'heure où vous me priez de vous recevoir.

CXe. LETTRE.

Dimanche.

C'est donc à mon amant, à mon cher amant que j'écris ? Il m'aime, il m'a toujours aimée ; il le dit, il le jure, et je le crois : eh, pourquoi voudrais-je douter de son cœur, moi qui ne vis, ne respire qu'autant que je crois lui être chère ? Sentimens doux et flatteurs, mouvemens délicieux du plaisir, renaissez dans mon ame ! ranimez mes yeux presque éteints dans les larmes ! rendez-moi les grâces qui font plaire ! *Je suis toujours aimée !* Dis-le moi cent fois, mon cher Alfred ; dis-le moi mille et mille fois : répète à tous momens que je suis *ta chère maîtresse*, qu'aucune

Digitized by Google

autre *ne te peut inspirer d'amour*. Ah, puisses-tu me le persuader!

CXI^e. LETTRE.

Mardi.

Quel moment s'approche! que mon cœur est troublé! Ce billet si tendre, ces sermens..... Hélas, que les temps sont changés! quelle différence! Un mot, un seul de vos regards suffisait pour m'assurer de votre amour; à présent vos larmes, vos expressions les plus vives, vos caresses passionnées ne peuvent que suspendre mes craintes; elles renaissent dès que vous vous éloignez, et mes chagrins se raniment avec elles. Je me rends justice, mon cher Alfred, je ne dois plus inspirer que de la pitié; et ma fierté ne peut supporter l'idée d'en exciter. Je ne goûte plus le plaisir d'être aimée, l'amertume a versé ses noirs poisons sur vos soins, sur tout ce qui m'environne; mon cœur se fait des peines, il s'enveloppe des nuages épais de la tristesse; mon amour ressemble à la haine; je vous offense à chaque instant. Laissez-moi, ah! laissez-moi. Je ne veux pas que vous souffriez de la bizarrerie de

Digitized by Google

mon humeur; elle devient à tous momens plus fâcheuse.

CXII^e. LETTRE.

Jeudi.

Non, je ne puis effacer de mon imagination ces tristes idées que vous me reprochez; votre présence les écarte sans les détruire. Eh, comment pourrez-vous accorder votre amour et vos devoirs? Dans le même cas une femme peut remplir les siens sans trahir ce qu'elle aime : elle cache sa répugnance, et n'a besoin que d'une complaisance où son cœur, où ses sens ne prennent point de part : elle se prête, elle ne se donne pas. Mais vous, dont les désirs doivent prévenir, doivent précéder le pouvoir de remplir ces devoirs..... Non, je n'y saurais penser; partager ce qu'on aime !..... Ah, Dieu! je n'obtiendrai point cet effort d'un cœur qui vous adore! Qui, moi, je chercherais sur ta bouche les traces des baisers qu'une autre y aurait imprimés !... *Je pleure dans tes bras...* Ah! des gémissemens, des cris douloureux seraient à l'avenir les seules marques de ma sensibilité; tes

Digitized by Google

caresses n'exciteraient plus que mes dégoûts et mon désespoir! Quittez-moi, ah, quittez-moi avant ce lien fatal!.... Je n'ai pas la force d'en écrire davantage. Adieu.

CXIII^e. LETTRE.

Samedi.

Plus je me consulte, et plus je sens d'éloignement pour ce que vous exigez de moi. Ce sacrifice est au-dessus de mes forces; et c'est après une mûre délibération, que je vous dis pour la dernière fois qu'il m'est impossible de me soumettre à cette dure condition. Mon cœur est repoussé par une répugnance invincible. Eh puis, quel droit ai-je de causer à une autre les peines que je sens? Pourquoi voudrais-je désoler une femme qui ne m'a point offensée? Que penserait lady Monsery, si elle savait ce que vous préparez à son amour, si elle entendait celui qu'elle préfére, me jurer qu'il ne l'aimera jamais? Je ne suis point assez peu généreuse pour désirer que vous ne puissiez l'aimer; et je connais trop bien l'horreur d'être trahie par ce que l'on aime, pour vouloir la

Digitized by Google

faire éprouver à personne. Pouvez-vous avouer que la naissance et la fortune vous ont déterminé ? Vous, Mylord, être conduit par l'orgueil et par l'intérêt ! Aurais-je cru que des motifs si bas nous sépareraient un jour? Ah, si du moins vous aviez été sincère ! Mais jurer avec serment que vous obéissez à un ordre supérieur ; feindre que l'on vous force à ces nœuds, quand vos sollicitations sont connues. Hélas ! lady Monsery, séduite par les mêmes apparences qui m'ont fait vous croire, trompée comme moi, d'aussi bonne foi peut-être s'abandonne à la douce certitude de vous plaire, de vous fixer : que la moindre connaissance de votre cœur la rendrait malheureuse ! Elle ne le sera jamais par moi ; il n'est pas dans mon caractère de me faire un bonheur en détruisant celui d'un autre.

oooooooooooooooooooooooooooooo

CXIV^e. LETTRE.

Mercredi.

J'ai pensé plus d'une fois, Mylord, qu'il était peu généreux de vous laisser voir une douleur dont toutes les marques ont l'apparence du reproche ; j'ai voulu

Digitized by Google

vous la cacher ; mais le cœur que vous aviez touché, n'est pas capable d'une longue contrainte ; et lorsqu'il veut dissimuler, ses plus grands efforts lui sont inutiles. J'ai tout tenté pour soumettre ma raison au faible extrême de ce cœur : j'ai cherché les moyens de concilier cet amour dont votre bouche et votre main m'ont donné tant d'assurances, avec le parti que vous avez pris, avec la façon dont vous l'avez pris ; avec ce caractère vrai, noble, désintéressé, qui me charmait en vous ; je n'ai trouvé dans mes idées que l'impossibilité d'allier les contraires. Si vous ne m'aimiez pas, en supposant que rien ne vous distingue du commun des hommes, votre conduite est simple, quoiqu'elle ait ses côtés blâmables : si vous m'aimiez, je ne puis la comprendre. Dans le premier cas, en n'admettant que la probité la plus ordinaire, la droiture et la bonté ne permettent assurément pas de répandre l'amertume sur les jours d'un autre, pour contenter un goût passager : dans le second, est-on maître d'étouffer un sentiment que la violence qu'on veut lui faire, ne rend que plus tendre et plus vif ? cède-t-il à des arrangemens qui lui sont étrangers ? Vous n'êtes point celui que j'aimais, non, vous ne l'êtes point ; vous ne l'avez jamais été. Mais je puis me tromper dans mes idées ; que sais-je ? Chaque état a peut-être ses usages, ses maximes, même ses

Digitized by Google

vertus. La rigidité des principes auxquels je tiens le plus, n'est peut-être estimable que dans ma sphère ; elle est peut-être le partage de ceux qui, négligés de la fortune, peu connus par leurs dehors, ont continuellement besoin de descendre en eux-mêmes pour ne pas rougir de leur position. Le témoignage de leur cœur leur donne en partie, ou du moins leur tient lieu de ce que le sort leur a refusé. Etre heureux dans l'opinion des autres ; sacrifier tout au plaisir fastueux d'attirer les regards ; briller d'un éclat étranger qui n'est point en nous, et n'est un bien que parce que la foule en est privée ; c'est sans doute, pour ceux que le hasard a placés dans un jour avantageux, un dédommagement des vertus qu'ils n'ont pas, des qualités qu'ils négligent, du bonheur après lequel ils courent en vain, du dégoût et de l'ennui qui les suit et les dévore. Je souhaite, Mylord, et je le souhaite sincèrement, que rien ne vous force à regretter la vie agréable et paisible à laquelle vous renoncez, qu'un peu moins *d'ambition*, pour me servir de vos termes, vous eût peut-être fait préférer, si le plus fort penchant de votre cœur n'eût emporté la balance. Le lien que vous allez former, brise tous ceux qui m'attachaient à vous. Trop délicate pour vous partager, trop fière pour remplir vos momens perdus, et trop équitable pour vouloir garder un bien sur le-

Digitized by Google

quel une autre acquiert de justes droits, je reprends tous ceux que ma tendresse vous avait donnés sur moi. Je ne vous promets point de l'amitié. J'ignore quel mouvement agite un cœur déchiré par tant de combats; mais je ne puis croire qu'un sentiment aussi pur, aussi doux que l'amitié, puisse naître d'une passion qui ne laisse après elle que le regret de l'avoir sentie, la honte d'en avoir donné des preuves, et la douleur d'avoir fait un ingrat. J'ose croire que vous me connaissez assez pour ne pas me soupçonner de vous quitter par un esprit de vengeance ou de vanité : ma situation à votre égard ne ressemble point à celle où vous étiez avec moi, quand vous formâtes le projet de m'abandonner; projet dont la dureté ne peut se concevoir. Vous ne pouvez douter que je ne vous aie tendrement aimé; soyez sûr que je vous aime encore; mais de nouvelles découvertes, le temps, l'événement qui m'engage à faire une démarche si contraire à mes sentimens, votre absence, les réflexions qui se présentent si naturellement à l'esprit par la vue du présent et le souvenir du passé, me rendront peut-être à moi-même, et me procureront une paix que je ne pourrais trouver dans l'avilissement d'une passion dont je ne sentirais plus que les peines. Adieu, Mylord, croyez que personne ne vous a plus véritablement aimé. Celle qui regarde

Digitized by Google

comme un malheur la triste nécessité de ne vous aimer plus, vous donne en renonçant à vous, la preuve la plus sensible d'un amour qu'elle va s'efforcer d'éteindre. Souvenez-vous que, dans mes chagrins les plus amers, si je n'ai pu vous cacher mes larmes, si j'ai souvent fait couler les vôtres, au moins ai-je eu assez d'égards pour ne jamais mêler l'aigreur à la plainte. Adieu, Mylord, adieu. Puissiez-vous oublier, pour votre propre bonheur, quel cœur vous aviez attaché, et le prix cruel dont vous avez payé sa tendresse et sa confiance !

oooooooooooooooooooooooooooooooo

CXV^e^. LETTRE.

Lundi.

J'ai attendu plus d'un mois, Mylord, l'effet de votre promesse Accoutumé à trahir vos sermens, il n'est pas étonnant que vous manquiez à une parole positive. Un si long délai me force d'insister, et de vous prier une seconde fois de me rendre ces lettres qui ne vous sont point *chères*, qui ne peuvent vous être *chères*. Il faudrait vous supposer une façon de penser bien singulière pour l'imaginer. *Chéririez-*

Digitized by Google

vous des témoins qui déposent contre vous, et ne flattent votre vanité qu'en dégradant votre cœur? Eh, si vous aimiez les lettres, tant d'autres femmes pouvaient vous en écrire de plus agréables! Fallait-il me choisir pour remplir un temps d'attente qu'elles eussent peut-être rendu plus riant? Elles vous auraient pris avec plaisir, quitté sans peine, et remplacé sans croire y perdre. Vous me demandez *mon amitié*! Prétendre *à mon amitié*, vous, mon ennemi le plus cruel! Est-ce en détruisant mon bonheur, mon repos, ma santé, tout l'agrément de ma vie, que vous avez acquis des droits à ma reconnaissance, à mon estime, *à mon amitié?*..... Rendez-moi mes lettres; ne me forcez pas de vous les demander encore; craignez d'approfondir un cœur qui vous a ménagé, de l'exciter à s'ouvrir; ne m'exposez point à vous dire quels sont les sentimens dont je vous crois digne.

CXVI^e. LETTRE.

Samedi.

Je vous dois une réponse, Mylord, et je veux vous la faire; mais comme j'ai renoncé à vous, à votre

Digitized by Google

amour, à votre amitié, à la plus légère marque de votre souvenir, c'est dans les papiers publics que je vous l'adresse. Vous me reconnaîtrez : un style qui vous fut si familier, qui flatta tant de fois votre vanité, n'est point encore étranger pour vous ; mais vos yeux ne reverront jamais ces caractères que vous nommiez *sacrés*, que vous baisiez avec tant d'ardeur, qui vous étaient *si chers*, et que vous m'avez fait remettre avec tant d'exactitude.

Vous dites dans votre dernier billet, que *vous m'êtes, et me serez toujours attaché par l'amitié la plus tendre.* Mille grâces, Mylord, de cet effort sublime ; je dois beaucoup sans doute à la générosité de votre cœur, si elle a pu vous défendre de la haine et du mépris pour une femme que vous avez si vivement offensée. *Vous ne méritez pas l'épithète que je vous donne ; vous ne fûtes jamais mon ennemi :* vous avez l'audace de répéter que *vous ne le fûtes jamais.* Vous osez me prier *de ne point oublier un homme qui me fut cher.* Non, Mylord, non, je ne l'oublierai point, je ne l'oublierai jamais : un trait ineffaçable l'a gravé dans ma mémoire : mais je ne m'en souviendrai que pour détester ses artifices.

Tremblez, ingrat ; je vais porter une main hardie jusqu'au fond de votre cœur, en développer les replis secrets, la perfidie, et détaillant l'horrible trahison....

Digitized by Google

Mais le pourrai-je ? avilirai-je aux yeux de l'Angleterre l'objet qui sut plaire aux miens ? Non, par une touche délicate, ménageant l'expression du tableau, en rendant ses traits sortans pour lui-même, mettons-les dans l'ombre pour tous les autres.

Descendez en vous-même, Mylord, osez vous interroger, vous répondre ; et de tant de qualités dont vous vous pariez, de tant de vertus dont vous vous décoriez, dites-moi quelle est celle dont vous m'avez donné des preuves ? Sincère, généreux, compatissant, libéral, ami des hommes ; rempli de cette noble fierté qui caractérise la véritable grandeur ; la bonté, la droiture, l'honneur et la vérité semblaient régler tous vos sentimens, diriger toutes vos démarches, guider tous vos mouvemens ; vous le disiez, Mylord, et moi je le croyais. Eh, pourquoi ne l'aurais-je pas cru ? Je ne trouvais rien dans mon cœur qui pût me faire douter du vôtre.

Ne vous applaudissez pas de m'avoir trompée ; non, ne vous en applaudissez pas : le fourbe le plus habile doit bien moins à son adresse qu'à la bonne foi de celui qui en devient la victime.

Mais comment un pair de la Grande-Bretagne a-t-il pu s'abaisser, se dégrader au point de s'imposer à lui-même une indigne contrainte ? de donner tant de soins, à qui ? quel était l'objet de sa feinte ? une simple

Digitized by Google

citoyenne : distinguée seulement par un intérieur peu connu, méritais-je le fatal honneur d'exercer vos talens? par quel malheur ai-je eu de vous cette odieuse préférence? sans éclat, sans célébrité, comment ai-je pu vous inspirer le désir de me rendre malheureuse? quel fruit avez-vous recueilli de cette triste fantaisie? Les gémissemens de mon cœur étouffés par la prudence; mes pleurs répandus dans le sein d'une seule amie; l'altération de ma santé attribuée à ce mal commun dans nos climats, rien n'a servi votre vanité. On ignore encore le sujet d'une douleur si vive, si constante; vous n'en avez point triomphé : mais qui sait après tout, ce que vous auriez fait, si un intérêt qui vous regardait seul, ne vous eût engagé au silence?

Mais à quel titre avez-vous pu croire qu'il vous fût permis de m'affliger? quelle loi m'assujettissait à votre caprice? vous rendait l'arbitre de mon destin? je ne vous cherchais pas. Tranquille dans mon obscurité, j'éloignais de moi tout ce qui pouvait troubler une vie, sinon heureuse, au moins paisible. Pourquoi votre art perfide sut-il me voiler vos desseins? Choisie apparemment pour amuser vos désirs, en attendant que la fortune remplît vos vœux intéressés, vous éprouviez sur mon cœur les traits dont vous vouliez blesser celui d'une femme riche et puissante par ses alliances. Si, connaissant vos vues, par une basse con-

Digitized by Google

descendance j'eusse bien voulu m'y prêter, je n'aurais point à me plaindre de vous. Mais feindre une passion si tendre, un respect si grand, des transports si soumis !..... Vil séducteur, digne à jamais de mon éternel mépris, vas, mon cœur te dédaigne ; plus noble que le tien, il n'accorde point son amitié à qui n'a pu conserver son estime ; une haine immortelle est le seul sentiment que ton ingratitude et ta fausseté peuvent lui inspirer.

Mais quoi, tromper une femme, est-ce donc enfreindre les lois de la probité ? manque-t-on à l'honneur en trahissant une maîtresse ? C'est un procédé reçu ; tant d'autres l'ont fait ; il en est tant qui le font.

Oui, Mylord, il en est ; mais ce sont des lâches, qui, portés par leur caractère à faire le mal, et n'osant offenser ceux qui peuvent les punir, se destinent et se bornent à désoler un sexe que le préjugé réduit à ne pouvoir ni se plaindre ni se venger.

Eh, qui êtes-vous, hommes ? d'où tirez-vous le droit de manquer avec une femme aux égards que vous vous imposez entre vous ? Quelle loi dans la nature, quelle convention dans un Etat autorisa jamais cette insolente distinction ? Quoi, votre parole simplement donnée, vous engage avec le dernier de vos semblables, et vos sermens réitérés ne vous lient point à

Digitized by Google

l'amie que vous vous êtes choisie ! Monstres féroces, qui nous devez le bonheur et l'agrément de votre vie, vous qui ne connaissez que l'orgueil et l'amour effréné de vous-même, sans la douceur, sans l'aménité qui furent notre partage, quel serait le vôtre ? Pensez-vous que nos mains se refusassent à laver dans le sang les outrages que nous recevons, si la bonté de notre cœur n'étouffait en nous le désir de la vengeance ? Sur quoi fondez-vous la supériorité que vous prétendez ? sur le droit du plus fort ? Eh, que ne le faites-vous donc valoir ? que n'employez-vous la force au lieu de la séduction ? Nous saurions nous défendre ; l'habitude de résister nous apprendrait à vaincre. Ne nous élevez-vous dans la mollesse, ne nous rendez-vous faibles et timides, que pour vous réserver le plaisir cruel que goûte cette espèce de chasseur, qui, tranquillement assis, voit tomber dans ses piéges l'innocente proie qu'il a conduite par la ruse à s'envelopper dans ses rets ?

Quoi, c'est le souvenir de Mylord qui m'engage à me livrer à des réflexions si dures sur ses pareils ? Qui m'eût dit que la tendresse et l'estime que j'avais pour lui me forceraient un jour à les faire ? Ah, Mylord, Mylord ! est-ce bien vous qui avez détruit par votre conduite le respect que j'avais pour votre caractère ! Hélas, trop attaché à l'erreur qu'il chérissait,

Digitized by Google

mon cœur a cherché tous les moyens de la conserver. Ah! dans l'instant où je m'arrachais moi-même à la douceur de vous voir, portée encore à diminuer vos torts, je me serais trouvée heureuse de n'accuser de mes pleurs que l'excès de ma délicatesse! Elle vous étonne, peut-être cette délicatesse; mais sachez, Mylord, que dans un cœur bien fait, l'amour une fois blessé l'est pour toujours. Dans l'égarement de la douleur, dans ces momens affreux, où l'ame avilie, abattue, succombe, ne meut presque plus une machine affaissée sous le poids qui l'accable, on se tourne naturellement vers la cause de son mal; il semble que la main qui vient d'enfoncer le trait, ait seule la puissance de l'arracher. Situation horrible, inexprimable, dans laquelle, détachée de tout, de l'univers, de soi-même, on ne tient plus qu'à l'inhumain qui vous réduit à cet état funeste! Le cœur ne sent alors que ses pertes; tout entier au sentiment qu'il se cache peut-être, il saisit avec avidité tout ce qui lui en offre l'image: l'estime, l'amitié, les moindres égards lui paraissent un dédommagement du bien qu'on lui enlève; il met un prix immense au peu qui lui reste; semblable au malheureux qui lutte avec les flots, il s'attache à tout ce qui lui présente un faible appui.

C'est dans cette agitation terrible, dans ce désordre humiliant, que je crus pouvoir vous pardonner, vous

Digitized by Google

rendre ma tendresse et ma confiance. Les reproches dont vous ne cessiez de vous accabler, m'engagèrent à supprimer ceux que j'aurais dû vous faire; vos attentions excitèrent ma reconnaissance, vos pleurs me touchèrent; l'amertume de ma douleur me rendit sensible à la vôtre; je ne pus vous voir gémir à mes pieds, vous que j'adorais, sans sentir ranimer cet amour si vrai, si tendre, dont vous doutiez alors, et qui vous semblait éteint: je vous serrai dans mes bras; des larmes d'attendrissement, et peut-être de joie, se mêlèrent à celles que la vanité vous faisait répandre, je crus pouvoir être heureuse encore. Mais chaque jour, chaque instant m'apprit que, s'il est possible de pardonner, il ne l'est pas d'oublier; que si la bonté du naturel peut empêcher de haïr un perfide, une juste fierté s'élève enfin contre notre faiblesse, et nous fait mépriser et l'amant qui peut nous trahir, et le penchant qui nous entraîne encore vers lui.

C'est dans la vivacité de ce penchant, c'est dans la force de mon amour, que j'ai eu celle de renoncer à vous, de vous dire: *Vous n'êtes plus celui que j'aimais.* J'ai préféré la douleur à la honte; j'ai mieux aimé gémir de cet effort, que de laisser dépendre mon bonheur d'un homme qui n'était plus digne d'en être l'arbitre; j'ai rompu un commerce dont je ne voyais plus que l'indécence; le charme flatteur

Digitized by Google

qui me la cachait n'existait plus; je me méprisais moi-même en songeant que je vous aimais. A présent c'est vous, Mylord, vous seul que je méprise, non pour avoir quitté une femme, vous être montré plus ambitieux que sensible, non pour avoir changé de sentiment, mais parce que vous en avez feint que vous ne sentiez pas; parce que vous avez traité durement, inhumainement votre amie, celle qui vous était véritablement attachée, dont vous aviez désiré la tendresse, que vous connaissiez digne de vos égards, et dont vous aviez mille fois juré de ménager la sensibilité. Je vous méprise, parce que vous vous êtes conduit avec bassesse; qu'incapable de confiance et d'amitié, vous avez eu recours au mensonge, moyen infâme, et dont un homme de votre naissance devait rougir de faire usage. Ah, sur combien de points vous avez eu l'art de me tromper! Pour votre propre avantage, que n'êtes-vous, Mylord, celui que mon cœur se plaisait à chérir!

Plus sincère que vous, je ne vous promis point mon amitié; je renonce à la vôtre. Mais qu'est-ce donc qu'un homme, qu'on ne voit plus, qu'on ne verra jamais, entend par *cette amitié* qu'il ose offrir, promettre? quelle profanation d'un nom si révéré des cœurs vertueux? Quoi! ce sentiment si noble, don précieux de la divinité, qui rassemble, unit, inté-

Digitized by Google

resse, lie les humains, se borne donc dans l'idée de Mylord à ne point nuire à ceux qu'il honore du nom d'*amis!* Que pouvez-vous pour moi? Vous seriez-vous flatté que je voulusse un jour vous devoir quelque chose? Vous avez détruit ma tranquillité; est-il en vous de la faire renaître! Le bien que vous m'avez ôté ne subsiste plus; le ciel même, à cet égard, ne peut réparer mes pertes. L'idée fantastique qui faisait mon bonheur, s'est évanouie pour jamais; cette idole chérie, adorée, dénuée des ornemens dont mon imagination l'avait embellie, ne m'offre plus qu'une esquisse imparfaite; je rougis du culte que j'aimais à lui rendre. Ainsi mon cœur, trompé par ses désirs, éclairé par ses peines, n'a joui que d'une vaine erreur. Il la regrette peut-être, mais il ne peut la recouvrer. Adieu, Mylord, pour reconnaître en partie cette *amitié* si *tendre*, si *sincère*, que vous me *conservez*, je souhaite que vous n'en ressentiez jamais de véritable pour quelqu'un qui vous ressemble. Ce souhait doit vous convaincre que je suis capable de pardonner.

FIN DES LETTRES DE FANNY BUTLERD.

Digitized by Google

HISTOIRE

DU MARQUIS

DE CRESSY,

PUBLIÉE EN 1758.

Digitized by Google

Digitized by Google

EXTRAIT

DE DIVERS OUVRAGES.

Freron a fait un grand éloge de l'*Histoire du Marquis de Cressy*; La Harpe donne à ce roman la préférence sur toutes les autres productions de Madame Riccoboni; Madame de Genlis, dans son livre de l'*Influence des Femmes sur la littérature*, ne blâme le Marquis de Cressy, que parce qu'elle le considére comme un séducteur froidement vil et coupable. « Madame de Riccoboni, dit-elle aussi, est la première qui ait eu la funeste idée de rendre le suicide intéressant; c'est un reproche grave que l'on peut faire à sa mémoire. » Grimm convient que cet ouvrage a eu grand succès, mais il ajoute qu'il ne l'aime pas.

Nous sommes bien loin de penser que la critique n'ait rien à reprendre dans cette production. Le caractère du marquis de Cressy n'est pas tracé d'une manière large et ferme; cet ambitieux

Digitized by Google

qui dès le début de l'ouvrage sacrifie l'amour et le bonheur au désir de s'élever est arrêté dans sa carrière par des petites intrigues; il se fait une affaire de la galanterie; il ne se hâte pas de profiter des chances heureuses que lui présente la fortune pour marcher à son but. Le remords, le repentir le ramenent comme un homme faible et sans énergie aux pieds de sa femme : c'est la honte, une timidité mal entendue qui l'empêchent d'avouer ses torts et de réparer ses erreurs : ce n'est pas un égoiste qui ne songe qu'à ses intérêts propres sans s'inquiéter des souffrances des autres. Mais l'auteur n'a-t-il pas voulu peindre la bizarrerie du cœur humain ? Tel se joue des sentimens les plus tendres qui les éprouve à son tour. Le marquis de Cressy n'a pu résister aux charmes d'une épouse vertueuse : on ne peut attendre d'un homme jeune encore la froide impassibilité de la vieillesse. D'ailleurs est-il bien nécessaire que le caractère d'un personnage de roman soit toujours hors de la nature et qu'il soit conséquent avec lui-même ? Il nous semble qu'on ne peut reprocher sérieusement à un écrivain d'avoir laissé à un homme coupable

Digitized by Google

assez de vertu pour apprécier toute l'étendue de son malheur.

Madame Riccoboni n'a point cherché, ainsi que le prétend Madame de Genlis, à rendre le suicide intéressant : le suicide est un dénouement comme un autre, et s'il était moins brusque dans l'histoire du marquis de Cressy, on le trouverait aussi naturel que dans la plupart de nos drames. Le suicide est un acte de démence; la marquise se trouve sans présent, sans avenir; le désespoir la conduit à se donner la mort. Son exemple a trouvé peu d'imitateurs de nos jours; comme dans tous les temps les femmes pleurent, gémissent, lorsqu'un perfide les a trahies, les consolations surviennent et tout s'arrange moins tragiquement que dans un roman.

Malgré la censure plus ou moins fondée que l'on a dirigée contre l'*Histoire du marquis de Cressy*, nous croyons qu'il est impossible de lire cet ouvrage sans éprouver un vif intérêt : la peinture des travers d'un homme qui, par faiblesse ou par ambition, détruit son propre bonheur, est éminemment morale. La pureté du

Digitized by Google

style, la variété des tons, la finesse des expressions, une narration toujours animée et qui n'est entravée par aucune circonstance étrangère au sujet, rendent cette production digne des éloges qu'on lui a donnés.

Digitized by Google

HISTOIRE

DU MARQUIS

DE CRESSY,

MONSIEUR le duc de Vendôme ayant glorieusement terminé la guerre d'Espagne, revint à la Cour, suivi d'une brillante jeunesse; victorieuse sous ses étendarts, elle partageait avec lui l'honneur de ses triomphes.

Parmi ceux qui s'étaient distingués dans la dernière campagne, le marquis de Cressy, par une attention particulière du Prince qui l'aimait, avait eu occasion de montrer ce que peuvent le zèle, le courage et la fermeté dans le cœur d'un Français, heureux si des qualités si nobles eussent pris leur source dans l'amour de la patrie, et dans cette généreuse émulation naturelle aux belles ames, plutôt que dans un désir ardent de s'avancer, d'effacer les autres, et de parvenir à la plus haute fortune.

Le marquis entrait dans sa vingt-huitième année, lorsqu'il reparut à la Cour après six ans d'absence. Il

Digitized by Google

était maître de lui-même; assez riche, si ses désirs eussent été modérés; mais dominé par l'ambition, le bien de ses pères ne pouvait suffire à l'état qu'il avait pris; il songea à le soutenir, même à l'augmenter; une grande naissance, une figure charmante, mille talens, une humeur complaisante, l'air doux, le cœur faux, beaucoup de finesse dans l'esprit, l'art de cacher ses vices, et de connaître le faible d'autrui, fondaient ses espérances : elle ne furent point déçues. Un tel caractère réussit presque toujours. L'apparence des vertus est bien plus séduisante que les vertus mêmes; et celui qui feint de les avoir, a bien de l'avantage sur celui qui les possède.

Le marquis de Cressy devint en peu de temps l'admiration des deux sexes. Les hommes recherchèrent son amitié, et les femmes désirèrent sa tendresse; mais celles qui tentèrent de l'engager, trouvèrent dans son cœur une barrière difficile à forcer. De toutes les passions, l'intérêt est celle qui cède le moins aux attaques du plaisir.

Le marquis résista long-temps aux douceurs qui lui étaient offertes, même à sa vanité. Le titre envié d'homme à bonne fortune, le toucha bien moins que l'espoir d'une alliance, qu'une conduite sage pouvait lui procurer. Sans pénétrer ses desseins, on vit son indifférence, et le peu de succès ayant rebuté les

Digitized by Google

femmes qui ne voulaient que plaire, la difficulté anima celles dont l'ame tendre, les désirs timides et réglés par la décence, semblaient dignes de vaincre la résistance d'un homme si capable, en apparence, de rendre heureuse celle qui parviendrait à toucher son cœur.

Madame la comtesse de Raisel et mademoiselle du Bugei furent de ces dernières. La comtesse, veuve depuis deux ans d'un mari qu'elle n'aimait pas, dont l'âge avancé et l'humeur fâcheuse ne lui avaient fait connaître le mariage que par ses dégoûts, semblait s'être destinée à vivre libre; elle entrait dans sa vingt-sixième année; sa taille était haute, majestueuse, ses yeux pleins d'esprit et de feu; une physionomie ouverte annonçait la noblesse et la candeur de son ame; la bonté, la douceur et la générosité formaient le fond de son caractère; incapable de feindre, elle l'était aussi de concevoir la plus légère défiance : on lui inspirait difficilement de l'amitié, mais quand elle aimait, elle aimait si bien qu'il fallait mériter sa haine pour la ramener à l'indifférence. Une naissance illustre, une fortune immense, étaient les moindres avantages qu'une femme telle que madame de Raisel pût offrir à l'heureux époux qu'elle daignerait choisir.

Adélaïde du Bugei n'avait guère plus de seize ans;

Digitized by Google

tout ce que la jeunesse peut donner de fraîcheur et d'agrément, était répandu dans ses traits et sur toute sa personne; à un esprit naturellement vif et perçant, elle joignait ce charme inexprimable que donnent l'innocence et l'ingénuité. Elle n'avait plus de mère. M. du Bugei venait de la retirer de l'abbaye de Chelles dans le dessein de la marier. La fortune d'Adélaïde n'était pas considérable, la plus grande partie de celle de son père consistait en bienfaits du Roi. Mais l'ancienneté de sa maison, les services de ses aïeux, son mérite et sa beauté, lui promettaient un sort bien différent de celui dont l'intérêt et l'amour la rendirent la triste victime.

Telles étaient les deux personnes dont M. de Cressy fit naître les premiers sentimens. Elles étaient alliées, et l'amitié les unissait; mais la différence de leur âge n'admettait point entre elles cette intimité qui bannit toute réserve. La comtesse gardait son secret par prudence, et mademoiselle du Bugei ignorait qu'elle en eût un à confier.

M. de Cressy se trouvait plus souvent avec Adélaïde, qu'avec la comtesse. Il allait presque tous les jours dans une maison où elle était familière. Il s'aperçut du désordre où la jetait sa présence, et connut le penchant de son cœur. Il sentait un plaisir secret en observant l'impression qu'il faisait sur ce cœur

Digitized by Google

simple et vrai ; mais comme il était fort éloigné de borner son ambition à la fortune qu'elle pouvait lui apporter, il rejeta d'abord toute idée de profiter des dispositions d'Adélaïde ; mais le temps, la vanité, le désir, l'amour peut-être, détruisirent cette sage résolution, et lui présentèrent un moyen d'entretenir le goût que mademoiselle du Bugei lui laissait voir, sans rien changer au plan déjà formé pour son élévation.

Ainsi, cachant à tous les yeux les nouveaux sentimens dont il était occupé, il affecta de ne lui marquer aucun égard qui pût les dévoiler, et s'attacha à lui rendre des soins dont elle seule pût s'apercevoir. Cette conduite adroite fit l'effet qu'il en avait attendu : Adélaïde se crut aimée ; son cœur, prévenu par une forte inclination, s'enflamma peu à peu, et sa passion devint si puissante sur son ame, que l'ingratitude et la perfidie du marquis ne purent dans la suite ni l'éteindre, ni la lui rendre moins chère.

Madame de Gersai, chez laquelle Adélaïde et le marquis se rencontraient si souvent, était sœur du feu comte de Raisel, et ne voyait point sa veuve, honteuse de lui avoir intenté un procès sur des prétentions assez mal fondées. Comme elle en jugeait autrement, et qu'il y avait peu de temps que cette affaire était terminée, son ressentiment durait encore.

Digitized by Google

Cet effet du hasard fit que madame de Raisel et Adélaïde ne s'aperçurent jamais de leur rivalité.

La maison qu'occupait M. du Bugei avait un jardin, dont une des portes s'ouvrait sur une promenade publique. Avec le temps, M. de Cressy parvint à engager Adélaïde à profiter de cette commodité pour lui parler les soirs. La beauté de la saison où l'on entrait alors, rendant ces promenades très-naturelles, elle n'imagina pas qu'il y eût le moindre risque à lui accorder cette faveur; elle sortait de chez elle, suivie d'une gouvernante dont l'humeur trop facile se prêtait aux désirs de sa jeune élève qui, charmée de ces entretiens, ne prévoyait aucun des périls où ils pouvaient l'exposer. M. de Cressy profitant de l'avantage que lui donnaient sur elle l'expérience et l'artifice, en échauffant peu à peu son cœur, l'amenait insensiblement à lui avouer tout l'amour qu'elle sentait pour lui : aveu dangereux, dont un amant conteste la vérité jusqu'au moment où, de preuve en preuve, il nous conduit à lui en donner une, après laquelle le doute se dissipe et le désir s'envole.

Cependant madame de Raisel ne trouvant rien dans sa raison capable de s'opposer à sa naissante inclination, souhaitait ardemment que le marquis lui rendît des soins. La retenue de son sexe et sa modestie naturelle ne pouvaient lui permettre de faire les premiers

Digitized by Google

pas ; quoique ses intentions eussent pu justifier ses démarches, elle n'osait en faire aucune : il lui paraissait honteux d'employer l'entremise d'un ami, et d'acheter par une sorte de bassesse un bonheur qu'elle rougirait d'avoir obtenu, et qui serait continuellement troublé par l'incertitude des motifs qui auraient déterminé M. de Cressy à rechercher sa main. Son cœur délicat ne voulait rien devoir à la fortune, il cherchait un bien plus précieux que tous ceux qui attirent les vœux des hommes ordinaires ; c'était la douceur d'une tendresse sentie et partagée, d'une union dont l'amour formât les liens, et dont l'estime et l'amitié resserrassent à jamais les nœuds.

Malgré l'ambition du marquis, il n'eût jamais osé prétendre à madame de Raisel ; elle venait récemment de refuser un parti, après lequel il semblait qu'aucun autre ne pût s'offrir : il était bien éloigné d'imaginer qu'il fût assez heureux pour lui plaire. Quand la comtesse se rencontrait avec lui, la crainte de laisser échapper des marques de son penchant, lui donnait un air de réserve et d'embarras, que M. de Cressy, naturellement enjoué, prenait pour une froideur de caractère peu propre à l'attirer. Madame de Raisel, charmante où il n'était pas, perdait, en le voyant, cette vivacité qui rend aimable, et donne de la grâce à tout ce qu'on fait : l'agitation de son cœur suspen-

Digitized by Google

dait les agrémens de son esprit : elle se taisait, ou disait des choses si indifférentes, que le marquis, prévenu contre le sérieux où il la voyait toujours, avait une sorte d'éloignement pour elle. Quoique sa maison fût une des plus brillantes de la Cour, qu'il y eût été présenté, même accueilli, c'était celle où on le trouvait le plus rarement.

Pendant qu'Adélaïde s'abandonnait au charme séduisant d'une passion dont rien ne troublait encore la douceur; que madame de Raisel, chaque jour plus sensible, entretenait avec complaisance un désir dont elle était uniquement occupée, la marquise d'Elmont, conduite par la vanité, ou peut-être par un motif moins excusable, entreprit de vaincre l'indifférence de M. de Cressy, ou, si elle ne pouvait s'en faire aimer, de lier avec lui cette espèce de commerce où le caprice et la liberté, tenant la place du sentiment, ôtent à l'amour toutes ces erreurs aimables dont il se nourrit, en font une sorte de goût où le cœur ne prend jamais de part, et qui donne moins de plaisir qu'il ne produit de regret.

Madame d'Elmont était une de ces femmes qui, n'ayant aucune des vertus de leur sexe, adoptent follement les travers de celui qu'elles prétendent imiter; qui, loin de chercher à en acquérir la force et la solidité, en prennent seulement l'audace et la licence,

Digitized by Google

et qui, livrées au déréglement de leur imagination, s'honorent du nom d'homme, parce qu'indignes de celui de femmes estimables, elles ont osé renoncer à la pudeur, à la modestie et à la délicatesse de sentiment, qui est la marque distinctive de leur être.

Telle était celle qui prit du goût pour M. de Cressy, et fit éclater le dessein formé de se l'attacher : mais comme un pareil engagement ne convenait ni à ses vues ni à la situation actuelle de son cœur, il le rejeta absolument, feignit d'ignorer les intentions de la marquise, l'évita partout; et sans manquer à ce qu'il devait à son rang et à son sexe, il sut éluder ses poursuites et se défendre de ses attaques.

La haute opinion que madame d'Elmont avait d'elle-même, et l'orgueil dont elle était remplie, lui persuadèrent qu'un homme capable de résister à ses avances, était moins gardé par l'indifférence, que lié par un amour secret et heureux. Attachée à cette idée, et guidée par le dépit et la curiosité, elle observa les démarches du marquis, fit épier ses pas, et tarda peu à découvrir que mademoiselle du Bugei était l'objet de ses empressemens : ainsi, la regardant comme le seul obstacle qu'elle eût à vaincre pour réussir dans ses projets, elle résolut de troubler une intrigue si opposée à ses désirs, et de priver Adélaïde d'un

Digitized by Google

bien dont elle-même souhaitait vivement la possession.

Comme on voit les actions des hommes, et qu'on en pénètre rarement les motifs, il est bien des occasions dans la vie où la noirceur et la malignité se parent aisément des traits de la justice et de la probité. Madame d'Elmont, instruite des promenades fréquentes d'Adélaïde et de l'exactitude du marquis à l'y accompagner, écrivit à M. du Bugei, pour l'informer qu'un homme aimable, dont elle taisait le nom, avait les soirs des rendez-vous avec sa fille. C'est ainsi que, cachant sa basse jalousie sous l'apparence de l'amitié qu'elle avait pour M. du Bugei, elle porta dans l'ame d'Adélaïde le premier mouvement de la douleur. Ce ne fut point assez pour elle d'enteudre les reproches d'un père irrité, de recevoir un ordre précis de ne plus parler à celui qu'elle aimait; en lui découvrant où pouvait tendre la conduite mystérieuse de cet amant, on lui apprit à craindre qu'il n'eût pas pour elle le respect et la tendresse qu'elle méritait à tant de titres de lui inspirer.

Le caractère de mademoiselle du Bugei ne lui permettait pas de nier une vérité que son trouble confirmait assez : un aveu sincère de ce qui s'était passé entre elle et le marquis, mit M. du Bugei dans un

Digitized by Google

embarras extrême. M. de Cressy ne s'était avancé sur rien dont on pût tirer avantage pour pénétrer son cœur; il n'avait fait aucune offre, aucune demande, et ses expressions, ménagées avec adresse, donnaient peu de lumières sur ses desseins; mais Adélaïde aimait, elle se croyait aimée. M. du Bugei estimait le marquis et désirait le bonheur de sa fille; il prit le parti de contraindre M. de Cressy à s'expliquer; et ne voulant point paraître dans cette affaire, il dicta ce billet à Adélaïde, qui l'écrivit sans oser résister à sa volonté.

« L'honneur que vous m'avez fait, Monsieur, de » vous entretenir souvent avec moi, a été remarqué » par des personnes qui en ont pris occasion de me » croire imprudente. Ne m'accusez ni de caprice ni » d'impolitesse, en me voyant changer de conduite » avec vous, et trouvez bon que je ne vous parle plus » ni en public ni en particulier, à moins que je n'en » reçoive l'ordre de mon père: si vous ne l'engagez » pas vous-même à me le donner, oubliez-moi pour » toujours. »

Elle pleurait si fort en écrivant, que son père, touché de ses larmes, s'avança vers un balcon, et s'y appuya pour cacher son attendrissement. Adélaïde, toute occupée de sa douleur, partageant déjà celle de son amant, sans songer qu'elle lui offrait un moyen

Digitized by Google

de devenir heureux, vit seulement la privation de ces entretiens qui l'enchantaient ; et saisissant le moment où son père ne la regardait pas, elle écrivit ces mots sur un petit papier :

« Vous dire de m'oublier ? Ah, jamais ! on m'a forcée » de l'écrire ; rien ne peut m'obliger à le penser ni à » le désirer ».

Elle glissa ce papier dans sa lettre, et se hâta de la fermer : son père l'ayant envoyée sur-le-champ, elle en attendit la réponse avec toute l'inquiétude que peuvent causer l'amour et la crainte dans un cœur où l'on vient d'élever un doute sur l'objet de ses plus chers désirs.

M. de Cressy n'était point chez lui lorsqu'on y porta ce billet ; il avait cherché Adélaïde tout le soir ; surpris de ne la trouver ni chez madame de Gersai, ni dans le jardin, il ne pouvait concevoir pourquoi elle manquait à leur rendez-vous ordinaire.

Il ne rentra qu'à deux heures du matin : cette lettre, qui lui fut remise, le surprit et le chagrina ; il en connut aisément l'auteur : mais il fut pénétré d'un sentiment si tendre en lisant ce petit papier, preuve si décidée de l'amour d'Adélaïde, qu'il fut tenté de sacrifier tous ses projets de grandeur et de fortune à l'attrait du bonheur véritable qu'il pouvait

Digitized by Google

trouver dans la possession d'une fille charmante dont il était adoré.

Il ne pouvait se dissimuler que le penchant d'Adélaïde pour lui n'eût peut-être jamais pris de force, s'il n'avait eu l'art de l'entretenir et de l'augmenter en lui parlant avec assiduité; en lui montrant une préférence décidée, enfin en lui persuadant qu'il l'aimait ardemment lui-même. En pensant au regret, à la douleur, où ses refus pouvaient la livrer, aux reproches qu'elle serait en droit de lui faire, il sentit au fond de son cœur ce mouvement juste et vrai que la nature imprime en nous, qui déchire le voile dont l'amour-propre couvre nos erreurs, nous fait rougir de nos fautes, et nous porte à les réparer; mouvement qui nous conduirait peut-être plus sûrement que les principes d'une raison étudiée, si nous avions la force de l'écouter et de le suivre. Quelle riante image s'offrait à l'idée de M. de Cressy, si, faisant céder l'ambition à la tendresse, au devoir, à l'honneur, il portait dans l'ame d'Adélaïde une joie dont il partagerait les transports! quel plaisir de lire dans les yeux d'une personne aimée la douce satisfaction qu'on vient d'y répandre! et quel bien est comparable à celui qui naît de la certitude d'avoir rempli l'engagement qu'un cœur noble contracte avec lui-même!

Il se le peignit, ce bien véritable, mais il ne put se

Digitized by Google

résoudre à l'acheter par la perte de ses espérances ; il passa la nuit dans la plus grande agitation ; et son amour et ses désirs cédant enfin à l'ambition, penchant invincible de son cœur, il fit cette réponse à mademoiselle du Bugei.

« MADEMOISELLE ;

» Rien ne peut me consoler d'avoir été la cause » innocente qu'on ait osé trouver quelque chose à » reprendre dans la conduite d'une personne aussi » respectable que vous. J'approuverai tout ce que » vous ferez, sans me croire en droit de vous en » demander la raison. Que je serais heureux, Made- » moiselle, si ma fortune et les arrangemens qu'elle » me force de prendre, ne m'ôtaient pas la douceur » d'espérer un honneur dont mon respect et mes » sentimens me rendraient peut-être digne, mais que » mon état présent ne me permet pas de rechercher. » J'ai l'honneur d'être, etc. »

Cette lettre fut remise à M. du Bugei, suivant l'ordre qu'il en avait donné : la réponse du marquis lui fit peu de peine. Comme il avait d'autres vues pour sa fille, que le seul désir de la satisfaire eût pu lui faire changer, il regarda l'excuse de M. de Cressy comme un moyen heureux de suivre ses premiers

Digitized by Google

desseins, sans contraindre l'inclination d'Adélaïde. Il n'imagina pas que l'amour eût fait dans son ame une impression difficile à effacer ; il regarda son attachement comme un de ces goûts vifs, mais légers, que le temps et la dissipation détruisent. L'opinion avantageuse qu'il avait du caractère de M. de Cressy, ne lui permettait pas de penser qu'il eût formé le projet odieux de séduire Adélaïde. Il crut qu'une fille sans expérience avait pu se tromper et prendre pour de l'amour ces attentions polies et ces propos flatteurs que la galanterie a mis en usage. M. du Bugei avait de l'honneur et de la droiture ; qualités qui portent toujours à bien juger des sentimens d'autrui.

Il fit appeler sa fille, et lui remettant la lettre qu'il venait de recevoir : « C'est à vous, Mademoiselle, lui dit-il, à décider des torts que M. de Cressy peut avoir avec vous ; s'il vous a dit qu'il vous aimait, il vous a trompée, et vous en tenez la preuve convaincante. A votre âge on est facilement déçue. Que cette méprise vous éclaire et vous fasse éviter ce qui peut vous conduire à de semblables erreurs. Je ne veux pas, continua-t-il, aigrir le chagrin où je vous vois, par une remontrance plus sévère. J'excuse ce premier mouvement, pourvu qu'il ne dure pas, et que, par plus d'exactitude, vous vous rendiez digne de mes bontés. Vous m'êtes chère, Adélaïde, ajouta-t-il, je vous

Digitized by Google

aime, vous le savez; mais je ne répondrais pas de vous conserver ma tendresse, si vous étiez assez faible pour vous livrer encore à un penchant que vous devez rougir d'avoir laissé paraître. »

Mademoiselle du Bugei n'était point en état de répondre; son cœur, pressé d'une douleur accablante, en était entièrement occupé; ses pleurs coulaient sur son visage, sur son sein, et baignaient cette lettre fatale qui venait de détruire tout son bonheur, toutes ses espérances. Elle tomba aux pieds de M. du Bugei, et le supplia de lui permettre d'aller passer quelques jours à Chelles : elle ne désirait dans cet instant que la liberté de s'affliger sans contrainte. Il y consentit volontiers, espérant que le plaisir de revoir les compagnes de son enfance, ramenerait la paix dans son cœur, et lui ferait oublier le marquis de Cressy.

La gouvernante fut renvoyée et remplacée par une femme de chambre; on chassa celle qu'elle avait auparavant, et la nouvelle suivit Adélaïde à Chelles. La clef de la porte de communication fut portée dans l'appartement de M. du Bugei. En remerciant madame d'Elmont de ses avis, il prit soin de l'engager au secret sur cette affaire; et comme personne n'avait intérêt à la divulguer, elle fut ensevelie dans le silence.

M. de Cressy apprit la retraite d'Adélaïde par un

Digitized by Google

homme à lui, qui se trouva parent de la femme de chambre qu'on venait de placer auprès d'elle. Il fut touché de son départ; dans leurs longs entretiens, le marquis avait trop bien connu la façon de penser de mademoiselle du Bugei, pour douter de la peine qu'elle devait ressentir dans ces premiers momens: elle était fière, elle était sensible, il le savait: en se rappelant sa conduite présente, après tant d'assurances d'une passion dont rien ne pouvait faire douter Adélaïde, il pensa qu'elle le mépriserait, qu'il serait l'objet de son dédain, peut-être de sa haine, lui qui l'avait été de sa plus tendre estime, des plus douces affections de son cœur. Sans dessein de réparer ses torts, il voulut les diminuer aux yeux d'Adélaïde; il entreprit de justifier un procédé si dur, et saisissant le moyen que le hasard lui offrait de faire parvenir une lettre dans ses mains, il se détermina à lui écrire, mais il trouva de la difficulté à s'exprimer. Comment demander pardon, quand il sentait si bien qu'il ne méritait pas de l'obtenir?

Quelle excuse pouvait être reçue par un cœur trompé dans ses désirs, par une personne vraie, dont l'esprit juste et solide ne s'éblouirait point une seconde fois? Il est des caractères dont la noble simplicité embarrasse l'art dans ses propres détours; on ne peut leur en imposer qu'en abusant de la vérité même

Digitized by Google

pour les séduire. M. de Cressy pensa qu'un aveu sincère lui rendrait l'estime d'Adélaïde, peut-être sa tendresse, et se détermina à lui écrire ainsi.

« Est-il permis à un malheureux qui s'est privé lui-
» même du plus grand bonheur, d'oser vous deman-
» der son pardon et votre pitié? Jamais l'amour
» n'alluma de flamme plus pure, plus ardente, que
» celle dont mon cœur brûle pour l'aimable Adé-
» laïde : pourquoi n'ai-je pu lui en donner la preuve
» qu'elle devait en attendre? Ah! Mademoiselle,
» comment oserais-je vous lier au sort d'un ambi-
» tieux, dont peut-être vous ne rempliriez pas tous
» les vœux! qui, en vous possédant, maître d'un
» bien si cher, si précieux, pourrait en regretter de
» moins estimables sans doute, mais dont il a toujours
» nourri le désir et l'espérance? Je vous avoue, je
» vous confie une faiblesse honteuse qui m'avilit à
» mes propres yeux, que je voudrais surmonter, que
» personne ne serait plus capable de m'aider à vaincre
» que vous, mais dont je ne puis m'assurer de triom-
» pher. Plaignez-moi, ne me méprisez pas, ne
» m'accablez pas de votre haine. Qu'une généreuse
» compassion vous intéresse encore pour un homme
» que vous estimâtes, qui vous adore, qui vous perd,
» et qui se déteste lui-même. »

Cette lettre fut portée à Chelles, et rendue à ma-

Digitized by Google

demoiselle du Bugei, par sa femme de chambre, qui la lui donna sans dire de quelle part elle venait, et sans paraître instruite de l'intérêt que sa maîtresse y pouvait prendre.

Adélaïde avait lu trop souvent le premier billet de M. de Cressy pour ne pas reconnaître sa main ; elle l'ouvrit avec une émotion violente, et son trouble était si grand en la parcourant, qu'elle la recommença plusieurs fois avant de pouvoir comprendre ce qu'elle lisait : des expressions si tendres, une confidence si singulière, touchèrent d'abord son cœur ; mais en y réfléchissant, elle ne sentit que du mépris pour un homme qui pouvait préférer à ses propres désirs, à l'amour qu'il avouait, l'attente d'une fortune incertaine. Des larmes de regret et d'indignation s'échappèrent de ses yeux. « Eh, que me veut-il ? s'écria-t-elle ; que lui importe ma haine ou mon amitié ? Que je le plaigne ! moi ! Ah, Dieu ! qui de nous deux a droit d'exciter une juste compassion ! Tranquille, heureuse, avant qu'il me parlât de sa feinte tendresse, je goûtais en l'aimant un plaisir dont le charme flatteur n'avait aucun mélange d'amertume. Sa vue était un bien délicieux pour moi ; elle suffisait à mes vœux innocens. Mon amour, ignoré de lui, inconnu à moi-même, était un bonheur si doux, si satisfaisant. Ah ! pourquoi m'en a-t-il privée ? pour-

Digitized by Google

quoi m'en a-t-il fait connaître un autre, puisqu'il devait me l'enlever ? Ah ! je l'apprends ; les hommes sont cruels, ils se plaisent à voir fermenter dans nos cœurs le poison qu'ils y versent eux-mêmes ; ce n'est pas de notre sensibilité, mais de l'objet qui la fait naître, que nous devons nous plaindre. L'amour ne nous causerait jamais de peine, si l'homme qui nous en inspire était digne de nos sentimens. »

Elle interrompit ses réflexions pour relire encore cette lettre, pour l'examiner, en peser chaque expression ; elle semblait y chercher ce qu'elle désirait en vain d'y trouver. Sa femme de chambre vint l'avertir qu'on attendait sa réponse ou ses ordres. Adélaïde rêva quelque temps ; elle balança sur ce qu'elle devait faire : mais se déterminant tout-à-coup : « Allez, dit-elle à cette fille, faites savoir à celui qui ose attendre une réponse de moi, que ma première lettre contient tout ce que j'aurai jamais à lui dire. »

En se livrant au mouvement d'une juste fierté, mademoiselle du Bugei croyait remporter une victoire sur elle-même ; elle s'applaudissait d'avoir eu assez de force pour réprimer le désir qu'elle avait senti d'écrire au marquis. En cachant ses sentimens, elle croyait en triompher ; mais la contrainte qu'on impose à l'amour, ne l'affaiblit pas ; et dans un cœur tendre et vraiment touché, le temps, même la ré-

Digitized by Google

flexion, ramène vers l'objet qu'on aime, diminue insensiblement le sujet qu'on a de se plaindre, ou du moins l'éloigne, et met dans un jour favorable tout ce qui peut le faire paraître moins coupable. L'apparente franchise de M. de Cressy fit l'effet qu'il en avait espéré : Adélaïde cessa de le mépriser ; son ambition lui parut moins condamnable, et bientôt elle ne sentit plus que le regret douloureux de ne pouvoir lui offrir à la fois tous les biens qu'il désirait.

Le marquis continuait de lui écrire, elle s'obstinait à ne point lui répondre, mais goûtait cependant une sorte de douceur en le voyant occupé du désir de l'appaiser ; sa situation commençait à devenir supportable, quand les ordres de son père la pressèrent de quitter sa retraite. On préparait une fête à la cour, qui devait se terminer par un bal paré ; Adélaïde et mademoiselle de Cé étaient nommées pour y accompagner une princesse, et M. du Bugei ne voulait pas que sa fille perdît l'honneur d'y paraître à sa suite.

Toutes les dames choisies pour composer ce bal, s'occupaient du soin de relever leurs charmes par les ornemens qui pouvaient en augmenter l'éclat. Madame de Raisel avait fait remonter une parure de diamans exprès pour la porter ce jour-là : elle passa chez la marchande où l'on garnissait son habit, et

Digitized by Google

choisit avec elle les pierreries de la pièce, des tailles et des agrafes qui releveraient sa robe.

Pendant qu'elle s'occupait de cet arrangement, on vint quereller la marchande d'un malentendu ! et lui rapporter une magnifique écharpe. On la voulait en argent ; dans la confusion des ordres reçus, elle s'était trompée, et l'avait faite en or. Tandis que cette femme se désolait de sa méprise, madame de Raisel examinait l'écharpe ; elle la trouva si belle, si riche, et d'un si bon goût, qu'elle ne put résister à l'envie de l'avoir ; et l'ayant destiné d'abord, elle l'acheta. De retour chez elle, après avoir résisté quelque temps à l'idée que cette écharpe lui avait fait naître, elle céda au plaisir de la suivre ; elle écrivit un billet à M. de Cressy, et lui envoya l'écharpe dans un moment où elle savait qu'on ne le trouverait point chez lui, par un homme sans livrée, et qu'on ne pouvait connaître pour lui appartenir.

M. de Cressy reçut le soir cette écharpe, et y fit bien moins d'attention qu'au billet qui l'accompagnait ; il y trouva ces mots :

« Un sentiment tendre, timide, et qui craint de » paraître, m'intéresse à pénétrer les secrets de votre » cœur ; on vous croit indifférent, vous me paraissez » insensible : peut-être êtes-vous heureux et discret. » Daignez m'apprendre la situation de votre ame, et

Digitized by Google

» soyez sûr que je mérite d'obtenir votre confiance.
» Si vous n'aimez rien, portez au bal l'écharpe que
» je vous envoie : cette complaisance peut vous con-
» duire à un sort que beaucoup d'autres envient.
» Celle qui se sent portée à vous préférer à tout, est
» digne de vos soins ; elle en est digne à tous égards ;
» et la démarche qu'elle fait en vous le disant, est la
» première faiblesse qu'elle ait à se reprocher. »

Ce billet inquiéta M. de Cressy ; toutes les femmes qui lui avaient laissé voir le désir de l'attirer près d'elles, revinrent dans sa mémoire ; il chercha vainement qui pouvait en être l'auteur ; il ne devina point. De toutes les femmes qu'il connaissait, madame de Raisel fut la seule qui ne s'offrit point à son idée. Malgré tout ce qui devait lui faire rejeter ce soupçon, il s'obstina à croire que c'était une plaisanterie de la marquise d'Elmont. Il se détermina à ne point porter l'écharpe, et ne s'en occupa plus.

Le jour du bal étant arrivé, le marquis sentit un plaisir extrême en pensant qu'il allait revoir Adélaïde ; il ne croyait pas qu'un amour aussi tendre fût déjà éteint ; il le croyait seulement un peu refroidi, et se flattait de le ranimer par sa présence, d'obtenir son pardon s'il pouvait lui parler. Il ne voulait lui faire aucun sacrifice, mais il ne voulait pas perdre la douceur d'être aimé.

Digitized by Google

Parmi tant de seigneurs jeunes, galans, ornés de tout ce que le goût et la magnificence offrent de plus éclatant, le marquis de Cressy parut si bien fait, si distingué par son air et sa parure, et tellement formé pour effacer tout ce qui l'environnait, que dès l'instant où il se montra, il fixa les regards et réunit tous les suffrages.

Adélaïde dansait lorsqu'il entra; un petit murmure qui s'éleva, lui fit deviner que c'était lui; elle baissa les yeux, et n'osa plus les lever, dans la crainte de rencontrer les siens : elle était si émue qu'elle avait peine à continuer; et l'ordre de le prendre qu'elle reçut en finissant, lui causa tant d'agitation, qu'elle fut obligée de prier qu'on l'en dispensât. Son trouble était si visible, qu'on la fit passer dans une salle voisine, pour lui donner la liberté de respirer et de se remettre.

Quand elle rentra, le marquis la fixa avec un air d'intérêt, dont madame d'Elmont, assise près de lui, se montra choquée; elle voulut le badiner, et mêla tant d'aigreur à ses plaisanteries, qu'il ne pût se défendre d'en mettre un peu dans ses reparties.

Madame de Raisel, assez près d'eux pour ne rien perdre de leurs discours, s'aperçut avec chagrin que le marquis ne portait point son écharpe, et même qu'il soupçonnait madame d'Elmont du présent

Digitized by Google

et de la lettre. Elle voulut interrompre une conversation qui lui déplaisait ; elle se leva, s'approcha d'eux, et les força de terminer leur querelle. Le marquis, fatigué des propos de madame d'Elmont, sut tant de gré à madame de Raisel d'être venue l'en délivrer, que, pour la première fois, il la regarda avec attention.

Elle était si belle ce soir-là, elle avait un air si noble, si touchant, qu'on ne pouvait la regarder sans ressentir pour elle de la tendresse et du respect. Elle railla la marquise d'Elmont sur sa mauvaise humeur, plaisanta M. de Cressy, en l'accusant d'en être la cause, et mit tant d'esprit, de grâce et de légèreté dans ce badinage, que le marquis s'étonna d'avoir pu la voir si long-temps, sans connaître combien elle était aimable.

Mais il cherchait à s'approcher d'Adélaïde ; et malgré tous les soins qu'elle prit pour l'éviter, il parvint à se placer auprès d'elle. Il lui parla assez long-temps, sans qu'elle daignât lui répondre, ni paraître attentive à ce qu'il lui disait ; ce silence méprisant piqua vivement le marquis ; il lui dit qu'elle feignait dans ce moment, ou l'avait trompé dans un temps où elle lui permettait de penser que ses sentimens la touchaient.

« Je n'ai jamais feint, interrompit mademoiselle

Digitized by Google

du Bugei ; mais le temps et les événemens changent les dispositions de nos cœurs ; si le mien n'est plus le même, vous ne pouvez vous en plaindre avec justice. Cependant comme j'ignore quelle personne a pris soin d'avertir mon père d'une conduite que je me reproche, et qu'on peut m'observer ici, vous m'obligerez en vous éloignant. »

L'air de fierté dont elle prononça ce peu de mots, déconcerta M. de Cressy, il voulut lui parler encore, mais en vain ; elle se leva sans l'écouter, et fut se placer ailleurs.

Cette froideur et ce dédain, plus puissant sur le marquis que l'amour ne l'avait été, portèrent au fond de son cœur un trait si vif, qu'il pensa que sans Adélaïde, sans sa tendresse, il n'était plus ni repos ni bonheur pour lui. Il s'abandonna au regret de l'avoir offensée ; il voulut la ramener à quelque prix que ce pût être ; et quittant le bal dès que la bienséance le lui permit, il courut chez lui pour lui écrire, dans le dessein de lui faire tenir sa lettre cette nuit même.

Mademoiselle du Bugei ne put se défendre d'observer les mouvemens du marquis : elle vit combien il paraissait touché de son indifférence ; mais loin de s'applaudir du chagrin qu'elle venait de lui donner, elle en ressentit un véritable quand il sortit. Madame

Digitized by Google

de Raisel s'aperçut de sa tristesse, et lui en demanda la cause avec tant de marques d'intérêt, qu'Adélaïde attendrie ne put retenir ses larmes. La comtesse en fut émue; elle lui reprocha doucement que depuis six mois elle la négligeait, et la pressant de lui ouvrir son cœur, elle lui laissa voir qu'elle croyait l'amour la source de ses peines. « Ce n'est ni le temps ni le lieu de vous confier ce qui m'agite, lui dit mademoiselle du Bugei; mais à mon retour de Gersai, où je dois passer quelques jours, j'irai vous demander vos conseils et votre indulgence.» Madame de Raisel lui promit tous les secours que l'on pouvait attendre d'une amie zélée et sincère; elles s'entretinrent assez long-temps, et ne se séparèrent que lorsque la princesse, en se retirant, fit avertir Adélaïde; elle sortit avec plaisir d'un lieu où elle n'était pas libre de réfléchir sur ce qui l'occupait uniquement.

En maltraitant M. de Cressy, elle croyait remplir son devoir; mais les démarches que la raison nous conseille, ne sont pas celles qui donnent le plus de satisfaction à notre cœur.

A peine Adélaïde rentrait dans son appartement, et commençait peut-être à désapprouver sa fierté, qu'Hélène, sa femme de chambre, lui présenta une lettre qu'on venait de lui donner de la part du Mar-

Digitized by Google

quis; elle l'ouvrit avec empressement, et y trouva ce qui suit :

« Vous me punissez trop, Mademoiselle ; jose vous » dire que vous me punissez trop ; quelque coupable » que j'aie dû vous paraître, votre ressentiment va » trop loin. Tant de hauteur dans un caractère aussi » doux que le vôtre, est la marque assurée d'un mé- » pris que je ne peux supporter. Non, belle Adélaïde, » votre malheureux amant ne peut vivre et se croire » haï de vous. Ah! rendez-moi vos premières bontés, » et mettez un prix à cette faveur précieuse, tout » me sera facile pour l'obtenir. Mais puis-je encore » espérer le bien qui m'était offert? Me sera-t-il per- » mis de le demander? voudra-t-on me l'accorder ? » Oui, si vous le désirez. Consentez à me parler ; j'ai » besoin d'un entretien avec vous; il faut que votre » bouche prononce mon pardon, qu'elle m'assure » que vous ne me haïssez pas, que vous m'aimez » encore; ne refusez pas cette grâce à l'amant le plus » tendre, le plus passionné, et le plus repentant qui » fût jamais; daignez régler sa destinée, elle est dans » vos mains : ah! que n'immolera-t-il pas au bon- » heur de vous convaincre qu'il vous adore! »

Quel mouvement de joie pénétra le cœur de la tendre Adélaïde, à ces assurances flatteuses d'un changement si peu attendu, si peu espéré! La pré-

Digitized by Google

sence d'Hélène ne put contenir ses transports. « Ah! qu'ai-je lu! s'écria-t-elle; mes yeux ne m'ont-ils point trompée? Se pourrait-il que, revenu de cette fatale ambition qui l'arrachait à moi, à mon amour, il formât le désir sincère de me la sacrifier? Quoi! je passerais tous les instans de ma vie avec lui! je le verrais sans cesse! il m'aimerait toujours! je pourrais l'aimer, l'adorer, le dire; mettre ma gloire à faire éclater ces mêmes sentimens, dont on m'a dit que je devais rougir, qu'il fallait nourrir avec honte, ou étouffer avec douleur! Ah! quel sort! quel heureux sort que celui qui me lierait pour jamais au sien!» Enchantée par ces riantes idées, mademoiselle du Bugei crut pouvoir repondre, et le fit ainsi :

« Non, je ne vous hais point, je ne puis jamais » vous haïr; mon devoir et l'obéissance que je dois » aux ordres de mon père, ont pu seuls me déter- » miner à vous retirer les marques de mon amitié. Si » mon estime et ma confiance sont nécessaires au » bonheur de votre vie, vous savez par quel moyen » vous pouvez vous les assurer pour toujours. J'ai » promis, et ma parole m'engage à éviter de vous » voir et de vous parler; je n'abuserai point de l'in- » dulgence d'un père qui m'a pardonné avec bonté; » et puis, que vous dirai-je dans l'entretien que » vous me demandez? Qu'importe que ma bouche

Digitized by Google

» prononce ce pardon, si mon cœur vous l'accorde,
» si ma main vous donne une preuve que vous l'avez
» déjà obtenu. Adieu, si vous m'aimez, songez qu'il
» n'est qu'une seule marque de votre amour, que
» vous puissiez offrir à Adélaïde. »

Hélène se chargea du soin de remettre ce billet à M. de Cressy; et mademoiselle du Bugei, après avoir relu mille fois celui de son amant, s'endormit enfin dans l'état le plus tranquille où elle se fût trouvée depuis long-temps.

Cette fille qui servait Adélaïde, était une de ces basses créatures, guidées par l'intérêt, qui, dans les événemens où le hasard les mêle par le besoin de leurs démarches, de leur complaisance, voient seulement le profit qu'elles peuvent tirer, et s'embarrassent peu des conséquences qui trop souvent résultent de leur entremise. Gagnée par M. de Cressy, sa libéralité la lui attachait entièrement.

En lui donnant le billet d'Adélaide, elle lui fit un récit exact de la joie que le sien avait excitée dans son cœur. Ce détail enflamma le marquis; il brûlait du désir de voir mademoiselle du Bugei, et de lui parler. Il se plaignit à Hélène du refus de sa maîtresse; il en parut si touché, que cette fille espérant qu'il la récompenserait généreusement, si elle lui procurait un plaisir qu'il souhaitait avec tant d'ardeur, lui offrit

Digitized by Google

de l'introduire dès le soir même par le jardin, et lui fit voir la facilité de ce projet. Elle avait remarqué l'endroit où M. du Bugei tenait la clef de la porte de communication ; elle pouvait s'en saisir pendant le jour, ouvrir cette porte, et remettre la clef sans qu'on s'en aperçût. M. du Bugei se retirant de bonne heure, et sa fille ayant l'habitude de se promener fort tard, M. de Cressy pouvait passer quelque temps avec elle sans donner aucun soupçon.

Il accepta cette offre avec ravissement ; il lui donna une lettre pour sa maîtresse, remplie des plus tendres protestations d'un amour éternel, et de l'assurance de lui en donner des preuves éclatantes et sincères. Hélène, contente de sa reconnaissance, le quitta, après être convenue avec lui de l'heure où il se trouverait à la porte, et du signal qu'elle ferait pour l'avertir de l'instant où il pourrait paraître.

M. de Cressy passa tout le jour dans l'impatience de voir arriver cet heureux moment qui devait le rapprocher d'Adélaïde ; occupé du plaisir qu'il se promettait à l'entendre lui parler encore avec cette douceur et cette ingénuité qui la rendaient si intéressante, il semblait avoir oublié tout le reste : mademoiselle du Bugei l'emportait alors dans son cœur sur tout ce qui avait combattu ses charmes ; le bonheur de l'aimer, de lui plaire, faisait sa seule ambi-

Digitized by Google

tion; il ne concevait pas l'aveuglement qui l'avait porté à négliger un bien si doux, et tout ce qu'il comparait à elle, à ses sentimens, à la certitude d'être l'objet de son amour, de ses préférences, lui paraissait peu digne de ses regrets.

Onze heures arrivèrent enfin; il se rendit au lieu marqué; il s'approcha doucement de la porte; la voix de deux personnes qui se parlaient en dedans, lui causa de l'inquiétude : il prêta l'oreille, et connoissant que c'était Adélaïde et Hélène qui s'entretenaient ensemble, il attendit en silence que cette dernière fît le signe dont ils étaient convenus. Une branche d'arbre jetée par dessus le mur, l'avertit qu'il pouvait entrer; la porte n'était que poussée, il la remit dans l'état où il l'avait trouvée, et s'avança jusqu'au lieu où Adélaïde le souhaitait peut-être, mais où elle ne l'attendait pas.

La lune éclairait si parfaitement, que mademoiselle du Bugei connut d'abord le marquis; la surprise, l'embarras, un trouble mêlé de joie et d'inquiétude, lui ôtèrent pendant quelque temps la force de parler; elle voulait s'éloigner, elle se plaignait d'Hélène, elle n'osait écouter son amant; le marquis, à ses genoux, ne voulait point abandonner une de ses mains dont il s'était saisi, qu'elle n'eût prononcé le pardon qu'il lui demandait. L'aimable Adélaïde

Digitized by Google

céda à l'attendrissement de son cœur : elle pleura ; et ses larmes, que l'amour faisait couler, furent le sceau de ce pardon tant désiré.

Que de sermens d'aimer toujours suivirent cette douce réconciliation ! qu'Adélaïde goûtait de plaisir à les entendre ! elle les répétait tout bas, et jurait en secret de remplir tous les engagemens que son amant prenait : cependant elle ne voulait point qu'il restât long-temps avec elle, elle le pressait de se retirer ; mais Hélène se joignit à lui, pour l'obliger à lui accorder la liberté d'un plus long entretien ; dans la crainte d'être aperçus des appartemens, ils la déterminèrent à passer dans le jardin public, qui, à cette heure, était fermé, et où l'on pouvait s'assurer de ne rencontrer personne.

Adélaïde tremblait à chaque pas ; mais rassurée enfin, et perdant toute autre idée, pour ne s'occuper que de son amour, elle marcha assez long-temps appuyée sur M. de Cressy qui, charmé de se voir auprès d'elle, et dans une si grande liberté, lui parlait avec une passion bien capable de lui faire oublier et l'univers et elle-même. Ils s'avancèrent à pas lents vers une pièce d'eau qui terminait le parterre, Adélaïde s'assit sur le gazon dont le bassin était bordé ; et pour ne pas troubler leur entretien, Hélène continua de se promener à un peu de distance.

Digitized by Google

Leur conversation s'anima; Adélaïde avait déjà oublié qu'elle pouvait faire des reproches; le plaisir et l'espérance lui ôtaient le souvenir des fautes de son amant; elle n'était occupée que du bonheur de le voir et de l'entendre.

Le silence profond qui régnait dans ce lieu, la beauté de la nuit, le parfum qui s'exhalait des fleurs, l'air enflammé de la saison, cette solitude où ils se trouvaient tous deux, le négligé d'Adelaïde, vêtue d'une robe simple et légére, que le moindre vent faisait voltiger, sa tête sans ornemens, et sa gorge demi-nue, élevèrent peu à peu dans l'ame du marquis ces désirs ardens, impétueux, si difficiles à réprimer, quand l'occasion de les satisfaire augmente encore l'empire que les sens prennent sur la raison.

La joie qu'il voyait briller dans les yeux de mademoiselle du Bugei, l'air paisible dont elle l'écoutait, le sentiment qui se peignait sur son visage quand il pressait sa main, quand il osait l'approcher de sa bouche, allumèrent une ardeur si vive dans son sein, qu'il ne put en contenir les transports. Il prit Adélaïde dans ses bras, et la serrant tendrement, il imprima sur ses lèvres un de ces baisers de feu, dont le murmure aimable éveille l'amour et la volupté. Adélaïde surprise céda pour un instant à l'attrait d'un plaisir inconnu; elle sentit la première atteinte de

Digitized by Google

cette sensation flatteuse qui conduit à ce doux égarement où la nature, par l'oubli de tout ce qui contraint ses mouvemens, semble nous ramener à son heureuse simplicité.

Il fut court, cet oubli; mademoiselle du Bugei, confuse en revenant à elle-même, se plaignit de son amant; elle voulut fuir, mais il était à ses genoux; il convenait de sa faute; il demandait grâce, il l'obtint; un tendre raccommodement suivit cette querelle, et peut-être en renouvela la cause. Combien de fois Adélaïde se fâcha, et que de pardons elle accorda! contente qu'il n'en coûtât rien à son innocence, elle ne s'apercevait pas de tout ce qu'il en pouvait coûter à son cœur. Que cette nuit augmenta son amour! que le marquis lui parut digne de son attachement! et que de traits le gravèrent pour jamais dans son ame!

Il fallut enfin se séparer, le jour allait paraître. Ils convinrent, avant de se quitter, que le marquis attendrait le retour de M. du Bugei pour lui parler. Adélaïde voulait avoir le temps de prévenir son père, dans la crainte que les refus du marquis n'eussent changé ses dispositions: elle partait avec lui dans six jours; et le marquis insistant pour la revoir encore une fois, elle consentit qu'il revînt la veille de son départ; elle lui permit de lui écrire tous les jours, et le quitta charmée de lui et de la nouvelle situation où elle se trouvait.

Digitized by Google

Pendant qu'elle se livrait aux plus agréables espérances, madame de Raisel s'affligeait de la méprise du marquis; en continuant de lui écrire sans se faire connaître, elle s'était flattée de l'inquiéter, même de l'intéresser : c'était un moyen de se procurer le plaisir de l'occuper, de lui parler de son amour, peut-être d'en faire naître dans son cœur. Il n'était pas étonnant qu'en croyant l'écharpe un présent de madame d'Elmont, il n'eût pas daigné la porter : madame de Raisel n'osait paraître; mais elle désirait que M. de Cressy la devinât. Un mouvement injuste, et pourtant naturel, lui faisait haïr la marquise : cette femme lui paraissait la cause du peu d'attention du marquis pour sa lettre. Elle voulut au moins ôter à M. de Cressy une idée dont elle se sentait blessée, et dans ce dessein elle lui écrivit ce billet.

« Quand la fortune et l'amour s'unissent pour » vous préparer un sort digne de vous; quand on » veut diriger vos pas vers un objet qui mérite votre » attachement, pouvez-vous vous méprendre d'une » façon si humiliante pour moi? Celle qui vous a » donné mille preuves d'une folle passion ne doit at- » tirer que vos mépris; et c'est vous égarer que de » chercher en elle un cœur dont on vous assure que » l'honneur et la modestie règlent les mouvemens. » Levez les yeux plus haut; parmi celles qu'on estime

Digitized by Google

» le plus, vous trouverez la personne qui peut s'at-
» tendre aux attentions, aux soins, même à la ten-
» dresse de M. de Cressy. »

Ce billet, envoyé avec les mêmes précautions que le premier, fut rendu au marquis dans un instant où, tout rempli d'Adélaïde, il paraissait peu porté à recevoir d'autres impressions. Pourtant ce second aveu d'un amour délicat, le mystère qui l'accompagnait, la fortune dont on parlait, et ces mots, *levez les yeux plus haut*, le firent rêver profondément. Il se voyait recherché par une femme riche et d'un rang élevé. Madame de Raisel s'offrit enfin à sa pensée. Elle était d'une maison si distinguée, avait des mœurs si régulières, un bien si considérable, de si grandes alliances, qu'elle pouvait prendre ce ton sans orgueil: mais en examinant sa conduite avec elle, il abandonnait un soupçon peu fondé. Quelle apparence que madame de Raisel, une femme si désirée, prévînt le seul homme, peut-être, capable de la négliger.

Dans cette confusion d'idées, son ambition se réveilla; il sentit renaître une passion, que le désir de regagner Adélaïde avait affaiblie, mais sans la détruire. Il ne lui trouva plus ces grâces séduisantes dont il se croyait si touché; son penchant pour elle lui parut une faiblesse: il craignit d'y trop sacrifier;

Digitized by Google

se repentit de l'avoir appaisée, de l'avoir revue, de l'avoir aimée ; cependant il s'était lié par ses promesses, par les sermens les plus forts ; l'honneur l'engageait à les remplir : mais que sa voix est faible dans un cœur où l'ambition préside, qui, se laissant séduire à l'appât des richesses, au vain éclat des grandeurs, préfère dans son ivresse les dehors du bonheur au bonheur même.

Ce jour et ceux qui suivirent, s'écoulèrent dans un tumulte de sentimens divers qui se combattaient et se détruisaient sans cesse. Celui où le marquis devait revoir Adélaïde, arriva, et le surprit encore dans l'incertitude où l'avait jeté le billet de madame de Raisel.

Dans ces dispositions où se trouvait M. de Cressy, il eût été prudent de ne point voir Adélaïde, de s'excuser près d'elle, et de profiter du temps de son éloignement pour se déterminer ; mais les êtres inconséquens qui nous donnent des lois, se sont réservé le droit de ne suivre que celles du caprice.

Pendant que le marquis se livrait à son inquiétude, des mouvemens bien différens agitaient mademoiselle du Bugei ; contente de son amant, sans crainte, sans défiance, se reposant sur sa foi, sur son amour, le plus heureux avenir s'ouvrait devant elle. Avec quelle complaisance, avec quel plaisir elle songeait qu'elle

Digitized by Google

allait porter ce nom chéri, ce nom qu'elle n'entendait jamais prononcer sans émotion! Les chagrins que le marquis lui avait donnés, s'effaçaient de son souvenir; elle envisageait avec ravissement le bonheur qui l'attendait au retour de cette courte absence dont elle comptait déjà les momens. Son imagination, séduite par ces agréables idées, la faisait jouir de ses espérances dans l'instant même qui allait les renverser, et la priver pour jamais d'une erreur qui lui était si chère.

Elle revit le marquis avec tous les transports d'une joie naïve et d'une tendresse véritable, dont elle ne cherchait point à lui cacher la vivacité. Ils parlèrent long-temps de leur union prochaine, et des arrangemens qu'ils prendraient pour la hâter. Ces projets qu'ils formaient ensemble, augmentaient la gaîté de mademoiselle du Bûgei. Jamais elle n'avait été plus enjouée: le marquis, dont les intentions n'étaient plus les mêmes, avait la cruauté de la laisser s'abandonner à ces illusions flatteuses. Elle était sortie de chez elle, et se promenait avec lui: pour mieux cacher le changement de son cœur, il se montrait plus passionné qu'auparavant; il affectait un air attendri, pénétré, l'entretenait avec feu d'une ardeur déjà refroidie, et dont les faibles restes n'avaient pour objet que lui-même.

Digitized by Google

Le respect cesse quand l'amour finit ; soit que ses réflexions eussent assez diminué le sien, pour lui faire perdre de vue ce qu'il devait à mademoiselle du Bugei, soit que sa confiance et la facilité d'en abuser lui fissent naître le désir d'éprouver jusqu'où la tendresse et la bonne foi peuvent conduire une jeune personne, gardée seulement par l'innocence de ses pensées, il osa former le dessein de devoir à la séduction un bien qu'il ne voulait plus acquérir par les lois de l'honneur : il devint pressant, hardi. Ces mêmes faveurs qu'il avait dérobées quelques jours auparavant, long-temps disputées, enfin accordées, ne pouvaient le satisfaire ; il demandait sans cesse, obtenait toujours, et se plaignait encore. Ses soupirs brûlans, étouffés par la violence de ses désirs, ses larmes feintes, ses prières soumises, ardentes, cette phrase si simple en apparence, si souvent employée, et toujours trop puissante sur le cœur d'une femme..... *vous ne m'aimez pas..... si vous m'aimiez !.....* mille et mille fois répétée par lui, confondait Adélaïde. Elle aimait, elle ne pouvait souffrir que son amant doutât de son amour. De moment en moment il en exigeait une preuve nouvelle ; et plus elle donnait, moins il paraissait disposé à borner ses prétentions.

Hélène était éloignée, le temps un peu couvert

Digitized by Google

répandait dans le jardin une obscurité trop favorable aux intentions de M. de Cressy. La tendre et crédule Adélaïde, conduite par lui sous un feuillage épais, abandonnée à l'imprudence de son âge, à l'ignorance du péril, à la foi de son amant, semblait s'être oubliée; son cœur tout entier à l'amour, n'était distrait par aucun autre objet; sans prévoir où la guidait une question captieuse, elle y avait répondu, elle avait dit qu'elle désirait qu'il fût heureux, qu'elle ferait tout pour assurer son bonheur: elle le disait encore quand la témérité du marquis portée à l'extrême, la tirant de cette ivresse dangereuse, lui rendit sa raison et la force de s'opposer à ses entreprises.

Elle s'arracha de ses bras avec un cri d'horreur; et s'élançant hors du bosquet, elle appela Hélène à haute voix, sans s'embarrasser, dans son effroi, si d'autres pouvaient l'entendre. Hélène accourut; mademoiselle du Bugei, un peu rassurée à sa vue, n'ayant pas la force de se soutenir, s'appuya contre un arbre; et laissant tomber sa tête sur le sein de cette fille qu'elle tenait embrassée, elle se mit à pleurer avec toutes les marques d'une douleur excessive. Le marquis, honteux d'une tentative qui lui avait si mal réussi, prosterné à ses pieds, s'efforçait, mais en vain, de l'appaiser; elle ne l'écoutait pas, et conti-

Digitized by Google

nuait à s'affliger, sans paraître s'apercevoir ni de sa présence ni de ses soumissions. Faisant enfin un effort sur elle-même, elle le repoussa de la main, fit quelques pas; et levant au ciel ses yeux baignés de larmes: « O mon père, s'écria-t-elle, vous me l'aviez dit, et il n'est que trop vrai; celui qui vous cachait ses desseins, en formait contre moi! » Elle se promena quelque temps sans s'éloigner, rêvant profondément; ensuite s'appuyant sur Hélène, elle reprit le chemin de chez elle sans répondre une seule fois à tout ce que le marquis disait pour la fléchir. Elle était prête à rentrer lorsqu'il l'arrêta et la supplia de l'écouter.

« Je ne veux rien entendre, lui dit-elle avec beaucoup de fierté; je vous méprise et je vous hais. Je conçois à présent les raisons de la conduite bizarre que vous avez tenue avec une fille à laquelle vous deviez du respect, et que tout autre que vous n'eût osé choisir pour l'objet d'un amusement que la plus vile de son sexe pouvait vous procurer. Je suis punie, cruellement punie, ajouta-t-elle, de cette fatale prévention qui m'a fait vous aimer, qui m'a fait croire que vous méritiez tout l'amour que je sentais pour vous. Avec quel art vous m'avez trompée, et que mon cœur le soupçonnait peu! mais ce cœur vous échappe; non, il n'est plus à vous, et regarde comme un bien le trait qui, en le déchirant,

Digitized by Google

l'éclaire sur la bassesse du vôtre. Rendez-moi ma lettre, continua-t-elle; rendez-moi ce témoin d'une odieuse faiblesse! et puissé-je ne me rappeler jamais le malheureux penchant qui m'entraînait vers vous, que pour me souvenir combien vous en fûtes indigne! »

Le marquis, consterné par ses reproches, hésitait encore; il ne savait ce qu'il devait faire; il ne voulait point lui rendre sa lettre, il la suppliait de lui laisser le seul gage qu'il eut de ses bontés; il pressait, il pleurait, il lui représentait tout ce qu'il croyait capable de calmer son esprit et de dissiper sa colère: mais rien ne pouvait effacer l'impression qu'elle venait de prendre de son caractère: il n'était plus temps de lui en imposer; blessée jusqu'au fond du cœur, elle ne pouvait plus pardonner.

Elle réitéra sa demande avec un ton et des expressions qui forcèrent le marquis de la satisfaire. Dès qu'elle eut sa lettre, elle marcha précipitamment, et rentra sans daigner écouter les excuses ni les plaintes de M. de Cressy.

Quelle nuit passa la triste Adélaïde! il n'est point de peines plus difficiles à supporter que celles que l'amour nous cause. Quel mal que celui que la réflexion aigrit, et qui mêle la honte à l'oppression de la douleur! elle frémissait en pensant au danger

Digitized by Google

qu'elle avait couru ; le bonheur de l'avoir évité, était une consolation pour elle ; mais à quel prix elle en jouissait ! par la perte de ses désirs, de son amour, de tous ces projets flatteurs qui l'avaient si agréablement occupée : il fallait renoncer à toutes ses espérances ; il fallait mépriser celui qu'elle adorait encore.

Ce n'est pas toujours son amant qu'on regrette le plus, quand on est forcée de lui retirer son cœur, c'est le sentiment dont on était touchée, c'est le prestige aimable qui s'évanouit, c'est le plaisir d'aimer ; plaisir si grand pour une ame tendre, qu'elle ne voit rien qui puisse remplacer la douce habitude qu'elle avait prise de s'y livrer.

Adélaïde voulut relire cette lettre que le marquis lui avait rendue. Mais quel étonnement pour elle, en voyant, au lieu de son écriture, celle de la comtesse de Raisel ; écriture qui lui était parfaitement connue. M. de Cressy, trompé par la forme égale de ces deux billets, venait de mettre entre les mains d'Adélaïde celui qu'il avait reçu de madame de Raisel.

Confuse, désespérée à cette lecture, elle ne douta point qu'elle n'eut été sacrifiée à la vanité du marquis : elle crut se reconnaître dans cette personne qu'on accusait de lui donner des marques d'une folle passion. Un cœur pressé par la tristesse, adopte

Digitized by Google

aisément tout ce qui peut l'affliger encore. Elle pensa que la comtesse était instruite de tout ce qu'elle avait fait pour le marquis de Cressy; elle se rappela ce que madame de Raisel lui avait dit au bal, et regarda sa compassion comme une cruelle raillerie ; elle se vit trahie et se crut déshonorée ; elle éclata en pleurs, en gémissemens, en cris douloureux, et passa le reste de la nuit à se plaindre avec Hélène, du malheur de sa destinée : mais comme elle voulait absolument ravoir la lettre qu'elle avait cru reprendre, elle se détermina le matin à écrire ce billet à M. de Cressy.

« Vous vous êtes trompé, Monsieur; je vous ren-
» voie la lettre de madame de Raisel, et vous prie
» instamment de me rendre la mienne. Je ne croyais
» pas qu'il y eût quelqu'un au monde à qui on pût
» reprocher ses sentimens pour moi, ni que personne
» ôsat jamais me soupçonner d'avoir donné des preuves
» d'une folle passion. C'est bien assez pour me faire
» rougir de vous en avoir donné d'une tendresse pure
» et véritable, que vous étiez indigne d'inspirer.
» Rendez ma lettre à Hélène, et soyez à jamais sûr
» du mépris d'Adélaïde. »

Elle joignit à ce billet tous ceux qu'elle avait reçus du marquis, et chargea Hélène de lui rendre ce pa-

Digitized by Google

quet, avec un ordre positif de ne rapporter d'autre réponse que celle qu'elle demandait.

Cette fille s'acquitta de sa commission ; mais elle n'eut pas besoin d'insister long-temps sur le refus d'une réponse pour sa maîtresse. Le marquis, charmé de la découverte qu'il venait de faire, était bien éloigné de songer à se justifier auprès d'Adélaïde ; et s'il feignait de le vouloir faire, c'était par une suite de cette dissimulation qui lui était naturelle, et que les caractères faux emploient, même lorsqu'elle leur est inutile.

La lettre que mademoiselle du Bugei demandait, lui fut rendue, et l'après-midi de ce jour elle suivit son père à Gersai. L'effort qu'elle se faisait pour cacher sa douleur, le chagrin dont elle était accablée, lui causèrent, dès le lendemain de son arrivée, une fièvre violente ; et bientôt son mal augmenta si considérablement, qu'il parut impossible de la retirer d'un état si dangereux.

Pendant qu'elle se mourait à Gersai, l'objet d'un sentiment si tendre, d'une passion si vive, d'une situation si déplorable, déjà dégagé des faibles liens qui l'attachaient à elle, par une basse ingratitude oubliait et son amour et les peines qu'elle devait ressentir.

Digitized by Google

Un des avantages de la supériorité de l'ame d'un homme sur la nôtre, est cette force d'esprit dont il se sert pour étouffer les remords qu'élève au fond de son cœur le souvenir d'un femme sensible et malheureuse ; sensible, parce qu'un ingrat a désiré l'attendrir ; malheureuse, parce qu'elle a honoré son amant d'une estime qu'il ne méritait pas de lui inspirer.

M. de Cressy oublia l'aimable Adélaïde pour se livrer à la joie d'être aimé de madame de Raisel. Il lut plusieurs fois son billet, et se dit avec tranport qu'en effet l'amour et la fortune s'unissaient en sa faveur, et travaillaient de concert à combler tous ses vœux.

La comtesse, parée de mille dons flatteurs, offrait à son idée une foule de plaisirs dont il jouirait avec elle et par elle, le faste, l'éclat, les grâces, la beauté, un titre qu'il ambitionnait et que cettte alliance pouvait lui procurer avec le temps ; que de raisons pour rendre ses poursuites ardentes ! Mais il fallait cacher cette ambition qui le guidait vers elle ; il fallait prévenir le tort que son procédé pour Adélaïde pouvait lui faire dans l'esprit de madame de Raisel, si jamais elle en était informée. Après l'avoir vue si long-temps avec indifférence, il n'osait se montrer tout-à-coup amant passionné, encore moins paraître instruit de

Digitized by Google

ses sentimens. Il craignait de blesser son orgueil ou sa délicatesse, en l'arrêtant dans la route qu'elle s'était tracée, et que peut-être elle prenait plaisir à suivre.

Ces considérations le portèrent à en agir en apparence comme il avait coutume de faire; il n'alla pas plus souvent chez madame de Raisel, mais il se renferma sans affectation dans le cercle où elle vivait; sans lui parler d'un amour dont il voulait qu'elle fût persuadée, il se conduisit d'une façon à faire juger à tout le monde qu'il en ressentait un violent pour elle; il ne semblait jamais ni l'attendre ni la chercher; mais une rêverie où il paraissait s'abandonner, et dont sa présence le retirait; l'embarras que ses moindres plaisanteries lui causaient; une application continuelle à étudier ses goûts; l'air naturel dont il les adoptait; toutes ces petites choses qui ne prouvent aux personnes indifférentes que les attentions de l'amitié, mais qu'un cœur prévenu prend pour les soins de l'amour; l'art de développer ses talens, de se parer des qualités brillantes d'un caractère estimable; tout fut employé, et tout réussit au marquis au-delà de ses espérances : la comtesse le crut aisément tout ce qu'il voulait paraître.

Les hommes s'épargneraient la plus grande partie des peines qu'ils se donnent pour nous en imposer,

Digitized by Google

s'ils pouvaient s'imaginer combien la noblesse de nos idées leur donne de facilité pour nous tromper. Une femme croirait se dégrader en supposant des vices à l'objet qu'elle a choisi pour celui de ses affection; et dès qu'elle aime, elle accorde plus de vertus à son amant qu'il n'ose en feindre.

Tout le monde assurait madame de Raisel que le marquis de Cressy l'aimait; c'était avec plaisir qu'elle l'entendait dire. Elle craignait encore de se livrer à une joie que l'événement pouvait détruire : cependant elle avait pour lui les distinctions les plus flatteuses, et n'attendait que l'aveu de ses sentimens pour lui montrer combien les siens étaient tendres et sincères.

Il commençait à se rendre assidu chez elle, lorsqu'un jour une légère indisposition lui faisant garder la chambre, M. de Cressy fut admis, malgré le dessein formé qu'elle avait pris de ne voir personne. Elle était rêveuse, même triste. Le marquis se conformant à l'air sérieux qu'il lui voyait, lui en demanda la raison avec toute l'apparence de la plus tendre inquiétude. La comtesse lui dit qu'une personne qu'elle aimait, avait été fort mal, et ne jouissait encore que d'une santé très-languissante; qu'elle venait de l'apprendre dans le moment : elle ajouta que c'était une

Digitized by Google

personne charmante, et tout de suite elle nomma mademoiselle du Bugei.

Le marquis perdit toute contenance à ce discours ; il changea de couleur, et resta les yeux baissés dans un silence qui surprit la comtesse. « Je vois, lui dit-elle en l'examinant avec attention, que cette nouvelle vous donne bien de l'émotion, je suis fâchée de vous l'avoir annoncée avec si peu de ménagement ; mais j'ignorais l'effet qu'elle pourrait produire sur vous : » et voyant qu'il continuait à se taire : « Je ne savais pas, ajouta-elle, que vous eussiez des liaisons particulières avec Adélaïde ; je l'aime, sa perte m'eût infiniment touchée, et je ne sais pourquoi vous rougissez de montrer que vous y seriez encore plus sensible. »

« Si j'ai quelques liaisons avec mademoiselle du Bugei, madame, reprit le marquis, elles sont d'une espèce à me chagriner le reste de ma vie. Je puis rougir et paraître confus en apprenant l'état où elle s'est trouvée, puisque j'ai tout lieu de m'accuser d'en être la malheureuse cause. — Vous! s'écria la comtesse. — Ah! Madame, interrompit M. de Cressy, suspendez votre jugement! je suis homme, jeune, vain peut-être. Je ne prétends pas que ma conduite soit exempte de tout reproche : j'ai des torts, je les

Digitized by Google

sens, je ne puis me les pardonner. Mais si vous saviez.... si mon cœur vous était mieux connu, peut-être ne me condamneriez-vous pas ? »

« Il est difficile de vous comprendre, dit la comtesse un peu troublée : en supposant que l'intérêt vif que vous prenez à mademoiselle du Bugei, décèle un tendre penchant, pourquoi donc rougiriez-vous en le laissant paraître? Par quelle singularité votre amour serait-il un malheur pour elle? Quels sont ces torts que vous vous reprochez, que vous craignez de ne pouvoir vous pardonner? S'il vous est possible de me les faire connaître, sans que cette confidence offense Adélaïde, ou lui nuise, vous m'obligerez par votre confiance. »

« Si les mouvemens de notre cœur dépendaient de nous, de nos réflexions, reprit M. de Cressy, Adélaïde serait heureuse, et je ne sentirais pas le regret affreux d'avoir troublé son repos et détruit, au moins pour quelque temps, la douceur et l'agrément de sa vie. Mais, Madame, comment vous avouer une légèreté, une indiscrétion que rien ne peut excuser? C'est une faute que je n'oublierai point, et dont le souvenir m'affligera sans cesse. »

Madame de Raisel, pénétrée de l'air et du ton dont il s'exprimait, réitéra la prière qu'elle lui avait faite, et le pressa de lui apprendre ce qui causait sa peine.

Digitized by Google

M. de Cressy, charmé de trouver cette occasion de la prévenir sur la seule chose qui pouvait lui découvrir sa façon de penser, feignant de céder à ses instances : « Je vais, Madame, lui dit-il, m'exposer à perdre, par ma sincérité, une partie de l'estime dont vous m'honorez, mais pouvez-vous former un désir qu'il soit en mon pouvoir de satisfaire, sans que mon cœur vole au-devant de vos vœux?

» Vous n'ignorez pas, Madame, avec quelle indifférence j'ai vu toutes les femmes, même celles qui ont paru me distinguer. Occupé du soin de faire ma cour, de remplir les devoirs que mon état m'impose, d'acquérir des amis, j'ai évité de me livrer à des amusemens peu faits pour me séduire. Un naturel sensible, un caractère vrai, m'ont fait envisager l'amour comme un passion qu'il était heureux de sentir, mais ridicule de feindre. Dans ces dispositions, je vous vis, Madame, et mon cœur me dit que vous étiez la seule personne qui pût m'inspirer ces sentimens délicieux qui, nés de l'admiration, accrus par le respect, entretenus par l'estime et soutenus par l'amitié, remplissent tous les vides de l'ame, et forment ces chaînes douces et durables que le temps ne peut rompre : mais la différence de nos fortunes, le bruit répandu du peu de goût que vous montriez pour prendre de nouveaux engagemens, tant de

Digitized by Google

partis plus avantageux que vous aviez éloignés, assez de hauteur peut-être pour craindre d'essuyer des refus, mille raisons me forcèrent à cacher l'ardeur que vous m'inspiriez. Je voulus en triompher; je contraignis mes désirs qui m'entraînaient sur vos pas; j'évitai les occasions de vous voir; je ne parus chez vous que lorsque la bienséance m'obligea de m'y montrer. C'est dans ce temps, Madame, qu'Adélaïde me laissa voir des dispositions si favorables, qu'il me fut impossible de conserver de la froideur auprès d'une fille charmante qui ne me cachait pas que j'avais su lui plaire. Sans espérance près de vous, sans passion pour elle, déterminé ou plutôt emporté par cette vanité qui nous rend sensibles aux préférences, je me plus à suivre tous les mouvemens de mademoiselle du Bugei. Je me livrai au plaisir de voir naître dans son cœur un amour dont je n'envisageai point les suites : j'en admirais les progrès, ils me flattaient; et par une étourderie dont je ne puis trop me repentir, je m'en applaudissais.

» Je voyais souvent Adélaïde chez madame de Gersai; quand elle manquait à s'y rendre, je la cherchais à la promenade, dans les maisons où elle allait, partout où je croyais la trouver; elle amusait mon inquiétude, et cet ennui inséparable d'un homme isolé qui ne tient fortement à rien, et dont

Digitized by Google

les désirs n'ont pour objet qu'un bonheur qui le fuit. Mes assiduités furent remarquées : M. du Bugei voulut me faire expliquer sur mes desseins. C'est alors que m'avouant que je n'en avais aucun, je reconnus toute l'imprudence de ma conduite. Sûr d'être aimé d'Adélaïde, un sentiment de reconnaissance me portait à m'unir pour jamais avec elle : mais en y réfléchissant plus mûrement, je pensai que ce serait la trahir. Je ne crus pas devoir la lier à un époux dont elle ne fixerait pas les vœux. J'aimai mieux passer pour intéressé aux yeux de M. du Bugei, en prenant le seul prétexte qui pouvait me dégager ; j'aimai mieux passer pour ingrat et léger à ceux d'Adélaïde, que de risquer de la rendre malheureuse un jour par mon indifférence. Je refusai donc, et ne rendis plus de soins à mademoiselle du Bugei. Je la revis au bal où vous étiez toutes deux ; son air abattu, sa tristesse, quelques mots qu'elle me dit, le reproche secret que je me faisais d'avoir entretenu sa tendresse sans la partager, l'intérêt qu'on prend toujours aux peines que l'on cause, sa jeunesse, sa beauté, son amour, me firent une impression si vive, que j'allais peut-être lui offrir toutes les preuves qu'elle pouvait exiger de mon repentir, lorsqu'en jetant les yeux sur vous, je sentis que tout cédait dans mon cœur à l'attrait invincible qui m'entraînait vers madame de Raisel.

Digitized by Google

» Comment m'ôter pour toujours le faible espoir qui me séduisait quelquefois? comment m'ôter ma liberté, pendant que vous jouissiez de la vôtre ? Je n'attendais pas le bien que je désirais ; mais si rien ne me le promettait, au moins un obstacle insurmontable ne me privait pas du plaisir d'y songer, de m'en occuper dans ces momens où des idées vagues flattant l'imagination qui les enfante, semblent aplanir toutes les difficultés qui s'opposent à nos souhaits.

» J'avais reçu un billet ; par je ne sais quelle fantaisie, je le crus de madame d'Elmont, et négligeai d'y répondre en portant l'écharpe qui l'accompagnait. On m'en écrivit un autre ; vous le dirai-je, Madame, ajouta le marquis d'un ton passionné ; oserai-je vous dire de quelle main.....» Il s'arrêta.

La comtesse baissa les yeux, rougit ; et d'un air d'intérêt, et avec un ton qui marquait assez combien ce discours l'attachait, elle le pria de continuer.

« Je le crus de vous, madame, continua-t-il ; et mon amour se réveillant avec force, plus d'Adélaïde, plus d'inquiétude sur ses sentimens. Que m'importait alors son estime ou sa tendresse, ses plaisirs ou sa peine ? Je ne vis que madame de Raisel ; son image adorée remplit tout mon cœur ; j'abandonnai mademoiselle du Bugei, je ne la revis que pour lui prou-

Digitized by Google

ver que je ne l'aimais point, que je ne serais jamais à elle; et par une dureté condamnable, je la réduisis à faire des efforts sur elle-même, à s'éloigner pour oublier un amant qu'elle doit détester, et qui ne peut se souvenir d'elle sans se mépriser lui-même. »

« Que je plains Adélaïde, dit alors madame de Raisel! Qu'il lui sera difficile de se consoler d'un tel événement! Pourra-t-elle vous oublier? Mais achevez : votre sincérité me touche et votre confiance me flatte. »

« Que vous dirai-je de plus, madame, continua M. de Cressy? je n'osai vous laisser voir ce que je croyais avoir pénétré; mais je ne pus résister au plaisir de vous montrer que j'obéissais à vos ordres, *en levant les yeux vers l'objet le plus digne de mon attachement.* Vous savez tout, Madame; vous venez de lire dans un cœur qui vous est soumis, qui vous l'a toujours été, dont le sort dépend de vos bontés. Quel prix m'est-il permis d'attendre de mon obéissance? puis-je espérer qu'une passion que vous seule pouviez allumer dans ce cœur, vous touche en effet? Est-ce vous, est-ce l'aimable comtesse de Raisel qui a daigné m'avertir de chercher mon bonheur? Eclaircissez mes doutes, j'attends à vos pieds l'arrêt que vous allez prononcer. Parlez, Madame, parlez, et songez

Digitized by Google

que ce moment va décider pour jamais du sort d'un homme qui vous adore. »

Qui n'eût point ajouté foi à ce récit si simple, si naturel? pourquoi madame de Raisel en eût-elle soupçonné la vérité? Elle crut le Marquis, et lui tendant une main qu'il reçut à genoux, et sur laquelle il imprima le baiser le plus ardent : « Oui, c'est moi, lui dit-elle, qui ai désiré votre amour; vous me voyez pénétrée de l'aveu que vous m'en faites. Qu'il m'est cher cet amour! je le partage, j'ose le dire, et je ferai vanité de le prouver : oui, je mets tout mon bonheur à penser que vous m'avez choisie pour faire le vôtre. »

Une déclaration si précise fut reçue avec tous les transports d'une joie véritable. La Comtesse s'efforça de persuader à M. de Cressy, que si sa conduite n'était pas tout-à-fait irréprochable, il devait pourtant cesser de s'affliger. « La maladie d'Adélaïde peut avoir une cause plus simple, lui dit-elle; à son âge le temps et l'absence effacent les plus vives impressions. Je ne condamne point votre sensibilité : non, ajouta-t-elle, je ne la blâme point, au contraire, elle redouble mon estime, et mon cœur se plaît à découvrir que le vôtre est susceptible d'une tendre compassion. »

M. de Cressy, parvenu à se faire un mérite d'avoir trahi mademoiselle du Bugei, assez adroit pour per-

Digitized by Google

suader à madame de Raisel qu'il l'adorait dans un temps où il évitait sa présence ; sûr de paraître à ses yeux le plus sincère et le plus tendre de tous les hommes, s'applaudissait de l'art avec lequel il la trompait. Il attribuait cet heureux succès à son adresse : erreur grossiere de tous ceux que la fausseté guide. On est crédule sans être faible, sans être imprudent ; l'extrême confiance naît toujours de la noblesse de l'ame et du peu d'idée qu'une personne estimable se forme de ces cœurs bas, capables d'abuser de la bonté.

Peu de temps après cet entretien, madame de Raisel annonça le jour de son mariage et l'époux qu'elle avait choisi. Le Marquis reçut les félicitations de tous ceux qui connaissaient la Comtesse ; son bonheur fut envié par une foule de rivaux moins heureux, et peut-être plus dignes de l'être. Ces noces se firent avec éclat ; et les fêtes brillantes qui les suivirent, marquèrent assez le contentement des deux époux. Madame de Raisel avait donné à M. de Cressy tout ce qu'il était en son pouvoir de lui rendre propre. Sa fortune assurée, son ambition satisfaite, l'amour et les charmes de la Marquise, une maison devenue le temple de la gaîté, lui firent goûter tant de plaisirs dans cette union, qu'il oublia facilement

Digitized by Google

la route qu'il avait prise pour acquérir les biens dont il jouissait.

Madame de Cressy bien plus heureuse, puisqu'elle aimait et se croyait adorée, se disait à chaque instant qu'elle régnait sur un cœur tendre, sincère, généreux, tout à elle; sur un cœur dont elle croyait que rien n'égalait la noblesse et la grandeur : elle voyait un dieu dans son mari, il lui devenait tous les jours plus cher; sans cesse occupée à lui procurer de nouveaux amusemens, elle semblait ne vivre, ne respirer que pour répandre l'agrément sur les jours de celui qu'elle aimait; les moindres désirs du Marquis, ses plus légères fantaisies, devenaient une affaire pour madame de Cressy. Elle lui sacrifiait ses propres goûts, même le plaisir de le voir; plaisir si grand pour elle, que le temps ni l'habitude ne purent le lui rendre moins sensible.

Cependant Adélaïde, après plus d'un mois de maladie, et près de deux de convalescence, avait enfin recouvré la santé : mais une sombre tristesse s'était emparée de son esprit, elle avait perdu pour jamais cet état paisible qui rend susceptible de goûter tous les plaisirs qui se présentent et se succèdent, dans l'âge heureux où on ne les choisit pas. Le chagrin avait laissé de si profondes traces dans son cœur, l'amour régnait encore avec tant de puissance sur son

Digitized by Google

ame, elle se trouvait si peu capable d'oublier le cruel qui s'était plu à la rendre malheureuse, que la seule pensée de paraître dans les lieux qu'il habitait, la faisait retomber dans des faiblesses, presqu'aussi dangereuses que l'avait été l'ardeur de sa fièvre. Le comte de Saint-Agne, jeune, bien fait, aimable, auquel elle était destinée, augmentait encore sa peine par les soins qu'il lui rendait. Rien ne pouvait la distraire; le souvenir de M. de Cressy animait seul un cœur accoutumé à s'occuper de lui. Que de larmes accompagnaient ce souvenir douloureux, mais cher, mais vif et sans cesse présent à son ame! Dans cette situation, son retour à Paris ou à la Cour était pour elle le comble du malheur; et chaque jour qui rapprochait celui où elle devait quitter Gersai, ajoutait à son supplice.

Un soir qu'elle était dans l'appartement où tout le monde se rassemblait pour jouer, le chevalier de Saint-Hélène, qu'on attendait depuis huit jours à Gersai, arriva, et pour excuser son retard, rendit compte des affaires qui l'avaient obligé de rester à Paris : c'était le mariage de madame de Raisel et de M. de Cressy. Madame de Gersai entra dans des détails, lui fit mille questions, et le Chevalier s'étendit avec plaisir sur un discours qui paraissait intéresser.

Digitized by Google

Que devint Adélaïde en l'écoutant? un froid mortel saisit son cœur; pâle, tremblante, sans force et presque sans sentiment, elle se renversa sur le siége où elle était assise, et fermant les yeux, elle désira ne les rouvrir jamais : par bonheur pour elle, M. du Bugei n'était pas présent; et comme depuis sa maladie elle était très-faible, on ne chercha point d'autre cause à son évanouissement.

Il fut long; et lorsqu'elle reprit la connaissance, elle se trouva dans son lit, environnée de plusieurs personnes qui s'efforçaient de la rappeler à la vie. Elle fit connaître qu'elle désirait d'être seule; et dès qu'elle se vit en liberté : « Il est marié! s'écria-t-elle en se jetant dans les bras d'Hélène; il est marié! Hélène, il est marié! lui répéta-t-elle mille fois; je n'ai plus de doute, de crainte, d'espérance; il est perdu, pour jamais perdu, rien ne peut me le ramener, rien ne peut me le rendre! Madame de Raisel est heureuse! elle triomphe dans ses bras des pleurs d'une fille infortunée! a-t-elle mérité ce cœur qu'elle m'enlève? L'inhumaine! avec quel air de vérité elle feignait de s'intéresser à mes peines, d'en ignorer le sujet! Elle m'offrait son secours, des conseils, de l'amitié : ah, la cruelle! elle est sa femme, elle règne sur ses volontés, elle fait ses plaisirs, elle les partage; il lui est permis de contenter tous les désirs de ce

Digitized by Google

qu'elle aime ; elle peut, sans rougir, recevoir ses caresses, les lui rendre, mettre son bonheur à s'y montrer sensible : et moi je ne dois me rappeler qu'avec honte ces momens..... momens délicieux, et pour toujours gravés dans ma mémoire ! Ah ! poursuivit-elle dans l'amertume de son cœur, Hélène, imprudente Hélène ! pourquoi ta fatale complaisance m'exposa-t-elle à le revoir ? Hélas ! sans toi, sans ta facilité, j'ignorerais une partie de mes pertes ! »

M. de Bugei interrompit ses tristes plaintes. Il venait savoir comment elle se trouvait. Hélène l'assura que le repos la remettrait entièrement. Il la crut et sortit. La malheureuse Adélaïde passa la nuit dans un cruel désordre, le saisissement de ses sens retenait ses larmes ; et le peu qu'elle en répandait, loin de soulager son cœur, le déchirait encore.

Cet excès d'accablement dura plusieurs jours ; mais faisant violence à ses sentimens, elle parut se calmer, et se montra plus tranquille. Son père attendait le retour de sa santé pour la ramener à Paris ; mais elle avait pris la résolution de n'y rentrer jamais.

Elle pria instamment M. du Bugei de la conduire à l'abbaye de Chelles, où elle espérait se rétablir tout-à-fait. Il y consentit avec peine ; et ce fut avec une extrême répugnance qu'il la conduisit lui-même à cette abbaye. Mademoiselle du Bugei pleura beau-

Digitized by Google

coup en se séparant de lui; et le chagrin qu'il sentit lui-même en la laissant à Chelles, fut un présage de la perte qu'il allait faire. L'aimable et triste Adélaïde, peu de jours après son arrivée, entra au noviciat, où ses épreuves, abrégées par l'avantage d'avoir été élevée dans la maison, lui permirent, au bout de six mois, de prendre le voile blanc, malgré les regrets de son père, la douleur du comte de Saint-Agne, qui l'aimait, et les efforts réunis de toute sa famille.

Madame de Cressy s'affligea du parti que prenait Adélaïde; elle craignit que ses sentimens pour le marquis ne l'y eussent déterminée; elle n'osa s'en expliquer avec lui, dans la crainte de le chagriner, et d'ajouter au reproche secret que peut-être il se faisait à lui-même. Le malheur d'Adélaïde était un poids pour la marquise; son cœur vraiment généreux souffrait en songeant qu'elle avait innocemment causé sa perte; elle donna des larmes au sort d'une jeune personne qui s'arrachait au monde, dans un âge où, peu capable de juger des effets du temps, et guidée par un mouvement qu'il pouvait détruire, se livrait à l'horreur d'un repentir infructueux et éternel.

Plus d'un an s'était passé dans le ravissement d'une passion heureuse, satisfaite et toujours vive. Peut-être la marquise eût-elle joui long-temps de cet

Digitized by Google

état paisible, sans un événement où sa bonté l'intéressa.

Madame de Berneil, ancienne amie de la mère de madame de Cressy, vivait retirée au Val-de-Grâce, avec une fille, seul fruit d'un mariage mal assorti qui avait renversé sa fortune, par une suite de malheurs dont le détail est peu nécessaire. Une pension du Roi la faisait subsister avec assez d'aisance. Cette pension s'éteignait par sa mort, et sa fille avait besoin d'amis pour en conserver une moitié que la faveur pouvait lui accorder, mais qu'on ne lui devait pas. Madame de Berneil qui avait éprouvé plus d'une fois combien madame de Cressy était portée à obliger, se sentant dangereusement malade, et près de sa fin, eut recours à elle, elle lui fit écrire son état; et la marquise s'étant rendue auprès d'elle, trouva cette dame presqu'expirante, et si occupée du sort de sa fille, que madame de Cressy, pénétrée d'une inquiétude si naturelle, et du spectacle qu'offraient à ses yeux les larmes de la fille et la douleur touchante de la mère, promit avec serment de se charger du soin de mademoiselle de Berneil, de la retirer chez elle, et de ne s'en séparer qu'après lui avoir procuré un établissement convenable à sa naissance, et qui pût la rendre heureuse.

Il semblait que madame de Berneil n'attendit que

Digitized by Google

cette promesse d'une femme dont la noblesse des sentimens lui était connue, pour rendre au ciel une ame devenue plus tranquille. Elle mourut le soir même; et la marquise qui ne l'avait point quittée, embrassant tendrement mademoiselle de Berneil, lui renouvela les assurances qu'elle avait données à sa mère, et la conduisit chez elle, où elle la recommanda aux soins de ses femmes, pendant qu'elle allait à Versailles, chercher M. de Cressy qui l'y attendait.

Elle lui rendit compte des engagemens qu'elle avait pris, et lui montra un peu de crainte qu'ils ne pusssent lui déplaire, s'excusant sur le moment qui ne lui avait pas permis de le consulter. M. de Cressy badina de cette espèce de soumission, qu'il traita d'enfance; il l'assura qu'il approuverait toujours ce qu'elle ferait. En effet, il eut pour mademoiselle de Berneil tous les égards qu'il aurait cru devoir à une sœur chérie. Elle fut traitée par la marquise, non comme une fille dont le sort dépendait de ses bontés, mais comme une amie dont le séjour chez elle devait être suivi de tous les agrémens qu'on s'efforce de procurer à ceux dont on attend des bienfaits.

Hortence de Berneil était âgée de vingt ans, sa figure n'avait rien de remarquable; mais le soin qu'elle en prenait, la rendait assez agréable. Un goût de

Digitized by Google

parure un peu extraordinaire dans une personne élevée loin du monde, cachait ses défauts et donnait de l'élégance à tout ce qu'elle portait. Le désir de plaire l'avait toujours occupée, quoique long-temps sans objet; elle avait de l'esprit, peu de brillant, beaucoup de réflexion. Il était difficile de la connaître, un air froid et le silence qu'elle gardait sur ses goûts, la faisaient paraître d'une extrême indifférence. L'ennui d'une retraite forcée avait mis de la dureté dans son caractère et de l'aigreur dans son esprit; elle cachait ces défauts sous l'apparence intéressante d'une santé faible et délicate, altérée par la plus légère émotion. Capricieuse, haute, jalouse, susceptible de passion, incapable de tendresse, d'amitié, Hortense ne pouvait ni apprécier, ni reconnaître la conduite généreuse de madame de Cressy.

Un peu de temps s'était écoulé depuis l'entrée de mademoiselle de Berneil à l'hôtel de Cressy, quand un soir le marquis, s'amusant à étudier des airs assez difficiles, Hortense, en l'aidant à les solfier, le fit apercevoir qu'elle avait la voix belle, et chantait parfaitement bien. Il aimait la musique : ce talent qu'il découvrait en elle, redoubla ses égards et ses attentions : il la chercha davantage. Madame de Cressy, bien éloignée de prendre de

Digitized by Google

l'ombrage de ce goût marqué, le vit naître avec plaisir.

M. de Cressy était un matin à la toilette de la marquise, où il assistait seul avec Hortense ; on lui apporta une lettre qu'il ouvrit sans réflexion, mais qu'il ne put lire sans donner des marques d'une grande sensibilité. Cette lettre était de mademoiselle du Bugei ; elle l'avait écrite la veille, et ce jour même elle prenait le voile noir, dernière cérémonie de sa consécration à la vie religieuse.

Les yeux de M. de Cressy se remplirent de larmes : la lettre tomba de ses mains ; et tandis qu'il les portait sur son visage pour cacher son attendrissement, la marquise, effrayée de l'effet qu'avait produit cette lettre, fit signe à une de ses femmes de la ramasser et de la lui apporter. Elle la prit sans la lire ; et courant embrasser son mari, elle lui demanda avec empressement quelle nouvelle si fâcheuse pouvait l'accabler ainsi. Mais le marquis, sans changer de situation, lui dit de lire la lettre. Elle y trouva ce qui suit :

« C'est du fond d'un asile où je ne redoute plus » la perfide de votre sexe, que je vous dis un éternel » adieu. Naissance, biens, honneurs, dignités, tout » s'évanouit à mes regards. Ma jeunesse flétrie par » mes larmes, le goût des plaisirs anéanti dans mon

Digitized by Google

» cœur, l'amour éteint, le souvenir présent, et le » regret toujours trop sensible, m'ensevelissent à ja- » mais dans cette retraite. O vous, qui m'avez con- » duite à me cacher dans cette espèce de tombeau, » ne craignez pas mes reproches : je ne vous écris que » pour vous dire que je vous pardonne. J'offre au » ciel une victime immolée par vos mains, et je le » prie avec ardeur de répandre sur vous tout le » mérite du sacrifice volontaire que je lui fais. L'a- » guste époux qu'Adélaïde choisit, effacera de son » cœur des sentimens qu'elle ne peut conserver sans » l'offenser : il y mettra des vertus qu'il chérit, et » l'oubli qu'il exige : elle ose espérer qu'il lui pardon- » nera les motifs qui la détrrminent aujourd'hui. » Alors, prosternée aux pieds des ses autels, elle lui » demandera pour vous tous les biens dont vous » l'avez privée ; et si elle peut s'intéresser encore au- » monde qu'elle abandonne, ce sera seulement pour » s'assurer que le marquis de Cressy est heureux.

» Dites à madame de Cressy que je lui pardonne » l'opinion qu'elle a eue de mon caractère. Dites-lui » que j'ai oublié son injustice, et que je me souviens » seulement de la tendre amitié que j'eus pour elle. »

La marquise, en finissant cette lettre, se jeta dans les bras de son mari, et le serrant avec une tendresse inexprimable : « Pleurez, Monsieur, pleurez, lui dit-

Digitized by Google

elle en le baignant de ses larmes : ah ! vous ne sauriez montrer trop de sensibilité pour un cœur si noble, si constant dans son amour ! Aimable et chère Adélaïde, s'écria-t-elle, c'en est donc fait, et nous vous perdons pour toujours ! Ah ! pourquoi faut-il que je me reproche de vous avoir privée du seul bien qui excitait vos désirs ! ne puis-je jouir de ce bien si doux, sans me dire que mon bonheur a détruit le vôtre ? »

Le marquis, touché de ce sentiment généreux qui lui faisait regretter Adélaïde, la pressant avec transport, essuyait ses larmes ; et par les plus tendres caresses et les expressions les plus passionnées, la conjurait de lui pardonner l'imprudence qu'il avait eue de lui montrer cette lettre.

Mademoiselle de Berneil, témoin de cette scène touchante, considérait la marquise avec étonnement. Tout ce qu'elle pouvait comprendre, c'est que madame de Cressy s'affligeait de la retraite d'une fille que son mari avait aimée, et que ses pleurs faisaient penser qu'il aimait encore. Une pareille sensibilité était au-dessus de l'ame d'Hortense ; elle la regarda comme une faiblesse. Un mauvais cœur prend souvent pour un défaut de fermeté la bonté du naturel dont les mouvemens lui sont étrangers, et traite de

Digitized by Google

petitesse ce noble désintéressement qui fait qu'on s'oublie soi-même, pour partager la peine d'un autre.

Le marquis pensa tristement pendant quelques jours à cet adieu d'Adélaïde : mais les plaisirs variés auxquels il se livrait, dissipèrent bientôt ce léger chagrin. Madame de Cressy le sentit plus long-temps. L'image de mademoiselle du Bugei prosternée au pied des autels, priant pour le marquis, attirant sur lui les bénédictions du ciel par ses vœux innocens, l'attendrissait et la rendait toujours présente à son idée. Les dernières lignes de sa lettre l'étonnaient ; elle ne pouvait les entendre. Elle en demanda plusieurs fois l'explication à M. de Cressy ; mais l'embarras et l'humeur que lui donnaient ces questions, la déterminèrent à n'en plus parler.

Cependant cette marque de réserve, dans un homme pour lequel elle n'en avait aucune, toucha vivement la marquise, lui donna de l'inquiétude, et lui fit craindre qu'en parlant d'Adélaïde, M. de Cressy n'eût pas été sincère. Quelle était cette *opinion désavantageuse* dont se plaignait mademoiselle du Bugei ? Elle lui pardonnait ; mais quoi ? Un mystère semblait caché sous ces expressions : la marquise désirait ardemment de l'approfondir ; mais son extrême complaisance pour M. de Cressy la força au

Digitized by Google

silence ; elle respecta le secret qu'il voulait garder, et ne l'importuna point pour l'engager à le lui découvrir. Cette première preuve qu'elle n'avait pas toute la confiance de son mari, la chagrina. Il pouvait donc dissimuler avec elle. La seule idée d'avoir été trompée, même dans la plus légère bagatelle, par un homme que l'on croyait incapable de détour, porte un trait douloureux au fond du cœur, trait qui blesse à tout moment, ouvre l'entrée au soupçon, rend tout incertain, et laisse entrevoir que le bonheur dont on jouit, peut n'être qu'une illusion prête à s'évanouir.

Mademoiselle de Berneil, à qui la marquise ouvrait son cœur, était bien éloignée de comprendre cette délicatesse de sentiment qui troublait la douceur de sa vie ; elle badina M. de Cressy sur la mélancolie que lui avait causée la lettre d'Adélaïde ; et donnant un tour plaisant et malin à ce pouvoir qu'il avait sur les ames sensibles, elle se félicita de n'être pas du nombre de celles qui ne savaient pas résister à l'amour, et dit au marquis qu'elle s'étonnait fort qu'on abandonnât le monde seulement pour n'avoir pu lui plaire ou le fixer. Pour moi, continua-t-elle, comme j'en chéris les plaisirs, quoique je me croie sûre de mon cœur, je ne veux plus vous regarder,

Digitized by Google

de crainte qu'il ne me prenne envie de retourner au couvent.

Cette raillérie piqua le marquis dont la vanité était extrême. « Pensez-vous, lui dit-il en riant, qu'il vous fût si facile de résister à mes soins, si je vous en rendais d'assidus? — En vérité, je le pense, reprit mademoiselle de Berneil, et quoique vous soyez très-aimable, je crois et j'éprouve qu'il est possible de vous voir et de conserver beaucoup d'indifférence. — Oui, dit le marquis, cela est possible; mais vous ignorez ce que le désir de plaire répand d'agrément dans un homme qui s'en occupe. Il faut avoir été aimé de quelqu'un, pour s'assurer qu'on peut lui résister : et si je vous aimais, si je cherchais à vous le persuader, peut-être reviendriez-vous de l'opinion que vous avez de la fermeté de votre cœur. — Oh! non, non, assurément, reprit Hortense, et vous êtes précisément la seule personne qui ne pourrait jamais réussir auprès de moi : comme vous ne sauriez me montrer de désirs sans m'offenser, ni m'aimer sans manquer à ce que vous devez à la plus aimable des femmes; si vous me rendiez des soins, je n'aurais que du mépris pour vous. — Vous le croyez, dit le marquis; mais soyez sûre que les réflexions que l'on fait de sang froid, ne se présentent pas à une ame attendrie. Celles qui

Digitized by Google

semblent devoir faire mépriser un homme indifférent, se changent en pitié pour un amant aimé; et nous savons toujours trouver en nous-mêmes des raisons pour nous livrer à des sentimens qui nous flattent. » Horténse à ce discours ne fit que redoubler ses plaisanteries, et s'obstina à soutenir qu'elle ne redoutait point ses attaques; il lui montrerait en vain la passion la plus violente, disait-elle, jamais, jamais elle n'y serait sensible; il lui était impossible d'imaginer qu'elle pût l'aimer. Cette conversation fut reprise plusieurs fois, et toujours avec la même assurance de la part de mademoiselle de Berneil.

Le marquis, accoutumé à voir prévenir ses désirs, ne put supporter cette espèce de mépris d'une fille à laquelle il semblait que rien ne devait inspirer cette fierté; il s'en offensa, et voulut l'en punir en lui inspirant une passion dont elle se croyait si peu susceptible. La vanité l'engagea à se faire une étude de lui plaire; elle s'aperçut de son dessein, elle en rit, et ménagea si peu son amour-propre, que du simple projet de la soumettre, il forma celui de la toucher. Le peu de progrès qu'il fit au commencement, ne ralentit point ses poursuites: il devint ardent, empressé; et perdant de vue ce premier objet, il oublia ce qui l'avait porté à parler le langage de l'amour à mademoiselle de Berneil. Il s'accoutuma à l'entretenir

Digitized by Google

d'un sentiment qu'il cessa de feindre. Ce sentiment devint bientôt sa seule affaire, et l'unique mouvement qui se fît sentir à son cœur.

Madame de Cressy, loin de soupçonner le marquis d'un tel attachement, lui savait gré de tout ce qu'il faisait pour Hortense, et croyait lui devoir de la reconnaissance des attentions qu'il avait pour une fille qu'elle chérissait, et dont elle se croyait tendrement aimée. Elle parlait de lui sans cesse avec elle, lui vantait son mérite, les agrémens de sa personne, son esprit, l'égalité de son humeur, la douceur de sa société, l'élévation de ses sentimens; elle le comparait à tous ceux qu'elle voyait, à tous ceux qu'on admirait, pour le trouver plus parfait encore.

Mademoiselle de Berneil applaudissait aux louanges que la marquise donnait à M. de Cressy; insensiblement elles firent impression sur elle, l'ardeur avec laquelle il était aimé, l'embellissait à ses yeux. L'amour de madame de Cressy passa dans le cœur de sa rivale; et tout ce qui rendait la marquise si propre à plaire, à fixer ce mari qu'elle adorait, formait une sorte de triomphe pour Hortense, qui se voyait maîtresse de le lui enlever, excitait sa vanité, et lui faisait regarder comme un avantage brillant, le pou-

Digitized by Google

voir de l'emporter sur une femme à laquelle elle se sentait si inférieure à tous égards.

Ce fut donc à l'orgueil et à la coquetterie, que M. de Cressy dût les premières complaisances de mademoiselle de Berneil; elle lui laissa voir un penchant qu'elle n'osait avouer; elle céda peu à peu; elle ne se défendit plus que sur ses devoirs, sur l'amitié qu'elle avait pour la marquise, sur le lien qui l'unissait à elle. Ces obstacles eussent été insurmontables, si mademoiselle de Berneil eût mieux pensé; mais dès qu'on a fait un pas vers l'ingratitude, rien ne retient plus. Le marquis trouva le moyen de lever les faibles scrupules d'Hortense; elle se donna à lui; elle oublia la tendresse et les bontés d'une amie, pour jouir du goût passager d'un amant. Quelle différence! quelle perte! quoi qu'on en puisse penser dans l'égarement de son cœur, un amant ne vaut pas une amie.

Mademoiselle de Berneil, en payant de retour la passion du marquis, cédait peut-être moins à son amour, qu'au désir curieux d'éprouver si cette passion procurait tout le bonheur dont on l'avait assurée qu'elle était la source; elle en cherchait les plaisirs, et n'en donnait pas les douceurs; plus elle pensait avoir sacrifié en comblant les vœux de son amant, plus elle exigeait de sa reconnaissance. L'espèce de sentiment qui la conduisait, n'était pas cet

Digitized by Google

attachement sincère d'Adélaïde, ni cet amour tendre et délicat de la marquise ; c'était un mouvement voluptueux, c'était le plaisir de dominer et de soumettre un cœur à tous ses caprices. Elle abusa du pouvoir que le marquis lui avait donné sur lui ; elle prit un empire absolu sur ses volontés, le maîtrisa, devint son tyran, et l'accabla de ces chaînes pesantes qu'on porte avec douleur, dont on sent tout le poids, qu'on voudrait rompre, et qu'on n'a pas la force de briser.

Assujetti à cette maîtresse altière, le marquis se rappelait souvent avec regret l'état heureux où il vivait avant d'avoir écouté le penchant fatal qui l'entraînait vers elle. Adoré d'une femme qui n'avait point d'égale, dont les qualités brillantes semblaient n'être en elle que pour l'avantage de ceux dont elle était environnée ; qui, toujours attentive à lui plaire, n'avait de plaisir que ceux qu'il ressentait, de joie que celle qu'elle voyait éclater dans ses yeux : elle n'était point changée, cette femme charmante qui lui avait fait passer des jours si tranquilles, si heureux : mais sa beauté, ses vertus, ses soins, ses complaisances, auparavant la source de la félicité de M. de Cressy, ne servaient plus qu'à le confondre, à l'affliger, à répandre l'amertume sur tous les instans de sa vie.

Digitized by Google

Souvent maltraité par mademoiselle de Berneil, fatigué du joug, honteux de le subir, il se livrait à des retours vifs et pressans qui le ramenaient dans les bras de la marquise; quelquefois la serrant tendrement dans les siens, il retenait à peine des larmes que le remords arrachait à son cœur. Tant d'amour qu'il trahissait, tant de confiance dont il abusait, la comparaison qu'il faisait de deux personnes si différentes, de deux caractères si opposés, excitaient en lui des mouvemens si sensibles, qu'il y avait des momens où il était prêt à tomber aux pieds de la marquise, à lui avouer sa faiblesse, à la prier d'en éloigner l'objet: mais le peu d'habitude d'être sincère, retenait son cœur prêt à s'ouvrir, à s'épancher dans le sein d'une amie, qui pouvait encore lui rendre le calme et la paix dont il ne jouissait plus.

Mademoiselle de Berneil le surprit plusieurs fois dans cet attendrissement: des railleries piquantes, de longues querelles, une aigreur insupportable, suivaient les moindres sujets qu'elle croyait avoir de se plaindre. Elle s'appaisait difficilement, et mettait au plus haut prix l'oubli d'une faute; mais parvenue à le subjuguer, à se rendre souveraine d'un cœur qu'elle s'attachait par tout ce qui aurait dû le lui ôter, elle ne put jamais détruire le remords qu'il sentait de tromper la marquise, ni l'attachement qu'il conser-

Digitized by Google

vait pour elle. Il lui fut impossible d'étouffer dans l'ame du marquis cette voix dont le cri puissant s'élève, se fait entendre même dans l'ivresse du plaisir, et nous avertit sans cesse que nous n'avons pas le pouvoir cruel de goûter en paix un bonheur que nous osons fonder sur l'infortune d'autrui.

Madame de Cressy ne s'apercevait que trop du changement du marquis; toujours triste, rêveur, elle voyait qu'il souffrait, qu'une peine secrète agitait son ame : elle l'avait en vain prié de la lui confier, elle n'osait plus l'interroger, et lui cachait la douleur qu'elle sentait de ses chagrins, et du mystère qu'il lui en faisait. Elle ne pouvait le soupçonner d'une intrigue au dehors; son assiduité chez lui et dans tous les lieux où elle allait, éloignait les idées de cette espèce; il ne marquait aucune préférence pour les femmes qu'il voyait; toutes ses démarches étaient connues, il le semblait au moins : cependant la marquise se disait à tous momens, qu'il ne l'aimait plus. Elle en eut une preuve bien sensible dans une occasion où elle devait moins l'attendre. Elle tomba malade, et sa maladie, quoique peu dangereuse, fut assez longue. Mademoiselle de Berneil se contraignit assez dans les premiers jours, pour s'assujettir près d'elle : mais oubliant bientôt ce qu'elle devait à ses bontés, même à la décence, qui l'obligeait à ne pas s'é-

Digitized by Google

loigner de l'appartement de la marquise, elle n'y parut dans la suite que rarement, et dans les momens où elle ne pouvait se dispenser de s'y faire voir. Le marquis l'imita; et profitant de la liberté qu'il avait d'être souvent seul avec elle, sous prétexte de répéter des pièces de clavecin, il passait des heures entières dans le cabinet d'Hortense, et n'était chez madame de Cressy que lorsqu'elle recevait du monde.

Cette conduite d'un homme qui lui était si cher, rendit sa convalescence plus fâcheuse que son mal ne l'avait été; elle la sentit jusqu'au fond du cœur, et ne douta plus qu'elle n'eût entièrement perdu celui de son mari. Elle renferma en elle-même cette triste connaissance, ne se permit aucune plainte, et ne diminua rien de la douceur et de l'affection qu'elle lui avait toujours montrées.

La négligence de mademoiselle de Berneil lui parut une suite naturelle de la froideur de son caractère; ainsi elle y fit peu d'attention. Elle était parfaitement rétablie et sortait depuis quelques jours, lorsqu'étant seule un matin et prête à partir pour la campagne, M. de Cressy qui n'allait point avec elle, entra dans sa chambre pour lui donner une petite boîte d'une forme nouvelle qu'il venait d'acheter; elle fut touchée de cette attention, et plus encore de quelque chose de flatteur qu'il lui dit en lui présentant ce

Digitized by Google

bijou. Elle voulait répondre ; mais en fixant le Marquis, elle lui vit un air si triste, si abattu, qu'elle en fut pénétrée, et ne put lui marquer sa reconnaissance, que par des regards expressifs qui semblaient chercher son secret jusqu'au fond de son cœur. M. de Cressy prit la main de la Marquise, il la baisa plusieurs fois d'un air timide et respectueux ; il était devant elle comme on est auprès de quelqu'un dont on désire une faveur, à qui on n'ose la demander, parce qu'on se sent peu digne de l'obtenir. Jamais madame de Cressy ne lui avait paru plus belle, jamais elle ne lui avait inspiré d'émotion plus douce ; mais ses offenses, les reproches qu'il se faisait, semblaient élever une barrière entre elle et lui. Il oubliait ses droits, ou n'osait les réclamer ; il voulait parler, il craignait de s'expliquer ; il la regardait, soupirait, et se taisait, lorsque la Marquise, emportée par ce tendre sentiment que la froideur de M. de Cressy n'avait pu altérer, passant ses bras autour de lui, se laissa tomber à ses pieds ; et le pressant avec une action toute passionnée : « Dites-moi, Monsieur, dites-moi, s'écria-t-elle toute en larmes, ce que j'ai fait pour perdre le bonheur de vous plaire ? pourquoi m'évitez-vous ? suis-je devenue un objet odieux à vos regards ? Non, je ne puis vivre et penser que je ne vous suis plus chère. Eh, qu'ai-je fait, qu'ai-je donc fait, pour vous

Digitized by Google

éloigner de moi? Si vous m'ôtez votre amour, si vous m'enlevez ce bien précieux, devez-vous me priver de tout? Ah! Monsieur, me croyez-vous indigne de votre amitié? »

M. de Cressy eût voulu dans cet instant que la terre se fût ouverte, et l'eût caché dans son sein. « Ah! levez-vous, Madame, lui dit-il en rougissant, levez-vous; cette soumission ne convient qu'à moi : vous, aux pieds d'un cruel qui a pu vous négliger, qui fait couler vos pleurs, qui doit seul en verser! Ah! vous m'êtes chère, vous me le serez toujours! Je vous respecte, je vous aime, je vous adore; mais suis-je encore digne de vous le dire? C'est à vos genoux, ajouta-t-il en s'y jetant à son tour, que j'implore votre pitié, que je vous demande un généreux pardon; je l'espère de vos bontés; je l'attends de la grandeur de votre ame. Appreuez, Madame, dans quel égarement..... » Il allait poursuivre, quand mademoiselle de Berneil qui allait avec la Marquise, avertie qu'elle était prête, et craignant de la faire attendre, ouvrit brusquement la porte, et le surprit à genoux, arrosant de pleurs les mains de sa femme qui s'efforçait de le relever.

M. de Cressy, consterné à sa vue, resta muet, interdit; la parole expira sur ses lèvres, en vain la Marquise le pressait de s'expliquer, l'assurait qu'elle

Digitized by Google

lui avait déjà pardonné : glacé par la présence de mademoiselle de Berneil, il ne pouvait ni parler ni lever les yeux. Enfin, paraissant se remettre, il présenta la main à madame de Cressy, la conduisit à son carrosse, et dès qu'elle y fut entrée, il se retira, dans la crainte de rencontrer les regards d'Hortense qui, maîtresse de ses mouvemens, ne semblait prendre aucun intérêt à ce qu'elle avait vu. Son inquiétude était grande cependant, et elle attendait avec impatience que madame de Cressy parlât.

« Hélas ! dit la Marquise, dans quel moment vous êtes venue ! J'allais lire dans son cœur ; il allait me confier ce secret qu'il me cache depuis si longtemps. Il m'aime, il le dit, son trouble me l'assure. Je n'ai point perdu l'espérance d'être heureuse ; sa tendresse n'est point éteinte, elle n'est que suspendue par ce chagrin que je ne conçois point. Mais ne vous a-t-il jamais rien dit qui ait pu vous le faire deviner ? il paraît avoir de la confiance et de l'amitié pour vous, ne sauriez-vous m'instruire de ce qu'il me cache ? Hortense l'assura qu'elle ignorait que le Marquis eût aucun sujet de peines. Il en a, Mademoiselle, il en a, reprit la Marquise. Mais quels sont ces reproches qu'il se fait ? il m'a offensée, dit-il : ah ! qu'il parle, et tout est oublié. Mon Dieu, est-il possible que cet instant ait été perdu ! »

Digitized by Google

Mademoiselle de Berneil feignit beaucoup de regret d'avoir interrompu une conversation si intéressante, elle était embarrassée ; mais madame de Cressy était trop occupée de ses idées, pour s'apercevoir de la contrainte d'Horteuse. La maison où elles allaient passer quelques jours, était tout près de Chelles ; et des fenêtres de l'appartement qu'occupait madame de Cressy, on voyait les jardins de l'abbaye. Elle n'avait point perdu le souvenir d'Adélaïde ; en se trouvant si près d'elle, elle sentit sa curiosité se ranimer, et pensa que mademoiselle du Bugei lui donnerait une explication si long-temps désirée. Elle voulut donc la voir ; mais dans la crainte de la révolter par sa présence, si elle allait à Chelles sans la prévenir, elle lui écrivit avec beaucoup d'amitié, et la pria instamment de lui donner une heure où elle pût l'entretenir.

Adélaïde se trouva surprise et embarrassée de ce message et de cette prière. Son premier mouvement fut de ne point recevoir la Marquise. Il lui paraissait bien dur de l'admettre dans un asile qu'elle avait cherché contre sa présence, de revoir une des deux personnes qui l'avaient forcée à s'ensevelir dans cette retraite. Par quelle cruauté la femme de M. de Cressy voulait-elle la rendre témoin de son bonheur, s'applaudir à ses yeux de lui avoir ravi un bien qu'elle

Digitized by Google

ne lui enviait plus, mais dont il était inhumain de venir étaler les charmes devant elle?

Dans le monde elle eût évité cette visite; malgré sa répugnance, elle crut ne pouvoir la refuser au couvent; elle la regarda comme une humiliation que ses vœux ne lui permettaient pas de s'épargner; et bannissant une fierté peu convenable, dans ses idées, à la pénitente Adélaïde, elle répondit à la Marquise qu'elle la verrait avec plaisir.

Madame de Cressy désirait trop cette entrevue pour la différer; elle se rendit à l'abbaye, et fut conduite dans un parloir où, peu de temps après qu'on l'y eut laissée, elle vit entrer Adélaïde. Son voile était levé, un peu d'émotion animait son teint: la Marquise la trouva plus belle encore sous cet habit. Le souvenir de ce qui l'avait obligée de le prendre, l'attendrit; elle ne put retenir ses larmes en la saluant. L'aimable religieuse, avec un souris où se peignaient la douceur et la tranquillité, s'efforça de lui prouver que son état ne devait pas lui inspirer cette tristesse.

Au commencement, leur conversation fut assez languissante: mais madame de Cressy lui disant qu'elle avait senti une douleur véritable de sa retraite, et ne pouvait concevoir comment ses idées à cet égard la conduisaient à l'accuser..... « Tout est fini, Ma-

Digitized by Google

dame, tout est passé, tout est oublié, dit la jeune recluse; le temps où j'étais dans le monde, est déjà loin de mon souvenir. — Mais, reprit la Marquise, comment avez-vous pensé que j'eusse une opinion de votre caractère qui pût être fausse ou injuste? ce reproche m'a été sensible. Je vous aimais tendrement, vous le connaissiez, et j'ose vous assurer qu'aucun événement n'a pu changer mon cœur. — Je le crois, Madame, je le crois, interrompit Adélaïde; je ne me plains pas, je ne puis me plaindre : je dois respecter les décrets du ciel, et bénir les voies qu'il a prises pour m'avertir de chercher en lui seul un bonheur que sans doute il ne m'avait pas destinée à trouver dans le monde.—Hélas! dit madame de Cressy, les agrémens que ce monde procure, sont donnés avec un bien cruel mêlange! Mais, Madame, puisque vous avez prié qu'on m'assurât de votre pardon, vous avez cru avoir à vous plaindre de moi? » Adélaïde rougit à ces mots ; elle baissa les yeux, et resta dans un profond silence. « Pourquoi ne voulez-vous pas m'apprendre, continua la Marquise, quels sont mes torts avec vous?—Quoi! Madame, dit enfin Adélaïde, vous avez vu cette lettre que je me reproche? le motif qui m'engagea à l'écrire est encore douteux dans mes idées, et je fis mal sans doute, puisque j'ai pu vous causer de l'inquiétude.—Ah! s'écria la Marquise,

Digitized by Google

que n'ai-je connu votre cœur dans un temps où je pouvais réprimer le penchant du mien! pourquoi me préférâtes-vous madame de Gersai? votre confiance eût arrêté les progrès de mon inclination : vous seriez heureuse, et j'aurais vu votre félicité sans l'envier.— Madame de Gersai n'a jamais su mon secret, reprit Adélaïde, je ne connaissais point vos sentimens; et quand le hasard me les découvrit, les miens ne pouvaient plus faire mon bonheur : mais n'en parlons plus, n'en parlons jamais. — Eh pourquoi? dit madame de Cressy : permettez-moi d'insister, et de vous demander encore ce qui a pu vous blesser dans ma conduite ou dans mes discours?.....—Puisque vous me forcez de parler, reprit Adélaïde, j'ai cru pouvoir me plaindre de madame de Raisel, lorsque j'ai appris d'elle-même qu'elle m'accusatt de donner des marques d'une folle passion, et qu'elle me trouvait indigne des vœux d'un homme qu'elle avertissait de chercher ailleurs un objet plus estimable.—Moi, s'écria la Marquise, j'ai pu dire!..... je ne puis vous comprendre..... A qui l'ai-je dit? qui vous fit cet horrible mensonge?—Votre lettre s'expliquait sans détour.— Quelle lettre? —Celle que vous écriviez à M. de Cressy, dans laquelle:..... mais, encore une fois, n'en parlons plus; ce temps est oublié; il doit l'être au moins; et si je me suis rappelé avec douleur le mé-

Digitized by Google

pris que vous avez marqué pour une personne qui ne devait pas s'attendre à vous en inspirer, croyez, Madame, que ce souvenir n'a été mêlé d'aucune aigreur contre vous.—Que vous m'embarrassez, dit la Marquise! je me souviens d'avoir parlé de madame d'Elmont, dans les termes que vous me rappelez: mais je ne conçois ni votre méprise, ni comment vous avez pu la faire, puisque la lettre où je parlais d'elle, n'a dû tomber dans vos mains, et que je n'ai su votre inclination pour M. de Cressy, que longtemps après votre départ pour Gersai.» Adélaïde, pressée vivement, ne put refuser de s'expliquer; elle fit à la Marquise un détail qui ne fut que trop exact, et finit par lui faire entendre que c'était sans doute elle-même qui, dans son dépit, avait appris à M. de Cressy que madame de Raisel l'aimait, en lui nommant l'auteur de la lettre qu'elle lui renvoyait.

L'histoire d'Adélaïde, si conforme pour les faits, et si différente dans ses circonstancss, de celle que le Marquis lui avait faite, découvrit à madame de Cressy toute la fausseté du caractère de son mari, et lui causa la douleur la plus sensible. Elle ouvrit son cœur à Adélaïde, qui mêla ses larmes à celles qu'elle lui vit répandre. Le sort de la Marquise lui parut plus fâcheux que le sien. Elles se séparèrent avec tous les sentimens d'une sincère amitié, et la charmante

Digitized by Google

recluse se consola de n'avoir point joui du bonheur qu'un instant pouvait changer en amertume ; elle plaignit celle dont elle enviait peut-être auparavant la félicité ; et pour toujours à l'abri des cruelles peines qui déchiraient le cœur de la Marquise, elle s'applaudit du choix qu'elle avait fait.

Madame de Cressy revint à Paris, pénétrée d'une tristesse accablante ; toutes ses réflexions en augmentaient l'amertume. Elle se repentit mille fois de s'être procuré ce fatal éclaircissement. Cette passion si tendre de M. de Cressy, cet amour timide et secret qui lui avait fait sacrifier celui d'Adélaïde à l'espoir de posséder un jour madame de Raisel ; ce plaisir qu'elle goûtait en se rappelant le temps où son mari l'adorait, en songeant que ce temps pouvait naître, ses désirs, ses espérances, tout s'abîmait dans l'affreuse certitude d'avoir été trompée. Le marquis n'offrait plus à ses regrads qu'un ambitieux guidé par l'intérêt, par la vanité ; elle devait ses soins, ses préférences à l'éclat de sa fortune : ces caresses touchantes, ces transports flatteurs que tant de fois elle s'était applaudie d'exciter, les plaisirs même qu'il semblait goûter dans ses bras, tout avait été feint ; il ne lui restait pas seulement la douceur d'imaginer qu'elle lui en eût donné de véritables, qu'elle eût été un seul instant l'arbitre de son bonheur.

Digitized by Google

Sa négligence, cette froideur qu'il lui montrait, lui parut alors l'état naturel de son ame. Elle pensa que, las de se contraindre, il s'abandonnait à son indifférence, suivait des goûts plus vifs ou des fantaisies plus nouvelles. Ce qui avait fait le charme de sa vie, se peignit à ses yeux comme une illusion fantastique, comme un songe dont le réveil dissipait l'agréable erreur.

Mais pourquoi le marquis pleurait-il à ses pieds? le remords faisait-il couler ses larmes. Ah! que lui importait d'en connaître la source! Le sentiment ne les lui arrachait point, ce n'était point l'amour, ce n'était pas le retour d'un cœur tendre, sincère, généreux, dont le repentir dût la toucher, dont elle pût pardonner l'égarement. M. de Cressy ne possédait point les qualités, les vertus qu'elle avait aimées en lui; l'objet de son admiration ne méritait plus que son indifférence ou ses mépris: l'instant où elle le connut, où elle osa se l'avouer, fut le dernier de son repos.

Madame de Cressy ne put cacher à mademoiselle de Berneil, que sa douleur naissait de son entretien avec Adélaïde; mais dans la crainte d'avilir le caractère du marquis, elle ne dit rien à Hortense du sujet de sa peine; elle s'était déterminée à ne jamais se

Digitized by Google

plaindre de son mari, et voulait ensevelir ses vices dans le profond secret de son cœur.

Hortense ne pouvait douter qu'elle n'eût été sacrifiée, si le hasard ne l'avait fait entrer au moment où le marquis allait parler. Elle rapporta de la campagne un esprit irrité; des soupçons fondés l'aigrissaient encore : M. de Cressy semblait reprendre du goût pour la marquise : il pouvait se soustraire à son empire, l'abandonner, et dans la confiance qu'inspire un tendre raccommodement, l'accuser seule de leur commune faiblesse.

M. de Cressy n'était pas plus tranquille; rebuté des hauteurs de mademoiselle de Berneil, dégoûté d'un commerce que l'amour du plaisir lui avait fait lier, dont l'humeur de sa maîtresse le bannissait, il s'occupait, pendant l'absence de la marquise, à trouver les moyens d'éloigner Hortense, sans trahir un secret qu'il ne convenait pas de révéler. Il ne voulait point exposer mademoiselle de Berneil à l'indignation d'une femme qui aurait tant de sujet de la haïr : il se préparait à conduire ses projets avec beaucoup de prudence et de ménagement, quand le retour de l'une et de l'autre changea toutes les dispositions de son ame.

Hortense se conduisit avec la fierté d'une fille qui

Digitized by Google

se croyait offensée. L'air de tristesse répandu sur le visage de la marquise, et la visite qu'elle avait faite à Chelles, lui fit craindre qu'elle ne fût trop instruite pour leur commun bonheur. Cette crainte ferma son cœur à ce tendre retour qui le ramenait vers elle. Il évitait Hortense, et redoutait une explication avec la marquise; il ne pouvait lever les yeux sur deux femmes dont il était aimé, sans trouver sur leur visage l'apparence du reproche; il chercha dans le monde des amusemens qui pussent remplacer ceux qu'il avait trouvés chez lui. Insensiblement il prit du dégoût pour sa maison, et perdit l'habitude de s'y montrer.

Quoique madame de Cressy ne le vit plus qu'avec une émotion bien différente de celle qu'il lui causait autrefois, elle ne se sentit point capable de supporter l'espèce de douleur que cet éloignement lui donna. Elle ne put s'y accoutumer, et cette maison, autrefois si aimable pour elle, lui parut la plus triste des solitudes, lorsqu'elle n'y rencontra plus l'objet de toutes les peines de son cœur.

Madame d'Elmont, occupée de mille fantaisies, se souvenait à peine du goût que lui avait inspiré le marquis. Mais en apercevant sur son visage un air d'ennui, elle jugea que sa passion pour sa femme commençait à s'éteindre; cette idée réveilla en elle

Digitized by Google

le désir de se l'attacher au moins par un lien léger ; elle voulut essayer s'il lui résisterait encore ; l'espèce de penchant qui la guidait, était sans jalousie comme sans délicatesse, et tous les temps paraissaient propres à ranimer sa vivacité et à le satisfaire.

Cet intérêt qu'elle reprenait à M. de Cressy, lui fit chercher à pénétrer l'état de sa maison ; comme avec des soins, de l'argent et des valets, on découvre aisément ce que l'on veut apprendre, quand on se permet de pénétrer par des moyens si bas dans les secrets des autres, madame d'Elmont sut bientôt l'intrigue d'Hortense avec lui, le lieu de leurs rendez-vous, et la froideur qui était actuellement entre eux.

Madame d'Elmont se crut sûre du marquis, elle changea le plan de ses attaques, elle lui marqua seulement des égards et de l'amitié, et le plaignit en lui montrant qu'elle savait tout ce qui se passait dans son ame. Par cette conduite elle excita sa curiosité ; il ne pouvait comprendre comment elle connaissait un secret dont il se croyait maître ; le désir de découvrir par quel moyen elle l'avait pénétré, l'engagea à la voir et l'attacha près d'elle. L'adroite madame d'Elmont sut profiter des circonstances pour lui rappeler ses premiers sentimens. « Il est des personnes, lui dit-elle, dont on se souvient toujours ;

Digitized by Google

les événemens qui les touchent ne sont jamais indifférens; on aime à s'occuper d'elles, à suivre les mouvemens de leur cœur, sans même espérer le bonheur d'en être un jour l'arbitre. »

Les hommes nous accusent d'une extrême crédulité sur ce qui flatte notre amour-propre; mais quelle vanité peut se comparer à leur faiblesse? la moindre louange les séduit; à peine soufferts, ils se croient aimés. M. de Cressy ne douta point de la tendresse de madame d'Elmont; il prit sa coquetterie, les démarches hardies qu'elle lui avait fait faire pour la violence d'un sentiment trop fort, d'une passion que rien ne pouvait engager à se contraindre, dont la vivacité l'emportait sur toutes les bienséances. Il crut devoir de la reconnaissance à tant de tendresse, et cherchant à se distraire de ses chagrins, il se livra tout entier à ce nouvel amusement. Cette intrigue éclata bientôt aux yeux du public, et fut conduite avec toute l'indécence dont madame d'Elmont se plaisait à décorer ses caprices.

Mademoiselle de Berneil, en apprenant que madame d'Elmont la remplaçait dans le cœur de M. de Cressy, ne put retenir les marques du plus violent dépit. Elle chercha à le voir pour l'accabler de reproches; mais loin de le ramener par ses emportemens, elle acheva de l'éloigner, et s'en vit enfin aban-

Digitized by Google

donnée. Celui qui paraissait auparavant faire tout son bonheur de lui plaire, la livra sans scrupule aux pleurs, aux regrets, à la honte, plus difficile à supporter que le malheur.

Mademoiselle de Berneil avoit manqué à la reconnaissance, à ses devoirs, à l'amitié, à elle-même; mais était-ce à M. de Cressy à l'en punir, ne devait-il rien à une femme qu'il aimait ou feignait d'aimer, malgré le ton léger dont une partie des hommes traitent ce sujet, malgré l'usage méprisable d'abuser sans remords de la tendresse, de la confiance d'une femme: que l'homme, ami de l'honneur, s'interroge lui-même, qu'il consulte la nature, la vérité, et qu'il se dise si la fausseté, si la trahison peuvent cesser de mériter ce nom; si tromper une femme, ce n'est pas être trompeur?

Eh, quel droit un homme a-t-il d'échauffer dans notre cœur le germe du sentiment? de l'animer par l'ardeur de ses empressemens, de le faire éclore pour introduire dans ce cœur un amertume inconnue?

La situation de mademoiselle de Berneil méritait les plus grands égards; son malheur devait la rendre respectable aux yeux de M. de Cressy; devait-il jamais séduire une fille qui vivait sous sa protection? après l'avoir séduite, fallait-il la traiter avec dureté? O vous, qui payez d'un prix si cruel les faveurs que

Digitized by Google

vous obtenez, comment osez-vous vous plaindre quand on vous en refuse ?

Dans la violence de ses premiers mouvemens, Hortense fut tentée de s'adresser à madame de Cressy, de l'exciter contre sa rivale et contre un infidèle dont le choix bizarre devait la révolter : mais qu'attendre de cette démarche ? La marquise n'était pas faite pour resssentir des transports furieux, encore moins pour en répandre l'éclat au dehors; elle avait un de ces cœurs tendres qui tournent tout contre eux-mêmes, et dévorent en secret leurs peines.

Elle portait au fond du sien une blessure, que le temps ne pouvait fermer, et qui devenait chaque jour plus douloureuse ; mais loin de prendre aux yeux des autres cet air de disgrâce, que le chagrin répand sur le visage, elle s'efforçait de paraître la même ; et comme elle ne parlait jamais de M. de Cressy, personne ne s'empressait à lui apprendre le ridicule dont il se couvrait.

Un jour qu'elle venait de dîner à la campagne, en passant dans un faubourg, son postillon donna en l'air un coup de fouet au milieu d'une troupe d'enfans qui jouaient et embarrassaient le passage. Dans l'empressement de se ranger un de ces enfans tomba sous les pieds des chevaux. Madame de Cressy qui le vit, poussa un cri perçant. On arrêta à temps,

Digitized by Google

et l'enfant fut retiré sans avoir aucun mal. La marquise, alarmée de cet accident, descendit de son carrosse; elle se fit apporter l'enfant; et caressant cette innocente petite créature, elle fut si touchée en songeant qu'elle avait pensé causer sa mort, qu'elle parut prête à s'évanouir. La mère de l'enfant, qui venait de recevoir des marques de sa libéralité, l'invita à entrer chez elle pour se remettre de sa frayeur, et lui offrit tous les secours qui pouvaient ranimer ses esprits. La marquise accepta ses offres. L'appartement que cette femme lui ouvrit, était meublé d'un goût si noble et si recherché, que madame de Cressy s'étonna qu'une personne dans la condition simple où elle lui paraissait, fût logée d'une façon si distinguée. Cette femme vit sa surprise, et lui avoua que la maison lui appartenait, mais qu'un seigneur de la Cour l'avait fait orner comme elle la voyait, et la louait depuis un an pour y recevoir quelquefois une jeune personne qu'il avait épousée, malgré son peu de fortune, et dont le mariage avec lui était fort secret.

Madame de Cressy passa dans le jardin. Quatre berceaux de jasmin et un assez grand parterre le formaient. Elle vit des fleurs qu'elle aimait, et se baissant pour en prendre une, elle aperçut quelque chose dans le sable qui brillait; elle en avertit la

Digitized by Google

maîtresse de la maison. Cette femme ayant ramassé ce que la marquise lui montrait, marqua de la joie de l'avoir trouvé. C'est un cachet, dit-elle, il appartient à celui dont je viens de parler; il l'a fait chercher avec soin, et ce bijou lui est précieux. Madame de Cressy étonnée qu'une perte si légère pût occuper, fut curieuse de voir ce cachet; elle le prit, le regarda et pâlit en l'examinant. Elle reconnut une pierre rare où ses armes étaient gravées; elle-même l'avaient donnée au marquis. Il ne lui resta aucun doute que cette maison ne fût à M. de Cressy. La seule idée de se voir dans des lieux où il la fuyait, où il en cherchait une autre, lui causa tant de douleur, qu'en traversant l'appartement pour regagner son carrosse, elle fut obligée de se jeter sur un siége où, malgré ses efforts, des larmes amères s'échappèrent de ses yeux.

Pendant qu'elle s'affligeait d'une découverte qui la conduisait à en faire de plus fâcheuses encore, madame d'Elmont, qui allait souper un peu au-delà de ce même faubourg, passant devant cette maison qu'elle connaissait très-bien, y voyant un carrosse arrêté, et plusieurs laquais à la livrée de Cressy, imagina que le marquis, au lieu d'être à Versailles où elle le croyait, s'était raccommodé avec mademoiselle de Berneil, pour qui cette maison avait été

Digitized by Google

louée, et qu'il y était avec elle : remplie de cette idée, et sans faire attention qu'il n'allait point dans ce lieu avec cette suite ni cet éclat, elle trouva très-plaisant de les y surprendre, et de voir comment Hortense soutiendrait cette aventure ; elle fit arrêter son carrosse, descendit, et frappa elle-même à la porte avec une vivacité qui ne l'abandonnait jamais. On lui ouvrit, elle entra ; et jamais surprise ne fut égale à celle de ces deux personnes, en se voyant dans un lieu où elles s'attendaient si peu de se rencontrer.

En jetant les yeux sur madame d'Elmont, la marquise ne douta point qu'elle ne vînt chercher le marquis dans cette maison. La crainte de le voir arriver la fit lever avec précipitation pour sortir ; mais troublée, émue, sans force, elle retomba sur le siége où elle était, et baissant tristement la tête, elle resta dans cette situation sans pouvoir prononcer une seule parole.

Madame d'Elmont, dont l'imagination vive travaillait pendant ce temps, arrangea tout de suite un événement dans son idée ; et se croyant sûre qu'il venait d'arriver : « Quoi, madame, dit-elle à la marquise, vous avez de ces enfances ? vous venez ici surprendre un infidèle et quereller une rivale ? Mais comment ! des larmes, de l'accablement ? eh, bon

Digitized by Google

Dieu, qui vous aurait cru si faible! Mais que s'est-il donc passé? où est le marquis? qu'avez-vous fait d'Hortense? est-elle retournée au couvent? comment vous êtes-vous séparées? »

Madame de Cressy ne comprenait rien à ce langage; elle était révoltée de la hardiesse de madame d'Elmont; le nom d'Hortense mêlé dans ses questions, augmentait son embarras; elle ne pouvait se déterminer à lui répondre. « Par quel hasard, madame, dit-elle enfin, vous trouvez-vous ici? qui vous fait chercher à pénétrer des secrets que rien n'engage à vous confier? Pourquoi pensez-vous qu'Hortence est au couvent? quelle raison ai-je de me séparer de mon amie? sait-elle que M. de Cressy a cette maison? est-ce à elle qu'il ferait une pareille confidence? que voulez-vous dire, quand vous me demandez de quelle façon nous nous sommes quittées? »

« En vérité, reprit madame d'Elmont, vous faites mon admiration, rien n'est plus beau que de ménager avec tant de soin la réputation d'une fille qui paie vos bienfaits de la plus noire ingratitude; qui, après vous avoir enlevé le cœur de votre mari, l'a banni de chez vous par l'aigreur de son caractère. Feindre d'ignorer qu'elle est la maîtresse du marquis, nier que vous l'avez trouvée ici, ou du moins que

Digitized by Google

vous l'y cherchiez; assurément, madame, c'est porter la bonté aussi loin qu'elle peut aller. »

Madame de Cressy, impatientée du ton et des propos de la marquise d'Elmont, traita de calomnie tout ce qu'elle avançait sur mademoiselle de Berneil : mais madame d'Elmont voulant la convaincre de la vérité de ses discours, montrant à la maîtresse de la maison le portrait d'Hortense qu'elle avait pris à M. de Cressy, elle lui ordonna de dire si elle ne reconnaissait pas la jeune dame; cette femme, intimidée par le ton d'autorité de madame d'Elmont, avoua tout, et convint que c'était pour cette personne qu'on avait orné et embelli la maison.

Quel moment pour madame de Cressy! trahie par l'objet de son amour, par celui de sa plus tendre amitié, éclairée sur son malheur par une femme qu'un mouvement jaloux attirait dans ce lieu, par une rivale qui jouissait de ses peines, insultait à ses larmes; était-il une situation plus fâcheuse, plus triste que la sienne ?

Elle se leva dans le dessein de sortir, et se tournant vers madame d'Elmont : « Ah ! madame, lui dit-elle, comment M. de Cressy a-t-il pu vous confier une intrigue si odieuse, en sacrifier l'objet et faire éclater ce que tant de raisons l'obligeaient de cacher! Eh, pourquoi m'avez-vous révélé cet affreux secret?

Digitized by Google

A quel titre en êtes-vous dépositaire? Hélas, continua-t-elle, si l'on m'eût dit il y a une heure que j'étais heureuse, on m'aurait révoltée! je l'étais pourtant, oui je l'étais, si je compare ce que je sentais à ce que j'éprouve à présent. » En finissant ces mots, elle quitta cette maison fatale et madame d'Elmont, sûre qu'une femme qui connaissait si bien le marquis, n'était pas une simple confidente.

La marquise croyait avoir senti toutes les peines qu'un amour sincère et mal reconnu peut causer; elle pensait que cesser d'être aimée, s'assurer qu'on avait toujours été trompée, étaient des maux qui ne pouvaient souffrir d'accroissement; elle ne connaissait point l'horrible tourment d'une jalousie sans incertitude; de cet état où l'on est sûr de l'abandon d'un ingrat, du bonheur d'une rivale qui jouit de nos pertes, dont on s'exagère les plaisirs, que l'on se peint sans cesse au milieu des douceurs qu'on regrette, sans espoir de les goûter jamais. Ah! quand un infidèle reviendrait à nous, quand il nous rendrait son cœur, pourrait-il jamais nous rendre ce charme inexprimable attaché à la préférence! Quelqu'un a dit : *On pardonne tant que l'on aime :* mais peut-on aimer encore, quand on a besoin de pardonner?

Madame de Cressy rentra chez elle, oppressée par un saisissement qui lui laissait à peine la force de se

Digitized by Google

soutenir. Elle demanda si mademoiselle de Berneil y était, et sachant qu'elle venait de sortir, elle chargea une de ses femmes de l'empêcher d'entrer lorsqu'elle reviendrait. La joie que cette femme fit paraître en recevant cet ordre, surprit la marquise; elle voulut en savoir la raison. Que devint-elle en apprenant par cette femme que personne dans l'hôtel n'ignorait l'intrigue du marquis! Ses gens attachés à elle haïssaient Hortense, et ne se cachaient point entre eux qu'elle était la cause des chagrins de leur maîtresse.

Cette connaissance aigrit la douleur de madame de Cressy. « Juste ciel, s'écria-t-elle! voilà donc tout le fruit de cette union si désirée, qui semblait m'élever au comble de la félicité! Rejetée d'un ingrat, trahie par celle que j'ai si tendrement recueillie, malheureuse dans ma propre maison, j'y suis l'objet de la pitié de mes valets! « Elle recommanda le silence à cette femme; et trop sûre d'avoir été le jouet de deux perfides, elle s'abandonna à toute l'amertume dont cette idée pénétrait son cœur. Le lendemain, quoiqu'elle se sentît très-malade, elle partit de grand matin, sans autre compagnie que deux de ses femmes, pour une terre qu'elle avait à dix lieues de Paris. Ce fut là qu'elle considéra avec attention son état présent, et celui que l'avenir lui promettait.

Digitized by Google

Cette femme si aimable, si désirée, dont l'heureux possesseur excitait tant d'envie, dont le sort était si brillant avant qu'elle connût M. de Cressy, à présent accablée de douleur, n'envisagea plus qu'un malheur continuel dans le reste de sa vie. Le sentiment qu'elle ne pouvait éteindre, n'était plus qu'un triste mouvement qui portait le désespoir dans son ame. Elle chercha dans ses principes, dans la force de la morale, des ressources contre l'ennui dont elle était pressée ; mais que peut la raison contre une passion qui nous maîtrise, qui tient à nous, qui est en nous, qui fixe et absorbe toutes nos idées ?

Semblable à un jeune enfant qui, entouré de mille jouets, ne s'amuse que d'un seul; qui, si on le lui enlève, crie, gémit, jette, et brise tous les autres : notre cœur attaché à l'objet qu'il préfère, qu'il chérit, dédaigne tous les biens qui semblent lui rester. Eh, que sont-ils ces biens, comparés à l'amour qu'on ressent, qu'on croyait inspirer? qu'attendre du temps, du retour de sa raison ? une triste langueur, une insipide tranquillité, un vide affreux, plus à craindre mille fois pour une ame sensible, que les peines les plus amères dont le sentiment puisse la pénétrer.

Malgré son étourderie naturelle, madame d'Elmont se reprocha d'avoir parlé, elle cacha son aventure au marquis. En revenant de Versailles, il apprit

Digitized by Google

que sa femme était à la campagne; il fut surpris qu'Hortense fût restée; mais il fit peu d'attention à l'inquiétude où il la voyait sur cette nouveauté : son cœur ne partageait plus ses plaisirs ni ses peines.

Madame de Cressy, après être restée huit jours à réfléchir dans sa solitude, prit le seul parti qui lui parut capable de terminer toutes ses peines. Depuis long-temps elle ne voyait presque plus le marquis, elle sentait même qu'elle ne pouvait plus le voir avec plaisir; sa santé s'affaiblissait tous les jours ; le sommeil n'était plus connu d'elle; une noire mélancolie lui rendait tout importun, tout désagréable : elle ne voulut pas attendre d'un long dépérissement la fin d'une vie si languissante; elle se détermina à en abréger le cours.

Madame de Cressy revint à Paris, elle reçut mademoiselle de Berneil d'un air froid, et lui parla sans aigreur et sans aucune marque de dégoût pour elle : elle s'occupa tout le jour à mettre en ordre des papiers qu'elle cacheta avec soin; elle distribua des présens à ses femmes, et parut s'amuser à leur faire choisir ce qu'elles aimaient mieux dans les choses qu'elle leur destinait; elle était moins triste qu'à l'ordinaire; le parti qu'elle avait pris, calmait son ame, et lui rendait toute la liberté de son esprit; elle donna à mademoiselle de Berneil une très-belle

Digitized by Google

boîte : « Tenez, mademoiselle, lui dit-elle, en la lui présentant, gardez soigneusement le présent que je vous prie d'accepter ; il vous rappellera un événement capable de vous conduire à d'utiles réflexions, de ranimer dans votre cœur des sentimens qui peuvent y renaître, si un triste égarement ne les a pas entièrement détruits. Je souhaite, mademoiselle, je souhaite que vous ne les ayez pas perdus pour toujours ; » et lui faisant signe de la main de ne point lui répondre, elle continua ses arrangemens. Lorsqu'elle eut fini, elle donna ordre d'avertir le marquis, quand il rentrerait, qu'elle voulait lui parler. A minuit, elle demanda du thé, on lui en apporta ; elle s'assit pour en prendre, elle en prépara une tasse dans laquelle elle jeta une poudre ; elle dit à mademoiselle de Berneil, c'est un calmant, il me procurera du repos ; elle la posa sur la table pour la laisser infuser. Il était une heure lorsque le marquis rentra, et vint dans la chambre de madame de Cressy, qu'il trouva s'entretenant paisiblement avec Hortense.

La marquise se leva pour le recevoir ; mademoiselle de Berneil voulut sortir, mais elle la retint : « Restez, mademoiselle, dit-elle, il ne se passera rien ici qui doive être un secret pour vous ; » et s'étant remise à sa place, elle pria M. de Cressy d'achever de remplir la tasse qui lui restait à prendre, et de la lui donner :

Digitized by Google

il le fit ; et la marquise, la recevant de sa main, lui dit avec un regard bien expressif, s'il eût pu l'entendre : « Je suis charmée, monsieur, de tenir de vous même ce remède salutaire. » Comme elle voulait laisser passer un peu de temps, elle l'entretint de plusieurs affaires qui l'intéressaient ; ensuite faisant sonner sa montre, et jugeant l'heure assez avancée : « Je vais vous instruire, monsieur, lui dit-elle, du sujet qui m'a fait souhaiter votre présence. » Alors, prenant sur la table un petit coffre de la Chine ; elle l'ouvrit, et en ayant tiré deux paquets cachetés, elle en donna un à mademoiselle de Berneil. « Voici l'accomplissement de la promesse que je fis à votre mère, mademoiselle, lui dit-elle, quand elle vous remit dans mes bras, et confia votre fortune à mes soins ; j'ai obtenu depuis peu le brevet de votre pension, il est sous cette enveloppe ; vous y trouverez aussi une preuve de ma première amitié, elle vous procurera de l'aisance, soit dans le monde, soit dans la retraite ; je n'ai rien à vous dire de plus ; en vous obligeant, je me suis ôté le droit de me plaindre de vous. » Elle s'arrêta, soupira, et regardant le marquis, elle lui présenta l'autre paquet. « Gardez-le, monsieur, continua-t-elle, le moment où vous sentirez la nécessité de l'ouvrir, n'est pas éloigné. J'attends de votre complaisance..... oui, j'espère que vous voudrez bien

Digitized by Google

vous conformer à mes intentions : je n'en ai jamais eu de contraires à vos intérêts, et mes dispositions ne vous font aucun tort. »

M. de Cressy, surpris de ce langage, les yeux fixés sur elle, troublé, interdit, la pressa de s'expliquer ; ses regards exprimaient la plus vive inquiétude : « Eh ! grand Dieu, que m'allez-vous dire, s'écria-t-il ? — Rien que vous n'ayez dû prévoir, reprit la marquise. Ecoutez-moi, monsieur, je vous parle pour la dernière fois. Vous allez perdre une amie dont vous n'avez pas connu le cœur ; j'ose croire que vous l'auriez traitée moins durement si vous aviez pu juger de l'espèce de sentiment qui l'attachait à vous. Vous l'avez toujours trompée, cette amie ; vous l'avez négligée, trahie, abandonnée, vous en avez agi avec elle, comme si vous aviez pensé qu'elle était sans intérêt sur vos démarches. Je ne souhaite pas que vous la regrettiez assez pour que son souvenir trouble la tranquillité de votre vie ; mais je ne veux pas penser assez mal de vous pour croire que sa mort causée par vous-même, vous soit tout-à-fait indifférente. »

« Sa mort, ah ! Dieu ! qu'avez vous dit ? quoi, qui doit mourir, s'écria le marquis transporté, se pourrait-il, madame ?..... détruisez l'affreux soupçon qui s'élève dans mon cœur : auriez-vous pu ?.... »

« Modérez ces mouvemens, monsieur, reprit froi-

Digitized by Google

dement madame de Cressy, ils ne peuvent plus m'en imposer. J'ai trop connu le fond de votre ame ; mais je ne veux point me plaindre, tout est fini pour moi. J'ai cru pendant long-temps tenir de votre main tout le bonheur dont je jouissais, tous les biens dont j'étais environnée : cette erreur est dissipée, pour jamais dissipée ; mais c'est de cette main autrefois si chère que je viens de prendre un spécifique sûr contre d'insupportables douleurs : il va terminer des jours qui me sont devenus inutiles, même odieux ; depuis que j'ai pu me dire, m'assurer que je ne vous rendais point heureux. »

M. de Cressy n'entendit point ces dernières paroles, il s'était levé, il appelait, il demandait du secours ; ses cris, ses ordres précipités, son trouble, son effroi, lui laissaient à peine l'usage de sa raison : il se précipita dans les bras de madame de Cressy, il la serrait dans les siens, il la conjurait de recevoir tous les secours qu'il pouvait lui procurer ; elle n'en voulut aucun. Elle s'efforçait de le calmer : « Epargnez-vous des soins inutiles, lui dit-elle ; ne faites point un éclat fâcheux ; dans quelques instans je ne serai plus, rien ne peut me sauver. Je suis sûre de ce que je vous dis. »

« Qu'avez-vous fait, cruelle, s'écria M. de Cressy fondant en larmes, avez-vous pu me forcer à vous

Digitized by Google

donner moi-même?.... Ah! que ne vous vengiez-vous sur moi? Hélas, savez vous quel sentiment m'éloignait de vous? se peut-il que la crainte de vous avoir trop offensée, ait pu m'arrêter? que n'ai-je osé me confier dans vos bontés?..... Et vous qui soutenez cet horrible spectacle, dit-il à mademoiselle de Berneil, que l'étonnement rendait immobile, pouvez-vous offrir à ses yeux votre barbare tranquillité? Sortez, mademoiselle, sortez : que faites-vous ici? ah! deviez-vous jamais y paraître! »

Madame de Cressy, quoique fort affaiblie, fut touchée de ce que le marquis venait de dire. « Ah! ne mortifiez pas cette fille déjà trop malheureuse, lui dit-elle; n'ajoutez pas aux reproches qu'elle doit se faire, vous l'avez assez punie. Je vous pardonne à tous deux; pardonnez-moi la douleur que je vous cause dans ce moment. Calmez-vous, ne m'ôtez pas la douce consolation de penser que je vous laisse heureux. » Ceux que le marquis avait envoyé chercher, arrivèrent alors; la marquise céda aux instances de M. de Cressy, elle prit ce qu'il lui présenta, mais tout fut sans effet. Il la tenait dans ses bras, il la baignait de ses larmes, il ne pouvait renoncer à l'espoir de la retirer de ce funeste état. Vivez, madame, lui disait-il, vivez pour retrouver en moi un ami, un époux, un amant qui vous

Digitized by Google

adore. Ses caresses, ses expressions passionnées, ranimèrent madame de Cressy; une couleur vive bannit sa pâleur; ses traits doux et charmans reprirent tout leur éclat; la joie se peignit sur son visage. « Je meurs contente, s'écria-t-elle, puisque je meurs dans vos bras, honorée de vos regrets, et baignée de vos larmes. Ah! pressez-moi, pressez-moi dans ces bras autrefois le temple du bonheur pour l'infortunée qui n'a pu vivre et s'en voir rejetée: que j'expire sur ce sein chéri; qu'il s'ouvre, et que mon ame s'y renferme! » Elle perdit alors connaissance; et rien ne pouvant la retirer de l'assoupissement où elle tomba, sur les quatre heures du matin elle s'endormit du sommeil de la mort.

Il fallut arracher des bras de M. de Cressy ce qui restait d'une femme si aimable, si digne de son amour, et dont il ne voulait plus se séparer, lorsque les marques de sa tendresse lui étaient inutiles. On l'enleva d'auprès d'elle et de cette chambre funeste: il fallut veiller sur lui pour le dérober à sa propre fureur. Une fièvre ardente et des transports violens le conduisirent aux portes du tombeau; il criait dans son égarement qu'on éloignât deux furies qui déchiraient le cœur de la marquise et le sien. Revenu à lui-même, sa santé rétablie, il ne revit jamais Hortense ni la marquise d'Elmont; l'une l'oublia, l'autre

Digitized by Google

retourna dans sa retraite pleurer une amie qu'elle regretta toujours, et des fautes qu'elle ne put se pardonner.

M. de Cressy ne put se consoler; Adélaïde sacrifiée pour lui, madame de Raisel morte dans ses bras, formèrent un tableau qui, se représentant sans cesse à son idée, empoisonna le reste de ses jours.

Il fut grand, il fut distingué; il obtint tous les titres, tous les honneurs qu'il avait désirés; il fut riche, il fut élevé : mais il ne fut point heureux.

FIN DE L'HISTOIRE DU MARQUIS DE CRESSY

ET DU TOME PREMIER.

Digitized by Google

Digitized by Google

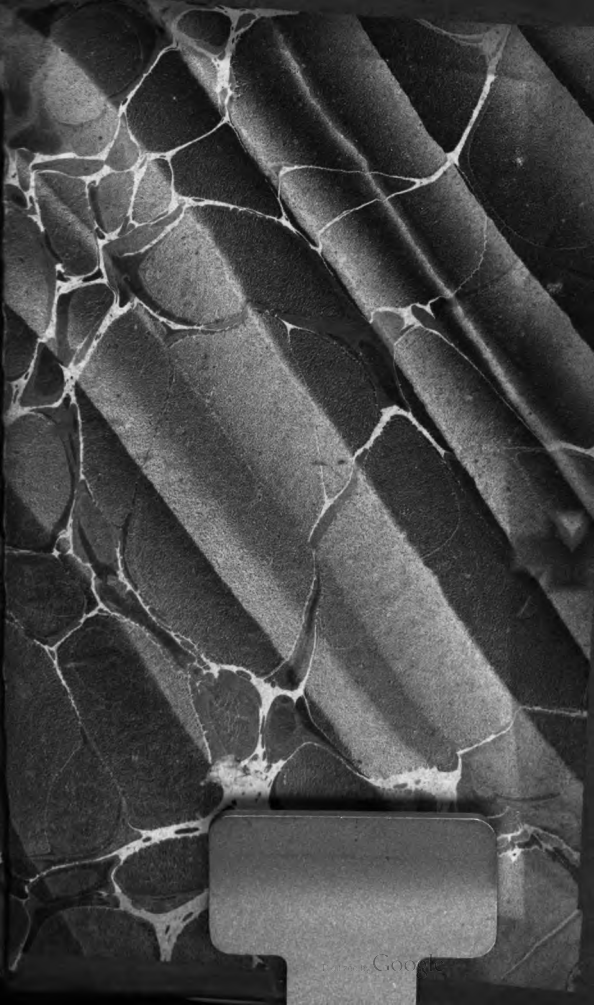
Digitized by Google

Digitized by Google

1 2025

Digitized by Google

Digitized by Google


Google